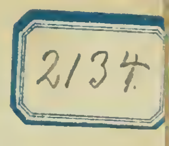

3 1761 07881558 6

LES LORETTES VENGÉES.



LES

LORETTES VENGÉES

PAR

HENRY DE KOCK.

1



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMP-ÉDITEUR,

Rue des Jardins d'Idalie, 1,

(Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.)

1853


APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PROLOGUE.

C'était le 25 du mois de mai de la présente année 1853. Minuit sonnait à la Bourse. Trois jeunes hommes sortaient du théâtre du Vaudeville où l'on représentait alors *Les Filles de Marbre*. Ils remontèrent la rue Vivienne, entrèrent dans un bureau de tabac sur leur gauche, pour prendre des cigares...

Puis, côte à côte, ils s'en allèrent, suivant les boulevards, vers la Madeleine, discutant tous trois le mérite de la pièce qu'ils venaient de voir...

Je me trompe, il n'y en avait que deux qui discutaient; le troisième semblait se contenter d'écouter en envoyant au vent les bouffées de son *londres*.

— Oui, disait l'un, je soutiens que cette œuvre est de la plus haute importance... et que ses auteurs méritent, plus que nul de leurs confrères, la prime que le gouvernement alloue, chaque année, à l'ouvrage le plus moral représenté sur un des théâtres de Paris. Tiens! Fabien, je voudrais les connaître ces messieurs Théodore Barrière et Lambert Thiboust... je parie que ce sont de vertueux pères de famille... des pères de famille d'esprit... ça se voit... quoi qu'en disent les célibataires... vivant dans l'horreur des mauvaises mœurs... le dégoût des folles amours... la haine du treizième arrondissement. Oui, certes, les gens qui ont fait *les Filles de Marbre*... ceux qui ont écrit la fameuse tirade :

« Allons! mesdemoiselles... descendez de vos voitures! il y a assez longtemps que les femmes honnêtes vont à pied... »

Ce n'est peut-être pas absolument ça qu'il y a dans la tirade... mais c'en est le sens, du moins...

Eh bien! les écrivains qui ont osé cette fulminante apostrophe aux Laïs, aux Aspasies de nos jours, doivent être, je le répète, des hommes sérieux, des hommes d'élite... qui se font du théâtre un marchepied pour arriver à de plus hautes régions littéraires...

Et qui, en attendant, mettent un cadenas à leur

cœur et de la glace sur leurs sens... portent un voile vert à la ville, comme de vieilles filles, pour abriter leur pudeur, et un faux nez avec des besicles quand ils sont contraints, pour les répétitions de leurs pièces, de fréquenter ces horribles, ces affreuses, ces maudites charmantes comédiennes...

Qui leur fournissent peut-être bien, il est vrai, leur petit contingent de cooopération, comme talent et comme beauté, quant aux succès qu'ils obtiennent...

Mais qu'ils n'en détestent et qu'ils n'en méprisent pas moins, parce que, la plupart du temps, les actrices ne sont que des lorettes plus ou moins déguisées... n'est-ce pas?

— Ah! ah! ah! Qu'il est bête, ce pauvre Maurice, avec ses idées puritaines! comme on voit bien, mon cher, que tu es une brave nature et que tu seras un grand artiste... Mais que tu n'as pas eu encore à ta disposition quelques milliers de francs à jeter par la fenêtre pour apprendre ce que tu ignores de la vie!...

— D'abord, je nie qu'il soit utile d'être riche pour apprendre à vivre... d'autant plus que je ne te trouve guère savant, toi qui as vingt mille livres de rente... Ensuite, ta réflexion sur ma pauvreté... — Allons! tu vas te fâcher, à présent? Qui te parle de pauvreté! Eh! tu possèdes plus que moi... sans contredit... tu as le génie... je n'ai que l'or...

Mais enfin...

— Mais enfin, tu veux me prouver qu'il faudrait que j'eusse passé quelque temps dans le monde des lorettes, ton monde favori, pour le juger sainement? — Ceci me paraît assez raisonnable, qu'en penses-tu? Pour faire un civet prenez un lapin... Soit... cependant, je puis avoir une opinion basée sur ce que j'entends... sur ce que je vois... — C'est-à-dire sur ce qu'on te rapporte... et sur ce qu'on te laisse entrevoir... Oui... tu peux avoir une opinion... seulement, je la soutiens mauvaise...

Et je le prouve par un seul fait : tu crois à la conviction des écrivains.

Tu n'es qu'un honnête niais!

— Bon! laissons les écrivains tranquilles... puisque avec toi il faut admettre que l'esprit... le style... — Et le cœur... mais le cœur aussi... — Eh bien!... que l'esprit, le style... et le cœur, quand ils en ont, ne sont que des instruments dont ces messieurs se servent... — Pour gagner de l'argent... tu y es... après? — Après! du moins, pour en revenir à quelques œuvres littéraires, en général, tu ne contesteras pas qu'elles n'aient une certaine influence sur les masses...

Et retournant aux *Filles de Marbre*, en particulier, tu avoueras à mon exemple... — Que c'est un drame à la fois amusant, touchant, rempli de mots spirituels, de scènes attachantes... joué à ravir par Fechter, Félix et mademoiselle Fargueil...

Et qui rapportera longtemps de fructueuses recettes au théâtre.

Mais que néanmoins...

— Tu lui préfères la *Dame aux Camélias*... ton infâme *Manon Lescaut* travestie... — Je lui préfère la *Dame aux Camélias*... mon infâme *Manon Lescaut*... travestie, si tu veux... mais bien joliment travestie alors... car personne n'a songé à la reconnaître...

Et l'eût-on reconnue, que nul ne se fût permis encore de faire un crime à Marguerite de mourir comme Manon... à Armand... d'aimer comme Desgrieux...

Tant Armand et Marguerite savaient bien aimer et mourir l'un et l'autre.

— Hum!... j'en conviens... Après tout... il y avait *quelque chose* dans la Dame aux Camélias... — Tu es bien bon. — Mais la lorette qui aime, c'est l'exception. — Comme la femme du monde ou la bourgeoise... Il n'y a pas beaucoup de lorettes qui soient fidèles, c'est vrai... mais parmi les femmes honnêtes .. voyons, toi, qui en ta qualité d'homme moral ne fréquentes que les gens mariés... où as-tu rencontré des principes si solidement établis qu'il soit absolument impossible de les ébranler... sinon de les démolir?...

Mais alors tu n'aurais donc jamais eu de maîtresse, mon pauvre Maurice!

— Raille tant qu'il te plaira, je n'en persiste pas moins à être persuadé qu'il existe plus de cœur et plus de bonnes qualités chez les femmes honnêtes que chez les lorettes...

Dans ces natures élevées, soignées, protégées, au sein de la famille,

Que parmi ces filles abandonnées souvent à elles-mêmes dès leur enfance...

Puis jetées dans un courant de vices et de hontes...

— Persiste tant que tu voudras, je n'en continue pas moins de soutenir qu'il y a tout autant de bonnes qualités et de cœur chez les lorettes que chez les femmes du monde.

Et quand je dis *autant*, je suis généreux pour les femmes honnêtes...

— Et je termine en certifiant que *les Filles de Marbre* sont une des meilleures pièces de notre époque.

— Et je me résume en assurant que la *Dame aux Camélias* est un chef-d'œuvre d'âme et de vérité. — Qu'il est temps de renverser du piédestal que l'oisiveté et le libertinage leur ont élevé ces misérables créatures, l'opprobre de leur sexe, la ruine et la désolation du nôtre... — Qu'il est bon de ne pas faire d'hypocrisie... de ne point flétrir, à tout jamais, les unes au profit des autres... quand on préfère le plus souvent les unes aux autres... parce que les premières sont généralement plus amusantes que les secondes. .

Et puis, que tu vas me donner du feu... parce que mon cigare s'est éteint...

— Et puis, que je ne te donnerai pas de feu... parce que mon cigare s'est éteint comme le tien... dans la chaleur de la discussion...

Ce qui ne prouverait guère que nos paroles aient été bien brûlantes de persuasion...

Mais que voilà Spindler, qui n'a pas proféré un mot, mais qui, en revanche, n'a pas cessé de fumer...

Qui nous aidera à nous rallumer tous les deux, d'abord.

Et qui, ensuite, nous donnera, à son tour, sa manière de voir sur *les Filles de Marbre* et *la Dame aux Camélias*...

— Allons! Spindler! — Allons! Spindler!

En parlant ainsi, Maurice et Fabien firent volte-face vers celui qui, soit indifférence, soit distraction, n'avait pas, jusque-là, mis un mot du sien dans la conversation de ses deux compagnons.

Mais au lieu de se prêter au désir de Maurice et de Fabien, c'est-à-dire, de leur livrer ce feu sacré qu'ils attendaient de lui, Spindler, saisissant chacun d'eux par un bras, leur dit à voix basse :

— Regardez donc...

Maurice et Fabien se retournèrent.

A quelques pas derrière eux se tenait une femme qui s'était arrêtée au moment où ils avaient fait halte eux-mêmes en se plaçant devant Spindler...

Et qui semblait les considérer tous trois avec une curieuse attention.

— Or, il était près d'une heure du matin alors... et sans y prendre garde, peut-être, Maurice et Fabien, en

causant, Spindler, en fumant, nos jeunes gens avaient passé les boulevards... puis la rue Royale et la place de la Concorde...

Et au moment dont il est question, ils se trouvaient dans les Champs-Élysées... à la hauteur environ des constructions du Palais de Cristal, au milieu d'une complète solitude.

En s'apercevant, à la fois, et du lieu où leur promenade les avait entraînés, et de la présence, au moins étrange, d'une femme à pareille heure, en pareil lieu...

Et d'une femme mise avec élégance...

A la lueur d'un bec de gaz ils pouvaient à peu près juger de sa toilette.

Maurice et Fabien laissèrent échapper une exclamation d'étonnement.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme? dit Fabien à Spindler. Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est derrière nous? — Depuis notre sortie du théâtre. — Ah bah! c'est donc ça que tu n'ouvrais pas la bouche!... c'est sans doute une de tes victimes qui veut savoir où tu cours... gredin... — Non! ma parole d'honneur... plusieurs fois j'ai entrevu son visage... elle m'a paru belle... fort belle même, mais je ne la connais pas. — Alors... elle m'appartient peut-être, à moi... qui sait... d'ici je ne distingue point son visage... je m'en vais aller à elle... et...

Maurice retint Fabien qui s'élançait déjà.

— Et... si elle ne t'appartient pas plus qu'à Spindler,

fat, que lui diras-tu?... — Parbleu. . j'en serai quitte pour l'avoir saluée et pour lui offrir mon bras... si elle est vraiment aussi belle que Spindler l'affirme...

Allons! sois tranquille! je n'ai pas envie de l'enlever sans la regarder...

D'ailleurs, une femme seule, à une heure du matin, dans les Champs-Élysées... et qui a l'air de suivre trois hommes...

Ou c'est une farceuse qui cherche fortune, ou c'est une honnête personne qui rentre chez elle en se servant discrètement de notre compagnie pour éviter les mauvaises rencontres.

Et dans l'un ou l'autre cas, il n'y a aucun mal à l'aborder.

Là-dessus Fabien se dirigea vers l'inconnue.

Elle n'avait pas bougé pendant l'entretien des trois amis.

Entretien dont elle devait bien comprendre qu'elle était le sujet.

Elle ne bougea pas davantage en voyant l'un des trois venir à elle.

Seulement, elle fit un geste de côté... un geste qu'elle adressa à quelqu'un que Fabien ne put distinguer dans l'ombre, quoiqu'il eût les meilleurs yeux du monde...

Et, comme par enchantement, aussitôt une calèche superbe, attelée de deux magnifiques chevaux, chasseur derrière, cocher et laquais poudrés devant, accourut, sur

les bas côtés de l'avenue et se tint immobile, voiture, chevaux et laquais, en face de la dame.

— Oh! oh! se dit Fabien, nous avons équipage... et équipage de prince, ma foi... et nous nous amusons à suivre à pied trois pauvres jeunes gens... Qu'est-ce que ça signifie?...

Il n'était plus qu'à deux pas de la dame... il ôta son chapeau...

— Pardon, monsieur, fit-elle sans lui laisser le temps d'entamer la conversation, et en faisant elle-même vers lui un des deux pas qui restaient, pardon... mais je devine ce qui vous amène à moi... vous désirez savoir si vous me connaissez d'abord...

Ensuite, m'offrir votre bras...

Et peut-être, en votre nom comme en celui de vos amis, me demander, avouez-le, pourquoi je me suis attachée à vos pas depuis votre sortie du Vaudeville?...

Eh bien, monsieur, quant à me reconnaître... regardez-moi bien... vous êtes bien sûr que vous ne m'avez jamais vue nulle part, n'est-ce pas?

Quant à m'offrir votre bras... c'est trop d'amabilité... et ma voiture, que voilà, vous dispense de ce soin...

Enfin, quant aux motifs qui ont pu me pousser... à m'occuper un peu de vous et de vos amis...

Si vous daignez accepter, ces messieurs et vous, à souper sans cérémonie chez moi... à deux minutes d'ici... avenue Marbeuf...

A table, je m'y engage, je vous expliquerai ces motifs...

Explication qui n'aura rien de désagréable pour aucun de vous, je l'espère.

Eh bien! messieurs, que répondez-vous?

Tandis que l'étrangère parlait, Spindler et Maurice, comme attirés par une puissance irrésistible, s'étaient peu à peu rapprochés d'elle, sur les traces de Fabien.

De sorte que le discours qu'elle avait entamé en s'adressant à Fabien seul en premier lieu, elle le terminait devant les trois amis réunis.

Cependant, aucun d'eux ne lui répondait.

C'est que chacun d'eux la considérait dans une sorte d'extase.

C'est que chacun d'eux n'avait pas la force de parler, tant il sentait toutes ses facultés concentrées sur un seul sentiment : l'admiration.

L'inconnue se prit à sourire en promenant sur les trois amis un regard étrange.

— Pas de réponse! dit-elle. Est-ce que je vous fais peur, messieurs? — Non! madame, non! vous ne le pensez pas! s'écria Fabien, qui, le plus jeune et le plus ardent, recouvra le premier la parole pour se disculper d'une semblable accusation. — Mais nous n'avons pas l'honneur de vous connaître, madame, ajouta Spindler, non moins ravi que Fabien de la beauté de la dame, mais plus expérimenté et plus prudent.

Et... votre proposition, toute gracieuse qu'elle est...

— Est difficilement acceptable, dit à son tour Maurice, qui, à défaut de la froideur qu'il essayait en vain de donner à son regard, invinciblement rivé à celui de l'inconnue, cherchait du moins à prêter à sa voix et à son langage une nuance de sévérité de circonstance.

La dame sourit encore.

— Ah! ah! reprit-elle, il faut vous prier, messieurs!... Vraiment!...

Vous faites des façons devant une jolie femme...

Un souper aux truffes et au xérès.

— Je ne bois que du xérès, messieurs, je vous en avertis.

Et... qui sait!... peut-être une aventure... originale!...

Allons!...

Monsieur Maurice Daloz... je vous prie de venir souper avec moi...

Monsieur Théodore Spindler, je serais heureuse de souper avec vous...

Monsieur Fabien de Crosne, je vous invite à souper.

En prononçant ces trois phrases, l'étrangère avait, tour à tour, posé le bout de sa main droite dégantée, et fine et blanche comme une main de reine, sur le bras de chacun de ceux à qui elle s'adressait.

Et tous trois avaient, l'un après l'autre, tressailli, comme frappés d'une commotion électrique.

. . . .

Le chasseur avait ouvert la portière de la calèche...

Sans regarder s'ils la suivaient, l'inconnue passa devant Spindler, Maurice et Fabien, et monta en voiture.

Mais il paraît qu'il était de toute inutilité qu'elle les priât encore.

Car à peine s'était-elle assise sur les coussins moelleux de sa calèche, que les trois amis se précipitaient, comme de vrais fous, auprès d'elle.

La voiture s'arrêta avenue Marbeuf, devant une sorte de pavillon de forme gothique, que nos trois amis ne se rappelaient pas avoir jamais remarqué dans leurs excursions aux Champs-Élysées.

Un jardin, clos par une grille dorée, précédait ce pavillon, et de tous les côtés, autour d'eux, à la clarté de la lune qui semblait briller exprès, radieuse, au firmament, pour leur permettre de jouir des merveilles de cette oasis, Fabien, Maurice et Spindler, escortant l'inconnue, apercevaient les fleurs les plus rares et les plus belles, et aspiraient les parfums les plus suaves et les plus délicieux.

On atteignit un péristyle au bas du perron duquel deux valets de pied, galonnés sur toutes les coutures, attendaient leur maîtresse, un candélabre à vingt bougies à chaque main.

La dame gravit d'un pied léger les marches de marbre.

—Conduisez ces messieurs au salon, fit-elle à l'un des valets.

Et elle ajouta en s'adressant aux trois amis :

— Vous permettez, n'est-ce pas? le temps de changer de toilette, et je suis à vous.

Puis elle disparut.

Le valet ouvrit une porte, à droite du péristyle.

Les jeunes gens le suivirent.

Il posa ses candélabres sur une cheminée...

Et s'éloigna à son tour...

Nos compagnons d'aventure se trouvaient seuls...

Et après avoir jeté un coup d'œil sur ce qui les environnait, ils demeurèrent stupéfaits...

De leur vie ils n'avaient vu rien de si somptueux, de si élégant, de si gracieux... de leur vie ils n'avaient admiré autant de richesses jointes à autant de goût!... Objets d'arts, meubles précieux, velours, soieries, dentelles, on avait tout prodigué pour orner ce salon vraiment féérique...

Et cependant, je le répète, tout y était disposé avec un soin si délicat, si pur, avec une recherche si distinguée, qu'on ne savait ce qu'on devait louer le plus, en ce lieu, de sa magnificence ou du charme qui vous y enivrait.

— Ah çà! rêvons-nous! s'écria Fabien, qui, s'arrachant le premier à sa surprise, recouvra la parole et regarda ses compagnons. Où sommes-nous ici!... Dans quelque palais des *Mille et une Nuits* sans doute!...

Comment! il y a, à Paris, aux Champs-Élysées, une femme qui possède une demeure pareille, et nous ne le savions pas!...

Spindler secoua gaiement la tête.

— Je ne conçois rien à ce qui nous arrive, répliqua-t-il. Mais comme après tout l'aventure ne s'annonce pas d'une façon pénible... je me laisse aller sans chercher à deviner où je vais.

Si c'est un rêve, en effet, que nous faisons à trois... une espèce de rêve en association que je ne connaissais pas encore, par parenthèse... eh bien!... rêvons donc!...

Nous verrons bien quand nous nous réveillerons!...

—Et il sera toujours temps, d'ailleurs, de nous pincer mutuellement le petit doigt du moment où le rêve cessera de nous séduire, ajouta Maurice.

Fabien se prit à rire à ces derniers mots.

— Ah! ah! fit-il, monsieur Maurice, l'homme grave, vous aussi, vous vous laissez aller!...

Passe encore pour des vicieux fieffés tels que Spindler et moi!...

Mais, vous... comment, vous!... vous osez avouer que vous ne craignez pas pour votre vertu... à cette heure?

Chez une femme que je ne soupçonne guère descendre en ligne directe de la déesse Vesta... à en juger par sa conduite, plus que légère, à notre égard...

Dans une maison... qu'il est impossible que l'hymen ait ainsi construite et meublée... l'amour seul est capable de commettre de ces ruineuses folies...

Près d'un souper... dont nous ne pouvons pas prévoir le dénoûment... si les heures que nous avons à y passer

doivent être pour nous, comme prestiges, à la hauteur des quelques instants qui l'ont précédé...

Maurice haussa les épaules.

— La raison a le jour et le plaisir les nuits, répliqua-t-il; tu m'ennuies, Fabien, avec ta morale... Il fait nuit... laisse-moi adorer le plaisir...

Notre hôtesse est belle...

— Oh! oui! bien belle! répéta Spindler.—Trop belle! soupira Fabien. — Elle nous reçoit bien, poursuivit Maurice.

Si elle aime un de nous, tant mieux encore!

Pour ma part, je déclare que, quel que soit son choix, si vraiment elle choisit, et toute charmante que je la trouve, je ne me montrerai cependant pas jaloux!... Ni moi!—Ni moi!

Les trois amis s'entre-regardèrent, comme étonnés de cette fraternelle similitude d'opinion, assez extraordinaire.

Ils avaient raison en pareille circonstance.

—Donc, puisque nous nous entendons si bien, reprit Maurice... ne nous inquiétons pas de l'avenir et attendons!... — Attendons! répétèrent Spindler et Fabien. — C'est moi, messieurs, qui vous attends, fit une voix derrière eux.

Les trois amis se retournèrent.

L'inconnue était là, debout, près d'une portière levée sur une vaste salle où rayonnait un splendide couvert.

— A table, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en souriant. — A table, s'écrièrent ensemble les jeunes gens qui se hâtèrent de rejoindre la châtelaine.

En vérité, elle était bien belle, cette femme! Maurice, Fabien et Spindler avaient raison.

Elle était grande et mince, oh! très-mince... et pourtant, on devinait à la richesse des formes de son sein à peine voilé sous les plis d'un peignoir de mousseline anglaise, à la rondeur de son bras, à l'ampleur de ses hanches, que toute mince et grande qu'elle était, on devait rencontrer en elle ces attraits vigoureux que la statuaire antique accordait si parcimonieusement à ses déesses, mais que Pradier, en revanche, donnait avec tant de générosité aux siennes...

Autres temps!... autres attraits!...

Son front blanc et petit était orné de pièces d'or qui brillaient sur sa chevelure brune dont les flots retombaient en tresses le long de ses épaules. Elle avait de grands yeux bleus frangés de longs cils noirs, sous lesquels son regard étincelait comme un diamant enchâssé dans du jais; son nez était droit avec les narines légèrement échancrées et mobiles. Une bouche mignonne et purpurine, qui laissait voir, lors de ses étranges sourires, des dents comme des perles... un teint pâle et rosé tout à la fois, une oreille modèle...

Tel est, à peu de chose près, le portrait que nous pouvons vous donner de cette magnifique créature.

Mais ce que nous renonçons à vous décrire, parce que nous risquerions de nous tuer à la peine sans réussir à nous faire comprendre, c'était l'expression, la grâce, la

séduction répandues dans tout ce que nous venons de détailler... C'était le magnétisme de son regard, le velouté de sa voix, la mollesse de ses moindres mouvements...

Enfin... c'était sa physionomie...

En s'asseyant à la table de l'enchanteresse, Maurice, Fabien et Spindler, comme au moment où elle les avait priés d'accepter à souper chez elle, demeuraient, de nouveau, immobiles, sous le coup d'une admiration indéfinissable.

Elle s'aperçut sans doute de l'effet qu'elle produisait sur ses hôtes...

Et elle voulut y mettre un terme.

Car elle s'écria :

— Allons! allons! messieurs... nous sommes ici pour souper, *d'abord*.

Soupons!

A l'instant même, les trois amis sentirent leurs yeux, leurs sens et leurs cœurs délivrés de la fascination qui pesait sur eux.

Des domestiques, desservant un maître d'hôtel qui se tenait dans un coin de la salle, faisaient circuler les mets...

Versaient à boire...

Maurice, Fabien et Spindler se mirent à fêter sans façon et les vins et les mets.

En jeunes hommes qu'ils étaient... et en jeunes hommes qui avaient dîné à cinq heures...

Presque un siècle auparavant pour des appétits de vingt-cinq ans.

D'ailleurs le souper, servi avec un luxe inouï de cristaux et d'argenterie, était digne, en tous points, et de la manière dont on l'offrait et de celle qui l'offrait.

Gibier, poissons, légumes, fruits... les quatre saisons semblaient s'être donné le mot pour réunir là sur cette table leurs productions les plus variées, les plus superbes, les plus délicieuses. La caille et les petites fèves à la crème, les truffes et la truite... la pêche et les cerises... l'orange fraîche et l'ananas... la poularde du Mans et le kaviar de Russie... le gingembre de l'Inde et la transparente gelée de pommes de Rouen, il y avait de tout à ce souper... et de tout ce qu'on mange de meilleur et de plus cher, partout, au printemps, en été, en automme et en hiver.

Lucullus, en plein mai, comme on était alors, eût vainement vendu trois provinces pour se procurer un pareil festin...

Cambacerès fût devenu fou de joie rien qu'à son aspect!..

. . . .

— Messieurs, dit l'inconnue en vidant d'un trait son verre plein de vin doré de xerès... elle avait dit vrai, elle ne buvait que du xerès; — messieurs, voici trois heures que nous sommes à table... ces heures ont passé pour moi comme trois minutes... heureuse que j'étais de vous posséder à mes côtés...

Et je désire qu'à mon exemple vous ne vous soyez pas ennuyés non plus à ce souper.

Mais il est temps maintenant, sans abandonner néanmoins vos coupes, si elles continuent de vous plaire, de causer sérieusement tous les quatre.

N'est-ce pas votre avis?

Maurice, Spindler et Fabien s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— Jusqu'à présent, par une discrétion qui me flatte, poursuivit la dame, vous avez dédaigné de me presser sur les motifs qui m'ont engagée à vous appeler chez moi.

Motifs que j'avais promis, au reste, de vous faire connaître quand il serait nécessaire.

Mieux encore, jusqu'à présent, nul de vous ne m'a demandé ni mon nom, ni ma position dans ce monde.

Je n'en attendais pas moins, messieurs, je le reconnais, de votre courtoisie!...

Et un peu aussi, je vous l'avoue, de votre goût naturel à vous autres jeunes hommes pour les aventures...

Mais à cette heure, je vous le répète, il est temps d'entamer le chapitre des explications.

Je vais vous dire en deux mots qui je suis et ce que je pense,

Et ce que je veux.

L'inconnue fit un geste.

Les domestiques disparurent.

Elle poursuivit en se levant :

— Messieurs... je me nomme Diavolina...

Je suis Italienne.

Je suis libre.

Je suis riche.

Et je vous aime tous les trois...

Et je serai à vous trois, je vous le jure, le jour où, tous trois, vous tomberez d'accord avec moi sur un sujet qui m'intéresse...

Et à propos duquel je ne serais pas fâchée de vous voir des sentiments qui vous manquent.

Eh bien?

En prononçant cet *eh bien?* d'un ton impérieux, Diavolina était retombée sur son siége.

Spindler, Fabien et Maurice se levèrent à leur tour.

Ils ne paraissaient pas plus étonnés de l'aveu, au moins bizarre, à notre sens, qu'on venait de leur adresser, que s'ils eussent entendu la chose la plus simple du monde.

Ils ne se sentaient pas froissés de cette promesse de bonheur commun, si brutalement et si impudemment énoncée par cette femme...

Et tout en souriant, au contraire, dans la personne de Diavolina, à ce bonheur promis, ils ne songeaient pas même, ô miracle! à se montrer mutuellement jaloux de leur confraternité galante!

Décidément, il y avait du sortilége là-dessous!...

Diavolina méritait bien son nom.

Et nos trois amis subissaient, dans sa maison, quelque influence surnaturelle.

— Eh bien! madame, dit Spindler, nous sommes à vos ordres... parlez. — De quel sujet est-il question où nous soyons assez maladroits pour ne pas être de votre avis? reprit Maurice. — Que faut-il faire pour vous prouver que nous ne sommes que vos esclaves? ajouta Maurice.

Diavolina sourit.

— Oh! mes esclaves... il y a longtemps que vous l'êtes tous trois, je le sais, répliqua-t-elle.

Et s'il ne s'agissait que de constater mes droits sur vous... cela ne serait ni long, ni difficile, je vous l'atteste.

Mais c'est une autre fantaisie, où je vous donne un rôle, que je désire satisfaire.

Écoutez-moi bien.

Vous aimez, tous les trois, les femmes, et pourtant vous les connaissez et vous les jugez mal tous les trois.

J'en appelle à vous-mêmes.

Fabien, je *veux* votre opinion sur les femmes, vous m'entendez?

Maurice, je *veux* la vôtre.

La vôtre aussi, Spindler.

J'étais aux *Filles de Marbre*, ce soir, comme vous, messieurs... et le diable sait les sottises que j'ai entendues, dans la salle, débitées par vos pareils, dans les

entr'actes de cette pièce, sur les lorettes et les femmes honnêtes... les rouées et les vertueuses... les belles et les laides... les niaises et les spirituelles...

Sur toutes les femmes enfin.

Or, une fois par hasard, je tiens à faire justice de ces sottises... qui m'ont fatigué l'esprit...

Et c'est vous, messieurs, que j'ai choisis pour accomplir cette épreuve.

Voyons, Fabien, vous dites donc?

— Puisque je dois dire ce que je pense, repartit Fabien... je dis donc qu'à mon avis, il n'y a que chez les lorettes qu'on puisse trouver du cœur. — Moi, reprit Maurice, je soutiens que le cœur n'existe que chez les femmes du monde. — Et moi, fit Spindler, moi qui ai plus vécu que ces messieurs et qui, par conséquent, possède plus d'expérience... j'affirme que la vertu, les qualités, le cœur, tout ce que vous voudrez, sont des merveilles de la création inconnues à quelque femme que ce soit...

Courtisane ou femme mariée...

Fille ou dame...

Laide ou belle...

Et...

— Assez! interrompit Diavolina avec un sauvage éclat de rire, vous divaguez tout à fait, vous, mon cher.

Vos compagnons, peut-être *parce qu'ils ont moins vécu*, se contentent, du moins, de n'être que bêtes...

N'importe! vous m'avez ouvert votre âme tous trois, merci!

Je vous dois une leçon, vous l'aurez.

Dans trois mois, nous nous retrouverons ici, mes maîtres.

Mais jusque-là, comme je vous dois aussi un bonheur!

Puisque je vous ai avoué que je vous aimais tous les trois.

Je veux vous en donner les arrhes.

En parlant ainsi, Diavolina s'était levée de nouveau.

Elle tendait les bras vers les trois amis, ses yeux brillaient.. son sein s'agitait avec violence...

Elle semblait plus belle, plus séduisante, plus adorable que jamais.

— Voyons, fit-elle, messieurs, à qui un premier baiser?

— A moi! à moi! s'écria Fabien en s'élançant vers la bacchante. — A toi! volontiers! murmura-t-elle.

Elle imprima ses lèvres brûlantes sur les lèvres du jeune homme.....

Un frisson de volupté parcourut tout son être..... et Fabien tomba sur le plancher comme une masse inerte.

Cependant Spindler ne recula pas devant le sort de son ami. — A mon tour, Diavolina, dit-il. — A ton tour, dit-elle.

Ce baiser-là fut plus long.....

Cependant Spindler tomba aussi, semblable à un chêne frappé de la foudre...

— Oh! oh!... fit Maurice, qui considérait avec terreur les deux jeunes hommes étendus aux pieds de la fatale

créature, mais vos baisers sont dangereux, à ce qu'il me paraît, madame..... — Alors... tu les refuses? repartit Diavolina..... — Non! sans doute, balbutia l'artiste, qui cherchait inutilement à résister à l'attraction qui le poussait vers la sirène, mais... mais... — Mais... il faut que je te le demande deux fois pour que tu les acceptes, n'est-ce pas?

Oh!... je te connais, toi!

Eh bien! Maurice!... je le *veux*...

Maurice ferma les yeux en poussant un soupir de douleur...

. . . .

Le baiser de Diavolina le tuait comme il avait déjà tué Fabien et Spindler...

Le lendemain de cette nuit :

— Oh! dit Fabien en se réveillant, comme d'ordinaire, sur les dix heures, dans son élégant petit appartement de la rue de Navarin, quel satané rêve j'ai fait! je suis tout brisé!...

. . . Que le diable enlève *les Filles de Marbre!* si ce sont elles qui m'ont valu ça!...

. . . .

— Saprebleu! s'écria Spindler en se jetant à bas de son lit à la même heure, à peu près, où Fabien quittait le sien, courons vite à mon piano!

J'ai besoin de lui pour me remettre l'esprit!...

Que le diable confonde *les Filles de Marbre!*... elles m'ont donné le cauchemar!... toute la nuit!...

. . . .

Je ne sais pas ce que dit et ce que pensa Maurice Daloz, en se levant de son côté, ce jour-là.

Mais il était pâle et souffrant.

Et comme, après avoir ouvert sa fenêtre pour prendre l'air du matin, il apercevait, sur un mur en face de sa maison, une certaine énorme affiche...

— Encore *les Filles de Marbre!* s'écria-t-il avec colère ; que le diable les brûle!...

. . . .

Allons! si franchement maudites que cela, *les Filles de Marbre* ne pouvaient faire autrement que d'avoir un immense succès.

En général, le diable aime assez à protéger tout ce qui semble timbré de sa griffe.

—

II

Madame de Romany.

Huit ou dix jours après ce que nous venons de raconter, par une matinée assez belle, par hasard, du mois de juin, je dis *par hasard*, parce que, depuis quelques années, je ne sais si vous l'avez remarqué, le mois de juin prend de faux airs de mois de mars, qui lui vont très-mal, et aux Parisiens plus mal encore.

Par une matinée de juin donc, Fabien de Crosne, Théodore Spindler et Maurice Daloz se trouvaient réunis de nouveau, sortant tous trois du café qui fait le coin de la rue et du boulevard Montmartre.

Ils s'étaient rencontrés une heure auparavant; Fabien avait offert une côtelette à ses amis...

Et maintenant, ils se séparaient, Fabien pour aller faire sa digestion aux Tuileries; Théodore, pour se rendre en visite; Maurice, pour rejoindre à Chatou un monsieur et sa femme, qui l'avaient invité à venir habiter une huitaine chez eux.

Au reste, Fabien de Crosne, Théodore Spindler et Maurice Daloz passaient, en général, peu de jours sans se voir. Compagnons d'études au collége Charlemagne, en se retrouvant dans le monde, plus tard, ils avaient senti, hommes, se raviver toutes les sympathies qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, adolescents. Il y a, comme cela, de ces liaisons qui datent d'une partie de barres ou d'une distribution de prix pour ne se terminer qu'au moment où, selon la brutale expression d'un paysan de ma connaissance, vous vous disposez à aller *manger des pissenlits par la racine...*

Et ces liaisons-là, fort rares d'ailleurs, sont pourtant les plus douces... les plus agréables.

Nous passons souvent notre vie à chercher vainement qui nous devons et pouvons aimer. Pourquoi ne pas garder, comme amis, avec leurs défauts, soit, mais aussi avec leurs qualités, ceux qui ont partagé les jeux et les travaux de notre enfance? Avec le temps, les goûts, le caractère, le cœur change vite, sans doute! Mais le langage et la physionomie se transforment plus lentement. Et puis celui qui vous a vu des cheveux blonds ne

remarque pas vos cheveux blancs, quand il commence, lui-même, comme vous, à se courber sous les atteintes de l'âge; celui qui a subi, enfant, vos petites colères d'enfant, sait supporter, vieillard, vos bouderies sexagénaires... n'a-t-il pas aussi l'habitude de trouver près de vous une semblable indulgence?

Somme toute, en affections sérieuses, dans la vie, pour être heureux, soyons tenaces. En fantaisies, faisons le contraire. Une maîtresse nous trompe... quittons-la... Nous pouvons lui plaire encore... mais elle nous trompera de nouveau, et, un jour, elle nous abandonnera. Un ami nous blesse, pardonnons-lui... il peut nous blesser encore, mais il nous aimera toujours.

Puisque nous sommes en veine de digressions, un mot, avant de continuer notre récit, sur nos trois amis.

Ce livre n'est que la troisième partie et le complément d'une série de romans qui ont paru sous le titre générique des *Femmes honnêtes*.

Dont la première partie a pour titre :

Lydie.

Et la seconde :

Minette.

Nous nous permettons donc de prévenir notre aimable lecteur que, pour faire connaissance plus approfondie avec quelques-uns des personnages des *Lorettes vengées*, il devra demander à son cabinet de lecture et *Lydie* et *Minette.*

Ceci soit dit franchement en manière de réclame; pourquoi nous en cacherions-nous? Nous poursuivons notre récit.

Au moment où nous le prenons, Théodore Spindler a vingt-huit ans. C'est un grand et beau garçon, un artiste de premier ordre comme pianiste.

Il possède six mille livres de rente.

Et il a rompu, il y a quinze jours, avec ses deux dernières maîtresses, une coryphée de l'Opéra, une femme d'avoué.

Théodore Spindler a pour principes de faire toujours marcher deux intrigues de front. Et, chose assez bizarre, il les entame comme il les termine, presque toujours à la même heure. Il fonde sa conduite sur ceci : qu'il déteste tout ce qui est dépareillé.

Fabien de Crosne a vingt-sept ans. Il est brun, de petite taille.

Il a une très-agréable figure.

Trente mille francs de rente.

Et il est brouillé depuis une semaine avec madame Zoé Gobert.

Une ravissante indigène de la rue des Martyrs...

Qui adorait Fabien... mais qui adorait par trop, également, les cachemires et les rubis.

Fabien a sacrifié les intérêts de son cœur à ceux de sa bourse; jusqu'à cette heure, sa bourse et son cœur ne s'en plaignent point.

Maurice Daloz a vingt-huit ans comme Spindler; comme Spindler, il est grand; comme Spindler, il est beau... comme Spindler, il est artiste.

Seulement, il a des rentes de moins que Spindler.

Mais son crayon est infatigable, son pinceau habile...

Maurice Daloz aura un nom avant peu.

En attendant, il se contente de peu pour vivre...

Il rêve la gloire...

Et il regrette l'amour.

Une charmante petite veuve... qu'il possédait il y a deux ans...

Et qui est morte six mois après avoir été obligée de se séparer de Maurice pour se remarier à un riche négociant.

. . . .

Et maintenant, quant au caractère de nos trois amis, quant à leur esprit, leurs penchants, leurs goûts, les deux chapitres précédents me dispensent, n'est-ce pas, d'explications qui vous ennuieraient peut-être et qui me fatigueraient à coup sûr.

Je vous ai esquissé, au physique, le portrait de nos trois héros.

Au moral, mon récit, que je reprends, vous apprendra mieux à les juger que je ne le ferais moi-même en consacrant un chapitre tout entier à ce sujet.

. . . .

— Ah! tu vas à Chatou, dit Fabien à Maurice; et tes dessins pour Michel Lévy, flâneur... voilà huit jours de

perdus pour eux... — Je travaillerai davantage la semaine prochaine. Pour l'instant je suis en train de me chauffer au soleil. — Ma foi, il est certain que la matinée est engageante... j'ai envie d'aller aux Tuileries voir des femmes honnêtes... Depuis que je suis veuf et, surtout, depuis notre conversation à la suite des *Filles de Marbre*... t'en souviens-tu, Maurice?... le soir... en nous promenant, avec Spindler? — Oui! oui. — Eh bien! je ne sais, mais il m'a pris un désir furieux de courir après l'inconnu.

Tiens! tu devrais en faire autant, Maurice... Tâte donc, de ton côté, des folles amours... nous comparerons ensuite en connaissance de cause.

A ce moment, mademoiselle Alice Ozy, du théâtre des Variétés, montait en voiture en face de nos amis.

Mademoiselle Alice Ozy fut cause que Maurice ne répondit qu'en anonant à Fabien :

— Tu es bon, toi, avec tes folles amours... quand cela me tenterait, il faut de l'argent pour se permettre ces facéties-là... — Laisse donc... tu viens d'admirer, pour rien, une de nos plus gracieuses divinités du jour, comme on chantait sous le premier Empire; qui te dit que cela te reviendrait plus cher d'adorer... et d'être adoré.

Le tout est de savoir s'y prendre! N'est-il pas vrai, Spindler?

— Sans doute. Près de ces dames, l'argent est tout ou n'est rien.

Cela dépend seulement de la manière dont on sait les disposer à comprendre l'amour.

Envoie des fleurs à une lorette, Maurice, en même temps qu'un autre lui enverra des diamants; si tu lui plais, elle mettra tes fleurs dans de l'eau et les diamants de ton rival dans un tiroir.

C'est à toi à te conduire de façon que l'on oublie les diamants.

Et qu'on change d'eau tes fleurs...

Mais l'heure s'avance; adieu, messieurs.

Quand nous reverrons-nous?

— D'aujourd'hui en huit, chez moi, si vous voulez, dit Fabien; nous dînerons ensemble. — C'est convenu. Au revoir. Amuse-toi bien à Chatou, Maurice. — Je tâcherai. Au revoir.

Les trois amis s'étaient serré la main.

Maurice remonta le boulevard pour se diriger du côté du chemin de fer de Versailles.

Spindler prit un régie qui passait.

Fabien s'en alla par la rue Vivienne et le Palais-Royal.

. . . .

Tout en fumant son cigare, car Fabien de Crosne fumait continuellement, n'en déplaise aux gens qui abhorrent le tabac... sous quelque forme qu'ils le rencontrent... et qui le couvrent de malédictions... chaque fois que l'occasion s'en présente.

Je ne sais pas pourquoi, je me figure que ces gens-là sont, la plupart, de mauvaise foi (je parle des hommes, bien entendu), et qu'ils ne disent tant de mal du cigare,

par exemple, que parce que la plus simple cigarette de Maryland leur donne le mal de mer!...

Absolument comme les femmes qui trouvent stupide qu'on aime... et qu'on soit aimée...

Parce qu'elles ne savent ni l'un ni l'autre...

Mais je cause trop.

Fabien de Crosne s'en allait donc, en fumant son cigare, vers les Tuileries.

Et, chemin faisant, il jetait des regards curieux sur chaque femme honnête qu'il apercevait.

Et rien que sur les femmes honnêtes.

Oh! il ne s'y trompait pas!

Pour peu qu'il soit jeune, observateur et amateur, je garantis qu'en moins d'un an, un homme doit savoir distinguer, dans Paris, à sa toilette, à son air, à sa tournure, la lorette de la femme honnête, l'actrice de la femme mariée, la vraie jeune fille, avec sa vraie bonne, de la fausse Agnès en compagnie de sa fausse servante...

Et bien d'autres nuances dans l'espèce féminine parisienne, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Fabien avait dit vrai à ses amis. Sans se rendre compte de ce qui l'entraînait, il se sentait désireux de changer d'amours.

Il abandonnait le certain pour l'incertain.

Vénus pour Junon...

Junon qui oublie son royal époux pour écouter les soupirs du géant Eurymédon...

Il voulait voir enfin comment dit : « Je t'aime! » une femme à qui la loi et ses serments le défendent...

Une femme mariée.

De la rue Vivienne à la rue Saint-Honoré, Fabien avait dépensé environ quatre-vingts à cent regards au profit de quatre-vingts à cent femmes honnêtes.

Et, vraiment, le pauvre jeune homme en était à regretter sa dépense, tant il avait peu rencontré d'objets dignes de sa curiosité.

Dame! c'est triste à avouer, mais il y a bien plus de lorettes jolies que de jolies femmes honnêtes.

Cependant, en entrant aux Tuileries, Fabien, qui mettait rarement le pied dans ce jardin, fut frappé d'une douce surprise à l'aspect d'une dame qui passait alors devant lui.

C'était une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, une blonde aux yeux bruns, fraîche, blanche... légèrement replète, et cependant d'une taille svelte et élégante.

Elle était mise avec la simplicité la plus riche et la plus distinguée, tout à la fois.

Elle tenait une ombrelle de sa main droite...

De l'autre, un volume.

Et devant elle, à quelques pas, escorté d'une bonne, un enfant, un petit garçon de sept à huit ans, gambadait en courant après son cerceau.

— Parbleu! se dit Fabien, en s'arrêtant pour contempler sa charmante rencontre, à la bonne heure, au moins,

voilà une jolie femme! Quels yeux!. . quels beaux cheveux!... et son pied! et sa taille!...

Ah!... s'il m'était permis de m'approcher d'un tel trésor...

Je crois qu'en effet un baiser d'une bouche pareille doit valoir dix baisers de Colonette... de Jane Mercier ou de Marie Delval...

A cet instant, la dame, faisant volte-face, revenait du côté de Fabien.

Et le petit garçon, qui sautillait toujours près de son cerceau, ne se trouvait qu'à deux pas du jeune homme.

Tout à coup la bonne jeta un cri.

La dame hâta sa marche.

L'enfant avait heurté du pied un gros caillou et était tombé par terre, la tête la première.

— Voilà mon affaire! pensa Fabien.

Il s'élança vers l'enfant avant que sa mère et sa bonne ne l'eussent rejoint; il le ramassa: le pauvre petit s'était fait, dans sa chute, une énorme bosse au front.

— Mon Dieu! que tu es bête, mon ami!... Tu ne tiens donc pas sur tes jambes!... te voilà encore tout plein de poussière!

C'était la mère qui parlait à son fils.

— Cher petit chéri... tu t'es fait mal... ne pleure pas, ma vie!...

C'était la bonne qui embrassait et essuyait l'enfant.

— Monsieur, reprit la dame en s'adressant à Fabien.

je vous suis très-reconnaissante de la peine que vous avez prise... Mais les enfants sont insupportables, voyez-vous! mon fils ne vient pas se promener une fois ici sans qu'il ne lui arrive quelque accident.

Et elle ajouta, en voyant son fils qui, déjà consolé, jouait dans les bras de Fabien, avec les breloques de ce dernier :

— Donnez-le donc à sa bonne, monsieur, il va vous salir.

Fabien obéit; l'enfant retourna à sa bonne... Une minute après, peu soucieux de sa bosse au front, il courait de nouveau après son cerceau.

La mère s'était assise sur une des chaises qui bordaient l'allée.

— Si on lui donnait à boire un peu d'eau sucrée? hasarda Fabien en prenant place près de la dame. — Oh! à quoi bon... il ne pense déjà plus à sa chute... et puis... il a sa bonne qui ne le quittera plus maintenant... c'est une brave fille qui l'aime beaucoup. — Plus que madame sa mère, pensa Fabien.

Mais il n'était pas là pour faire de la philogéniture.

— Ce jardin est délicieux, au reste, pour les enfants, n'est-il pas vrai, madame? reprit-il; ils y ont de l'air... de l'espace... — Oui, repartit la dame en étouffant un mignon bâillement, pour les enfants... c'est délicieux... mais pour les grandes personnes... quand on est forcé de se promener ici tous les jours... — Mais qui vous empêche d'y apporter des distractions... La lecture sous

ces beaux arbres doit avoir un double charme...

La dame tendit à Fabien le livre qu'elle tenait à la main.

— Un roman nouveau d'Alexandre Dumas... ça ne m'amuse pas... je n'ai pas le courage de l'achever.

Fabien ouvrit le livre. C'était une des œuvres les mieux réussies du spirituel conteur.

— Mazette! pensa le jeune homme, elle n'a pas une plainte pour son enfant qui se blesse...

Et elle ne s'amuse pas aux romans de Dumas...

Qu'est-ce que c'est que cette femme-là!

Dès qu'on se prend à mésestimer les gens, on est tout près de les traiter sans gêne.

Tout en remettant le livre à la dame, Fabien la regarda... comme il eût regardé Cotonette... Jane Mercier ou Marie Delval, dans leur boudoir.

— Si les romans vous ennuient, madame, dit-il, que n'en faites-vous vous-même?

Belle comme vous l'êtes, il ne dépend que de vous, il me semble, de voir naître sous vos pas les plus ravissantes aventures.

La dame considéra une seconde Fabien d'un air ébahi.

Enfin, elle rougit faiblement. Elle avait fini par comprendre qu'on lui adressait, à brûle-pourpoint, une semi-déclaration.

— J'ai un mari, fit-elle, qui ne s'arrangerait peut-être pas du rôle que je pourrais lui donner dans ces romans!

— Bah! les maris s'arrangent de tous les rôles possi-

bles... et puis.... on ne les consulte pas là-dessus? — Vous croyez?

Ce *vous croyez?* avait été prononcé si gaiement que Fabien répondit aussitôt non moins gaiement :

— J'en suis sûr.

En osant saisir, du bout des doigts, une petite main qu'on retira sans trop de précipitation.

Mais la bonne et l'enfant se rapprochaient.

— Madame, dit la bonne, Alfred s'est drôlement cogné, allez... voyez comme c'est gros et rouge à son front... Il n'y pense pas, mais je crois qu'il vaudrait mieux rentrer pour qu'il boive un peu de vulnéraire... ce cher petit!... — Rentrons donc, repartit la dame.

Et se tournant vers l'enfant :

— Tu es bien désagréable, va, Alfred, avec tes sottises, ajouta-t-elle. — Demeurez-vous loin, madame? fit Fabien. — Pas trop... non, monsieur... rue Croix-des-Petits-Champs. — C'est que, si vous le permettiez... cet enfant souffre sans doute... j'aurais été chercher une voiture.

Au mot de voiture, Alfred bondit.

— En voiture! ah! oui! je veux aller en voiture, moi, là! s'écria-t-il.

La dame ne disait pas non, si elle ne disait pas oui.

Fabien s'éloigna vivement.

Quelques instants après, il revenait reprendre la dame, la bonne et l'enfant.

Il montait avec tout cela en voiture.

Des Tuileries à la rue Croix des Petits-Champs, la distance n'est pas longue, il est vrai; un quart d'heure, tout au plus, suffit pour la franchir.

Mais un quart d'heure vaut un jour quand on n'en perd pas un instant.

En se séparant de la dame, devant sa porte, Fabien apprit qu'elle se nommait madame de Romany, que son mari avait une place supérieure dans l'administration du chemin de fer de Strasbourg.... qu'elle ne voyait jamais personne et que M. de Romany n'était jamais chez lui.

Bref, Fabien savait encore qu'on l'attendrait le lendemain soir...

Et qu'Adrienne de Romany avait la bouche la plus pure du monde...

— Une conviction obtenue assez facilement, dans un instant où l'enfant et la bonne regardaient à la portière... — Un rendez-vous et un baiser au bout d'une heure de connaissance... c'était vif!... Mais cela n'eût pas marché plus vite avec une danseuse de la Porte Saint-Martin, se disait Fabien, en s'étendant tout seul dans le véhicule qui le ramenait rue Navarin.

Qu'est-ce que c'est donc que cette jolie femme qui n'aime ni son enfant, ni Dumas...

Et qui est toujours seule chez elle.

Allons! pour un premier essai des femmes honnêtes je trouve que ça va bien... trop bien!

Maurice n'est qu'un niais, je le lui répéterai dans huit jours!

III

Emma Rose.

Le convoi pour Versailles allait partir; la cloche sonnait.

Maurice, tout seul dans un compartiment, commençait à lire un journal qu'il avait acheté pour charmer les ennuis de la route.

A ce moment, poussée par un employé qui lui criait avec cette aménité qui caractérise les gens des chemins de fer :

— Allons! fichtre! madame, dépêchez-vous, vous voyez bien qu'on part!

Une femme se précipita dans le compartiment où se trouvait Maurice.

Au reste, il était temps en effet, car aussitôt un coup de sifflet retentit... la locomotive se prit à gémir et le convoi à rouler.

Cependant Maurice avait naturellement jeté un regard sur cette compagne de voyage qui lui arrivait d'une façon si inopinée.

Elle était jeune, jolie, parfaitement mise...

Mais ce ne fut pas là ce qui frappa le plus Maurice.

Elle avait les yeux rouges... on voyait qu'elle venait de pleurer... qu'elle avait envie de pleurer encore.

Et Maurice se sentit ému à cet aspect... il laissa tomber son journal... sa mine s'allongea... peu s'en fallut que des larmes ne montassent aussi à ses paupières...

C'est étonnant comme le chagrin est contagieux... surtout d'une jolie femme à un jeune homme.

Quelques minutes se passèrent ainsi, la dame dans un coin du compartiment, Maurice dans un autre; elle, l'œil fixe, la respiration gênée comme une personne poursuivie par une pensée douloureuse... lui, le regard toujours attaché sur elle avec une douce expression de pitié.

Enfin, elle secoua la tête... elle essuya ses yeux qui se mouillaient de nouveau... et, pour la première fois, les tournant vers Maurice, elle s'aperçut de l'observation dont elle était l'objet.

Et elle rougit et sourit tout à la fois.

Maurice, lui, se contenta de rougir tout simplement, honteux d'avoir été pris en flagrant délit de curiosité sentimentale.

Et de ramasser son journal... et de se remettre à lire pour se donner une contenance.

Mais cela ne devait pas se terminer ainsi.

Après avoir rougi et souri, la dame, au lieu de reprendre sa contenance de Madeleine, ainsi qu'on pouvait s'y attendre de la part d'une personne en apparence si désolée, continua de regarder Maurice, d'abord avec étonnement... puis avec une sorte de plaisir.

Maurice qui, du coin de l'œil, remarquait fort bien qu'on ne le perdait pas de vue, ne savait que penser de l'étrange conduite de cette dame.

Mais ce fut bien autre chose quand il s'aperçut qu'elle abandonnait son coin pour s'asseoir en face de lui...

Quand il sentit deux genoux effleurer les siens...

Quand il entendit une voix harmonieuse prononcer ces mots, à la suite de deux hum! hum! préparatoires :

— Pardon, monsieur, ne seriez-vous point, par hasard, parent de M. Frédéric Berthier?

Maurice tressaillit. D'instinct, il devinait un début d'aventure; d'instinct il comprit qu'il était en face d'une lorette.

Il salua et répondit :

— Non! madame, non... je ne connais nullement M. Frédéric Berthier. — Vraiment! oh! c'est que vous lui ressemblez d'une manière si extraordinaire! reprit la dame. — Que vous avez cru le retrouver en moi... et que cela vous a été désagréable, peut-être, avouez-le...

Surtout si ce M. Frédéric Berthier, à qui je ressemble tant, est celui qui a eu la cruauté de faire couler les larmes... dont j'aperçois encore des traces sur votre visage.

En ce cas, madame, plutôt que de continuer de vous déplaire, à la prochaine station je quitterai ce waggon pour entrer dans un autre...

Qu'ordonnez-vous?

La compagne de Maurice partit d'un grand éclat de rire.

— Vous en aller parce que vous ressemblez à une personne... que je connais! s'écria-t-elle. Non! non!... monsieur, je ne suis pas si exigeante! Eh bien, oui, ce Frédéric Berthier est celui qui m'a mise dans l'état où vous me voyez!... j'en conviens... et pourquoi m'en cacherais-je... ce n'est pas un crime de pleurer, n'est-ce pas? Surtout quand on n'a rien à se reprocher pour sa part...

Mais, après tout, je n'ai pas envie de me changer en fontaine parce qu'il a plu à un homme, qui n'a qu'à se louer de moi, de me rendre malheureuse...

Je le quitte... ça doit me suffire... comme vengeance... Quant à mon chagrin, je l'aurai bientôt oublié, puisqu'il m'y force...

Et voilà!... Les femmes sont trop bêtes de se rendre malades pour des stupidités pareilles...

— Trop bonnes de s'abîmer les yeux, lorsqu'ils sont

aussi beaux que les vôtres, madame, pour des gens qui ne méritent pas ce sacrifice.

La lorette minauda.

— Déjà des compliments! fit-elle.

Maurice lui avait pris la main.

— Mais enfin que vous a donc fait ce vilain M. Frédéric Berthier? reprit-il.

Il savait que rien ne rapproche comme les confidences. Et puis, avant de se lancer, il n'était pas fâché d'apprendre à quoi s'en tenir sur le plus ou moins d'importance des torts de M. Frédéric et des suites qu'ils pouvaient avoir.

Emma Rose, c'était le nom de la lorette, ainsi que Maurice l'apprit quelques instants plus tard, sourit encore à son interlocuteur avant de lui répondre.

Elle pressentait, de son côté, qu'un si prompt et si vif intérêt pour ses peines pouvait bien avant peu se métamorphoser en un sentiment plus tendre.

Mais, probablement, l'idée de cette métamorphose ne lui répugna point, car elle reprit :

— Oh! ce serait trop long à vous conter... et ça ne vous amuserait guère sans doute...

M. Frédéric Berthier est un jaloux... voilà tout ce que je puis vous dire....

Il s'en est allé de son côté à Choisy-le-Roi... je m'en vais, du mien, à Chatou.

— C'est à moi de profiter de la brouille, pensa Maurice.

Je trouve à faire une étude de lorette... ne la laissons pas échapper!

— Soit, répliqua-t-il... ne parlons donc plus de M. Frédéric, madame, et, mieux encore, comme je me rends moi-même à Chatou, laissez-moi espérer qu'en dépit de ma ressemblance avec ce monsieur, il me sera permis de tout tenter pour vous le faire oublier tout à fait! — Oh! tout à fait! repartit la lorette, c'est beaucoup dire! — Mettons un peu... — Un peu... ce ne serait plus assez!... — Eh bien!... ne disons rien et agissons... Nous verrons à quoi cela nous mènera. Le préférez-vous ainsi?

Et Maurice, qui s'enhardissait de plus en plus, osa approcher ses lèvres du front de sa compagne.

Elle le repoussa.

— Mais, voyez, s'écria-t-elle en affectant un air de pudeur outragée qui lui seyait à ravir, mais, voyez à quoi une pauvre femme est exposée en voyage...

Comment, monsieur, voilà un quart d'heure au plus que nous causons, et vous m'embrassez déjà!...

Mais je ne vous connais pas, monsieur, songez-y donc! mais je ne sais même pas votre nom!...

— N'est-ce que cela? repartit Maurice.

Il s'était assis à côté d'elle, il avait entouré de son bras une taille de nymphe.

En quelques mots, il lui apprit qui il était.

—Vous êtes peintre, s'écria Emma Rose, ah! quel bon-

heur! Vous me ferez mon portrait, n'est-ce pas? — Je vous ferai dix portraits... dans dix poses différentes, si vous voulez. — Au pastel, n'est-ce pas?... j'adore le pastel... on dirait des couleurs en velours. — Au pastel... à l'huile... au crayon rouge et blanc... à l'aquarelle... à la sépia... en miniature... comme il vous plaira. — Vous vous moquez de moi, je crois! — Non... je vous trouve charmante... et je parle longtemps pour avoir longtemps le droit de vous regarder.

Et, tout en causant, nos amis de fraîche date oubliaient, lui, son aversion jurée, huit jours auparavant, pour la détestable engeance des lorettes... elle, ses serments à M. Frédéric Berthier... son chagrin en s'éloignant de ce monsieur...

Ce qui tendrait à prouver, qu'en fait de convictions comme en fait d'amours, il faut toujours compter sans les éventualités.

Après cela, n'oublions pas, pour juger moins sévèrement la conduite de Maurice et celle d'Emma Rose, que l'un ne cherchait qu'une étude, et que l'autre ne souriait si vite à cet adorateur nouveau que parce qu'il ressemblait extraordinairement à son dernier amant.

Le convoi s'arrêta.

On était à Chatou.

— Ah çà! fit Emma Rose en s'en allant au bras de Maurice, mais vous ne m'avez pas dit, avec tout ça, ce que vous veniez faire à Chatou! Moi, j'y ai ma maison, ma

bonne qui m'y attendent... mais vous... vous y venez sans doute voir une maîtresse? — J'y viens voir un ami et sa femme. — Oh! un ami et sa femme... je connais ces histoires-là... vous êtes l'amant de la femme... — Du tout! et la preuve, tenez, que ma visite n'a pas l'importance que vous lui donnez, c'est que je suis tout prêt à vous la sacrifier... à condition que vous me permettrez de ne pas vous quitter.

Emma Rose réfléchit une seconde.

— Ne pas me quitter... jusqu'à ce soir, j'y consens, repartit-elle... Est-ce ainsi que vous l'entendez?

Maurice montra son sac de nuit qu'il tenait à la main.

— C'est que, fit-il, vous voyez... je devais passer une huitaine chez mon ami... j'ai apporté tout ce qu'il faut pour cela...

Et si je vous quitte... à dix ou onze heures du soir, par exemple... le moment ne sera guère convenable pour aller réclamer l'hospitalité offerte...

— Eh bien! vous coucherez à l'auberge... Oh! il y a des auberges dans le pays. — Vous croyez? — J'en suis sûre... Après cela, si vous préférez me dire adieu tout de suite et vous rendre chez votre ami...

Pour toute réponse, Maurice serra sous le sien le bras de la jeune femme.

Ils étaient arrivés devant une sorte de chalet fermé de tous côtés par des haies vives, et d'une physionomie tout à fait pittoresque.

— Voilà mon séjour, dit Emma Rose; *on* m'a loué cela pour la saison, mais comme *on* est en Allemagne, pour l'instant, je puis y traiter qui bon me semble. — Ah! il paraît, pensa Maurice, que Frédéric Berthier n'est que l'amant de cœur, puisqu'il y a un *on* qui loue les maisons de campagne.

Emma Rose avait tiré une sonnette.

Une bonne et un chien accoururent en même temps. La bonne était une grosse fille à l'air sans façon ; le chien était un havanais à la toison soyeuse, aux pattes fines, aux oreilles pendantes.

La lorette, la bonne et le chien, tout cela se mêla, se caressa, se parla à la fois, deux minutes.

Puis Emma Rose dit un mot tout bas à Euphrasie, la bonne, qui considérait Maurice avec de grands yeux; elle jeta une dragée à Tomy, le havanais, qui remuait déjà la queue en flairant l'étranger, comme un chien bien appris qu'il était.

Et l'on entra se rafraîchir.

Mademoiselle Euphrasie avait débarrassé Maurice de son sac de nuit. Emma Rose se retira un moment dans sa chambre pour revêtir un costume de campagne : un grand peignoir de soie écrue, un large chapeau de paille suisse.

— Allons! s'écria-t-elle gaiement en revenant au jeune homme qui achevait un grog au rhum en jouant avec Tomy; allons! je suis tout à vous maintenant, M. Mau-

rice; venez visiter d'abord mes propriétés, puis nous irons, si vous voulez, faire un tour en bateau... car j'ai un bateau à moi aussi... vous verrez... *Redowa*... rien que ça de nom!...

Oh! je veux que vous ne regrettiez pas d'avoir abandonné pour moi votre ami... et sa femme!...

— Et cette tâche ne vous sera pas difficile, je vous le promets, repartit Maurice.

Il disait vrai. Quand, à vingt-huit ans, l'amour, ou seulement ce mauvais drôle de dieu qui lui ressemble tant, le désir, se met sur votre passage, vous oubliez bien vite l'amitié... et son pot-au-feu qui vous réclament.

Emma Rose était jeune, jolie, amusante. Oh! pour son coup d'essai, Maurice avait vraiment fait un coup de maître! Il la regardait courir comme une biche, devant lui, dans les allées du jardin... et il courait avec elle... il l'écoutait chanter, rire, dire des folies... et il chantait, riait et disait des folies...

On s'assit d'abord une heure sur le gazon, et tout en effeuillant des fleurs, tout en savourant quelques baisers... qui n'étaient cependant pas encore ornés de tout l'abandon que Maurice leur eût désiré, on jacassa littérature, arts, toilette, sentiment... oh! sentiment surtout!... c'est là un de ces sujets de conversation inépuisables... sur le gazon... entre un baiser et une rose qu'on jette au vent.

Puis, bras dessus bras dessous toujours, on se dirigea vers la rivière...

On monta en bateau...

Quant à ce plaisir, nonobstant les charmes du paysage et de la promenade, il fut moins du goût de Maurice.

Un bateau ne marche pas tout seul. Il faut ramer pour le conduire. Maurice ramait donc... et quand on a aux mains deux énormes machines à l'aide desquelles on frappe l'eau en cadence, le moyen d'être en même temps galant et aimable!

Il est vrai qu'Emma Rose était bien ravissante à voir, couchée, souriante et rêveuse... à l'avant de Redowa !

Et que les rives de la Seine, du côté de Bougival, sont bien délicieuses!

Cependant, nous le répétons, quand cette promenade nautique fut achevée, Maurice ne supplia point à genoux la lorette d'en recommencer immédiatement une seconde.

Il était près de six heures... le dîner attendait nos amoureux.

Voilà encore une charmante chose qu'un premier dîner avec une femme qui vous plaît!

Surtout lorsqu'elle avoue franchement qu'elle a faim et qu'on se sent en appétit soi-même.

Maurice avait néanmoins fait quelques façons avant de se mettre à table. Il lui en coûtait, malgré tout, d'accepter si vite une telle invitation.

Mais Emma Rose s'était si gentiment écriée :

— Ah! si vous faites des cérémonies... et puis il n'y a que de mauvais restaurants dans le pays.

Que notre artiste avait aussitôt rengaîné sa susceptibilité.

Il acceptait un dîner aujourd'hui, demain il en offrirait un autre... partant quitte. Il est des situations où il n'y aurait plus d'intrigue possible avec ces délicatesses-là.

On dîna donc, et on dîna fort bien, même. Et l'on but une bouteille de madère et une autre de chambertin et une troisième bouteille de champagne, ma foi.

Au café, il n'était plus question ni de Paris, ni de l'Allemagne... ni de M. *On*... ni de M. Frédéric... ni des amis qui attendaient Maurice.

L'univers consistait pour nos amoureux en ce chalet... où ils se trouvaient heureux.

Le monde, c'étaient eux... et puis Euphrasie aussi, qui les servait en souriant... et un peu encore Tomy... qui avait pris sa part du repas et des caresses.

On retourna au jardin; il faisait nuit; tant mieux! Le soleil est gênant pour l'amour qui vient de bien dîner. On se promena vingt fois dans la même allée... On se répéta cinquante fois les mêmes paroles, on savoura cent fois le même baiser...

Puis... puis...

Que voulez-vous, il se faisait tard et Maurice n'eût point trouvé d'auberge ouverte peut-être?

Et il était d'ailleurs si enchanté de continuer ses premières études de lorette!

Quant à Emma Rose, à qui vous allez sans doute re-

procher de se montrer bien promptement infidèle à son Frédéric... qui l'avait tant fait pleurer,

Pour son excuse, rappelez-vous d'abord que Maurice ressemblait énormément à Frédéric.

Alcmène, la femme d'Amphitryon, fut-elle bien coupable dans les bras de Jupiter, voyons?

Je sais bien que la situation n est pas absolument analogue... mais Emma Rose n'était pas une Alcmène non plus!

Enfin, acceptez cet axiome, que les hommes qui rudoient leurs maîtresses devraient posséder imprimé en lettres d'or, dans un cadre, au chevet de leur lit :

— Toute femme que son amant a fait pleurer le matin doit être consolée par lui, au plus tard, le soir!... s'il ne veut qu'elle se fasse consoler par un autre la nuit!

—

IV

Sylvie.

En sa qualité de musicien, Théodore Spindler avait souvent rendu service à des vaudevillistes de ses amis, en leur faisant des airs pour leurs pièces. Cela lui avait valu ses entrées dans plusieurs théâtres, dans la salle ainsi que dans les coulisses, et Spindler usait assez fréquemment de son droit dans son acception la plus amusante, le foyer des artistes et les coulisses. Il savait y trouver des distractions et mieux encore parfois : du plaisir.

Ce soir-là, le lendemain du jour où nous l'avons rencontré à la suite d'un déjeuner avec Maurice et Fabien; ce soir-là, Spindler venait d'entrer au foyer d'un des plus petits théâtres du boulevard du Temple. C'était dans un entr'acte. On jouait, à cette époque, une féerie à ce théâtre. Le foyer qui, d'ailleurs, n'est guère plus vaste qu'une loge très-ordinaire de portier, se trouvait donc encombré d'artistes, de figurants, de musiciens... car dans la plupart des théâtres de troisième ordre, où l'espace manque, la direction est forcée ainsi, contre l'usage des grandes boutiques où chaque caste d'artistes a son foyer particulier, de mêler tous les rangs, tous les emplois dans l'unique asile qu'elle puisse offrir à ses pensionnaires au repos.

Théodore Spindler considéra un instant ce spectacle assez pittoresque de fées, et de petites flûtes, de princes et de simples guerriers, de génies et de clarinettes, de paysannes et de régisseurs, se coudoyant mutuellement, au nombre d'une trentaine environ, en demandant tous un peu d'air là où il y en avait à peine pour six personnes.

Mais comme ce n'était pas la première fois qu'il jouissait de ce singulier coup d'œil, Spindler ne s'y arrêta pas longtemps. Sur une banquette en face de lui, devant une glace *spécialement réservée à l'usage de messieurs et mesdames les artistes dans l'exercice de leurs fonctions*, se tenait assise une jeune femme assez jolie et qui, indifférente à tout ce qui se disait et se faisait autour

d'elle, se livrait tranquillement, malgré ses splendides vêtements de fée, à un vulgaire travail de broderie anglaise.

Ce fut vers cette femme que Spindler se dirigea.

— Bonsoir, Sylvie, dit-il en s'asseyant près d'elle.

Sylvie leva les yeux, et un éclair de joie anima ses traits un peu fatigués, un peu tristes, sous leur couche de rouge et de blanc.

— Ah! c'est vous, Théodore, repartit-elle en tendant au jeune homme une main qu'une duchesse n'eût pas désavouée, vous devenez rare... que faites-vous donc? vous êtes amoureux quelque part, sans doute. — Ma foi non! au contraire! je n'aime personne pour le moment, tel que vous me voyez...

Mais j'ai appris hier que... *tout était fini chez vous...* et, en ancien ami, j'ai voulu être un des premiers à vous féliciter.

Sylvie poussa un soupir.

— En effet, dit-elle, tout est fini... vous pouvez... me féliciter, Théodore. — Diable! mais vous recevez mes compliments d'une manière assez morose...

Est-ce que vous n'êtes pas heureuse de votre mariage, voyons, Sylvie?

L'actrice secoua la tête comme pour chasser loin d'elle une pensée fâcheuse.

— Si fait! si fait! reprit-elle, je suis heureuse, très-heureuse... et je serais bien difficile de ne pas l'être,

n'est-ce pas? Une pauvre jeune première de petit théâtre, telle que moi, se marier... et à un homme du monde... à un homme qui a un nom... mais c'est magnifique... et chacune ici envie mon sort... et il y a certainement de quoi l'envier!

En s'exprimant de la sorte, Sylvie souriait... mais ce sourire était si étrange que Spindler ne savait s'il était véritablement l'expression du bonheur ou s'il n'était pas la digue opposée à des larmes prêtes à déborder.

Le point était scabreux. Spindler ne jugea pas convenable de l'approfondir à ce moment; et puis il était venu là pour dépenser quelques minutes le plus gaiement possible et non pour provoquer des confidences qui pouvaient ne l'intéresser que médiocrement.

Sans se préoccuper plus longtemps de cet incident, il allait continuer la conversation avec l'actrice en lui donnant un autre tour... mais Sylvie se leva.

— C'est mon *entrée*, dit-elle, le troisième acte commence... Partez-vous tout de suite, Théodore? — Non! s'il vous est agréable que je reste.

Sylvie hésita...

— Oui! restez... reprit-elle enfin, je ne suis pas de la fin de la pièce... je monterai me déshabiller bien vite et nous nous en irons ensemble... j'ai un service à vous demander.

Est-ce convenu?

— C'est convenu, mais... votre mari... est-ce qu'il

ne vient pas toujours, comme d'ordinaire, vous prendre? — Adrien est à Beauvais pour quinze jours... il est parti hier. — Ah! ah!... c'est différent... Eh bien! je vous attends. Dépêchez-vous. — Je vais chanter mes couplets au galop... soyez tranquille! je n'ai pas besoin de me gêner, ils sont dix-sept dans la salle!

Sylvie sourit franchement, cette fois, à Spindler.

Et le jeune homme la regarda s'éloigner vraiment charmante dans son costume de gaze et d'or... avec ses belles épaules nues... ses longs cheveux bruns bouclés... sa jambe nerveuse... sa taille cambrée... son bras arrondi.

— Tiens! tiens! se dit-il ensuite... le mari est à Beauvais...

Ça serait drôle!

Une mauvaise pensée, une pensée d'homme qui aime les femmes et qui ne considère la vertu chez elles que comme un mythe... et vous savez que telle était la manière de voir, à cet égard, de Spindler, venait de pousser dans le cerveau de notre musicien.

Mais pour expliquer comment cette mauvaise pensée avait pu lui pousser si vite, nous devons dire aussi que cette Sylvie, qui venait d'épouser deux semaines auparavant M. Adrien de Haller, un homme du monde, en effet, le fils d'un ancien employé supérieur avec lequel elle avait vécu d'abord quatre années, nous devons donc avouer que Sylvie avait été jadis la maîtresse de Théodore Spindler.

Un titre dont elle s'était parée auprès de bien d'autres encore, au reste, avant ou après Spindler.

Et que, par conséquent, si Spindler, avide de distraction et l'occasion lui semblant belle, avait pu, à l'aspect des charmes de l'actrice, rêver, pour son plaisir, avec elle, ce qu'on pourrait nommer en style de théâtre, *une reprise*...

A défaut de principes moraux, puisqu'il songeait ainsi à tromper un pauvre mari absent, Spindler s'appuyait du moins sur d'anciens droits.

Ceci offert, non comme excuses du crime, mais en manière de circonstances atténuantes. On en trouve bien pour des pères qui ont coupé leurs enfants en quatre.

Depuis le commencement du monde, qui le nie? le fruit défendu a été, de tous les fruits, celui auquel nous nous accordons à trouver le plus de saveur. C'est honteux à avouer, mais c'est comme cela.

Une fois ses désirs exhumés de la cendre où ils avaient reposé pendant plus de cinq ans, Spindler n'eut pas de cesse qu'ils ne fussent aussi vifs et aussi brillants que jadis.

Défiez-vous des libertins, mesdames, ils aiment comme ils oublient : à volonté.

Sylvie reparut au foyer où Spindler l'attendait depuis vingt minutes.

Elle avait repris ses habillements de ville.

Elle lui fit un signe qui signifiait : Je m'en vais la première... restez encore une minute... il ne faut pas que nous partions ensemble devant tout le monde.

Il obéit. Il fredonna en lisant le tableau des amendes et des répétitions. Il échangea quelques paroles avec le comique de l'endroit...

Puis il quitta à son tour le foyer. Sylvie se promenait à deux pas du théâtre dans la rue Basse, il l'eut bientôt rejointe.

— Où allons-nous? lui dit-il. — Mais... où vous voudrez, répliqua-t-elle, pourvu que nous puissions causer un peu. — Allons souper, hein? — Souper, répéta Sylvie en arrêtant un regard surpris sur son ancien amant, mais vous oubliez donc que je suis mariée, Théodore... je ne soupe plus... — Bah!.. avec un vieil ami... et puisque votre mari est à Beauvais!

Allons?

La pauvre Sylvie ne répondit rien... un souper... en tête à tête... avec un jeune homme...

Spindler avait beau faire sonner bien haut son titre d'ami; Sylvie n'était pas novice... elle apercevait parfaitement les oreilles du loup sous la peau du mouton.

Mais Spindler reprit, en donnant à sa voix ses intonations les plus caressantes :

— Voyons, Sylvie... nous ne pouvons causer dans la rue, vous en conviendrez... prendre une voiture... c'est ennuyeux à cette heure... et puis il fait froid ce soir. Comment, vous avez peur de souper!... ce n'est pas possible... — Peur... ce n'est pas le mot, balbutia l'actrice, mais... — Mais vous craignez qu'on ne vous voie

entrant avec moi au restaurant!... Il me semble qu'on vous verra tout autant ici...

Tenez... décidons-nous... baissez votre voile et marchons... nous serions déjà arrivés si vous l'aviez voulu...

D'abord, si vous me refusez... je n'écoute pas ce que vous avez à me conter... je prends mes jambes à mon cou et je me sauve!

Sylvie quitta le bras de Spindler.

— Ah! c'est mal ce que vous dites là, Théodore, fit-elle. — Eh bien! oui, c'est mal, reprit-il, honteux lui-même de son moyen d'intimidation, je suis fâché de ce que je vous ai dit, Sylvie...

Mais aussi vous êtes si peu aimable... moi qui vous porte tant d'intérêt, toujours, et qui serais si heureux de vous le prouver.

Un nouveau soupir s'échappa du sein de l'actrice. Elle hésitait encore...

Enfin, reprenant le bras du jeune homme :

— Allons! dit-elle simplement.

Elle avait baissé son voile. Ils remontèrent la rue Basse, traversèrent le boulevard et entrèrent chez *Bonvalet*, la *Maison d'Or* du Marais.

Il y avait longtemps que Sylvie n'avait franchi le seuil d'un cabinet particulier en autre compagnie que celle de son dernier amant, maintenant son mari, Adrien de Haller; aussi, en se trouvant seule, de la sorte, avec Spindler dans un de ces réduits inventés pour prouver

l'excellence de la maxime latine : *sine Cerere et Baccho Venus friget*, l'actrice rougit et pâlit tout à la fois...

Spindler, qui suivait de l'œil tous ses mouvements, s'empressa de la faire asseoir sur le canapé du lieu, et dans le but de la rassurer sans doute pour le moment, il prit place sur une chaise, séparé d'elle par la table.

Cependant il avait commandé le souper... un souper fin... il se souvenait que Sylvie était gourmande...

Quand on a mis un pied dans l'abîme, il en coûte moitié moins de peine de risquer le second. Et puis, manger n'engage à rien... et Sylvie avait dîné assez légèrement, à ce qu'il paraît...

Vers les deux tiers du repas, entre la salade de légumes et la méringue glacée, à leur cinquième ou sixième verre de volnay, Spindler avait abandonné sa chaise... franchi la barrière en forme de table, et était allé s'asseoir aux côtés de son ancienne maîtresse.

Jusqu'alors il n'avait été question entre eux que de banalités : de théâtres, de pièces, d'acteurs, d'auteurs... Plus rapprochés, la conversation devint plus intime.

Spindler, qui continuait de ne pas vouloir effaroucher sa compagne, s'empressa, pour se faire pardonner son changement de position, d'attaquer le sujet qui avait provoqué cet entretien.

— Eh bien! ma bonne Sylvie, dit-il, voyons! maintenant que nous sommes à notre aise, tous les deux... que je n'ai plus froid et plus faim et que vous êtes bien per-

suadée que je ne dévore pas malgré eux les gens que j'aime, causons donc sérieusement. Vous m'avez parlé d'un service que vous attendiez de moi. Quel est ce service? D'abord, là, sans façon... si c'est... quelque petite somme que vous désirez de mon amitié, ne vous gênez pas... Depuis six mois je suis assez sage... je fais des économies... et pourvu que vous ne me traitiez pas trop en millionnaire... je me mets à votre disposition.

Il était difficile d'être plus aimable et plus généreux tout à la fois. Sylvie en remercia Spindler par un sourire. Néanmoins ce ne fut pas sans un peu d'embarras qu'elle répondit :

— Vous avez deviné, Théodore... j'ai en effet besoin... de quelque argent... oh ! une petite somme d'ailleurs, comme vous pensez bien!... Par une négligence inconcevable... Adrien, en partant, a oublié de me donner la clef de...

Spindler interrompit, d'un geste, Sylvie.

— Les affaires de ménage ne me concernent pas, dit-il. Combien vous faut-il? — Mais... deux... deux cents francs... s'il vous est possible... je vous les rendrai dès que...

Le jeune homme arrêta de nouveau la jeune femme.

— Si vous me les rendiez, ce ne serait plus amusant ni pour l'un ni pour l'autre.

Il avait tiré son portefeuille de sa poche; il griffonna quelques mots sur une page blanche, l'arracha et la présenta à Sylvie.

— Tenez, continua-t-il, voici un bon sur mon banquier... rue de Provence, 25... mettez cela dans votre porte-monnaie... et n'en parlons plus... ça n'en vaut pas la peine.

Et buvons.

Sylvie obéit à Spindler. Et tandis qu'elle glissait le papier dans sa prison de maroquin, Spindler, tout en portant son verre à ses lèvres, se disait :

— C'est assez singulier, quoique ça... Comment, elle est nouvellement mariée... à un garçon riche, assure-t-on... et elle me demande de l'argent... Sapristi!... je ne me figurais pas avoir si bien deviné... hum!... elle a envie d'un bijou qu'il refuse de lui donner... c'est cela... et elle le fait payer à un ancien amant!...

Oh! que les femmes sont rouées!...

Sur cette finale, Spindler prit sa physionomie la plus doucereuse... Sylvie continuait de lui sourire.

— Il n'y a qu'une chose qui me peine, fit-il en lui tendant la main, dans le service que je viens de vous rendre, chère amie, c'est que par sa nature même il s'oppose à ce que je vous en demande une récompense, que j'aurais certes réclamée très-franchement pour tout autre.

Sylvie serra la main de Spindler en détournant la tête.

— Il ne s'agit pas du service... mais de la manière dont vous l'avez rendu, répliqua-t-elle. Je suis prête... à vous accorder toutes les récompenses... possibles...

— Oh! possibles... tout est possible... avec un peu de

bonne volonté! — Oui, mais pas avec un mari. — Un mari... un mari!... quand un mari n'est pas près de sa femme, c'est absolument comme si la femme n'avait pas de mari...

Allons! Sylvie!... Sylvie...

Le jeune homme pressait son ex-maîtresse contre lui... Elle lui avait accordé un baiser... il en avait pris vingt... Elle le regardait... il était toujours beau... elle était toujours femme...

Au dehors tout était silence sur les boulevards déserts. Au dedans... le verrou du cabinet avait été poussé adroitement par Spindler, sans que Sylvie s'en aperçût.

— Te souviens-tu, lui disait-il tout bas, te souviens-tu de nos amours et de nos plaisirs! Tu n'étais pas plus jolie que maintenant, mais tu m'adorais alors... Les beaux jours... les belles nuits que nous avons passés ensemble!... et comme tu étais fière à mon bras au théâtre ou au bal!... et comme tu étais ravissante dans mes bras... partout où il nous plaisait d'aimer.

Oh! je t'en prie, Sylvie, ces attraits que j'ai tant de fois admirés, laisse-moi les admirer encore!... Oublions du monde tout ce qui ne se rapporte pas seulement à nous deux... Quelques instants de bonheur... qui le saura?... personne!... et nous nous retrouverons, moi à vingt-deux ans, toi à dix-huit... et nous nous adorerons encore quelques minutes!... Tant de joies ne rachètent-elles pas une faute, Sylvie, si c'en est une que d'oublier...

. . . .

Pauvre Sylvie! pourquoi son mari était-il à Beauvais? Pourquoi avait-elle eu besoin d'argent? Pourquoi avait-elle accepté de souper avec Spindler!

. . . .

Allons! se disait Spindler en rentrant chez lui vers les trois heures du matin, cela m'a coûté deux cents francs, mais je ne les regrette pas.

Elle est toujours charmante cette Sylvie!

Et ce pauvre Adrien!... épousez donc votre maîtresse... épousez donc une actrice...

Quand je disais, l'autre soir, à Maurice et à Fabien, que les femmes ne connaissent la vertu que de nom!...

Voilà une ex-lorette qui trompe son mari au bout de trois semaines de mariage!

Parbleu! j'irai demain chez Octave Peschère... il m'a invité depuis longtemps... sa femme a des yeux magnifiques...

Avant de revoir Fabien et Maurice, il faut que j'aie deux exemples à leur citer à l'appui de mon dire.

La lorette a eu son tour... à la femme honnête maintenant!

—

V

Près du mari.

Exact au rendez-vous, le lendemain de leur rencontre aux Tuileries, Fabien de Crosne arrivait sur les huit heures du soir chez madame de Romany.

On l'attendait, car on s'était mise en frais de toilette.

On le reçut de la façon la plus gracieuse.

Et on le fit asseoir à ses côtés dans un salon, qui servait en même temps de chambre à coucher à l'un des maîtres du logis, à tous les deux peut-être, car il s'y trouvait un lit... un lit fort élégant, il est vrai... avec des rideaux de damas doublés de soie bleue.

Maurice se livrait à ces observations en prenant place près de la dame; elle le devina à ses regards, car elle s'écria :

— Je vous demande pardon, monsieur, de vous recevoir dans une pièce où l'on couche... mais nous sommes logés si petitement que j'ai été forcée de placer mon lit dans le salon... ce qui n'est guère convenable sans doute. — Votre lit!... repartit Fabien en appuyant un peu sur le mot *votre*... alors, monsieur votre mari... — Oh! mon mari couche dans un cabinet à côté... oui... il y a cinq ans déjà que nous dormons séparés. — Et vous avez bien raison, fit Fabien en souriant.

Allons, pensa-t-il, voilà de ces détails qu'il n'est pas inutile de connaître... et ce qu'il y a de très-agréable, c'est que je n'ai pas eu besoin de la presser beaucoup pour les apprendre.

— Et votre petit garçon, reprit-il, pour continuer la conversation, comment va-t-il? sa bosse au front n'a pas eu de suites, j'espère? — Pas la moindre!... il n'y pensait plus le soir. — Est-ce que je n'aurai pas le plaisir de l'embrasser? — Non... sa bonne vient de le coucher; oh! les enfants, il faut les coucher de bonne heure; sans cela, le soir, ils sont si turbulents et tapageurs... il n'y aurait pas moyen de demeurer tranquilles avec eux. — Et... M. votre mari? dit Fabien, qui n'était pas fâché d'entamer avant tout le chapitre des éventualités, il est sorti? — Oui... il est à son cercle... où il va tous les soirs... et il ne rentre jamais que sur les dix heures...

Nous avons le temps de causer.

D'ailleurs, s'il arrivait... je vous ai rencontré chez madame Lebel, vous vous souviendrez de ce nom, n'est-ce pas? Vous m'avez demandé la permission de me rendre visite... j'ai accepté... cela suffirait.

Mais il ne rentrera pas, soyez tranquille!

— Oh! je suis parfaitement tranquille, madame, repartit Fabien, et ce que j'en disais... Il faut prévoir les circonstances fortuites, n'est-il pas vrai? Et quoique ma présence près de vous n'ait rien de coupable, malheureusement... — Malheureusement, répéta madame de Romany en laissant voir ses blanches dents... Comment, monsieur, vous regrettez de n'être pas criminel? — Cela vous étonne, madame, mais si je désirais rester toujours sage près de vous, cela serait bien plus surprenant, il me semble... Belle et séduisante comme vous l'êtes, vous ne pouvez inspirer que de douces pensées... et... — Et... allons, laissez mes mains, monsieur Fabien... où je me fâche... vous les embrassez trop!... Causons et causons tranquillement, cela vaudra mieux. — Causons donc... ou plutôt, tenez... j'aperçois un piano... vous êtes musicienne... faisons de la musique, voulez-vous?

Une expression d'ennui voila les traits de madame de Romany.

— Oh! musicienne... pas beaucoup, répliqua-t-elle... j'ai un peu travaillé... au pensionnat... mais depuis que je suis mariée... je touche à peine à mon piano.

Après cela, si cela peut vous faire plaisir.

— Ah! elle n'aime pas la musique non plus! se disait Fabien.

Cependant, madame de Romany avait ouvert son piano. Elle préluda un instant... puis elle jouailla une valse... une schotisch, et... une ouverture... Elle abandonnait chaque morceau après l'avoir commencé.

— Je ne sais rien, je ne sais plus rien!... s'écria-t-elle.

Et ses doigts se promenaient sans goût et sans art sur les touches...

Quoique Fabien, pour l'encourager, murmurât à chaque instant :

— Oh! c'est très-joli!... oh!... c'est délicieux... oh! c'est ravissant !

La vérité est que cela était fort mauvais.

Et que lorsqu'elle quitta le piano, heureuse d'en avoir fini avec la musique, Fabien applaudit surtout, parce qu'il était très-heureux, de son côté, de la voir achever son œuvre machinale.

Décidément, cette femme-là n'avait de poétique que la figure. Encore Fabien la trouvait-il moins bien depuis qu'il savait qu'elle ne comprenait pas plus Rossini qu'Alexandre Dumas...

Et qu'elle couchait son fils à huit heures pour qu'*il la laissât tranquille.*

— Eh bien! dit-elle en reprenant sa première place, tandis que Fabien, un peu refroidi malgré lui, examinait

des gravures; eh bien! monsieur... c'est donc fort curieux ces tableaux, que vous me laissez là pour les contempler ?

Fabien se retourna pour considérer madame de Romany qui, en l'interpellant ainsi, lui faisait une petite moue de dépit assez drôle. Somme toute, si elle n'était pas une Sévigné comme esprit, du moins elle pouvait passer pour une Ninon comme beauté.

Il revint vivement vers elle, décidé à ne plus lui parler qu'amour, puisque c'était le seul genre de conversation qu'elle semblât apte à comprendre.

Mais parler amour... dans un salon... assis tous deux sur des fauteuils... et avec un mari en expectative... comme l'épée de Damoclès... d'abord, c'est gênant... ensuite c'est dangereux! Il est matériellement impossible de se dire ainsi tout ce qu'on a à se dire.

En prenant congé vers les dix heures moins un quart de madame de Romany, Fabien risqua ces mots :

— Adrienne... je suis fou de vous... ayez pitié de moi... nous voir ici, c'est charmant, sans doute, mais c'est bien peu commode. Consentez à me rendre une petite visite... voulez-vous?

Adrienne fit un signe négatif.

— Aller chez vous!... oh! non! répliqua-t-elle. D'abord je ne sors jamais sans ma bonne... mon mari le sait bien. — Vous amènerez votre bonne... qu'importe! — Quelle plaisanterie! et puis ce ne serait pas convenable, avouez-le!

Fabien demeurait interdit. On lui opposait là un cas de conscience auquel il n'avait guère songé, certes, en cette occasion. Une femme qui vous reçoit chez elle... qui passe deux heures à se laisser embrasser... et qui vous dit ensuite du plus grand sérieux :

— Il ne serait pas convenable que j'allasse chez vous!

Comment, diantre, madame de Romany entendait-elle ses devoirs d'épouse... et où commençaient... et où finissaient ses principes?

— Revenez demain... revenez après-demain ici, continua la femme honnête en souriant à Fabien, vous voyez que rien ne nous y empêche de causer... retrouvons-nous dans la journée aux Tuileries... où je mène souvent promener mon fils... nous aurons là encore quelques heures à nous... mais... quant à ce que vous me demandez, je vous le répète... — C'est impossible... et nous n'en parlerons plus, interrompit assez sèchement le jeune homme. A un de ces soirs donc, madame... et adieu.

Là-dessus il posa une dernière fois ses lèvres sur la main de madame de Romany, et il s'éloigna... mécontent d'elle... mécontent de lui... mécontent de tout...

Habitué aux amours faciles, Fabien devait être, en effet, rebuté malgré lui à son début dans une voie nouvelle où, s'il n'existait pas plus de vertu qu'ailleurs, il se rencontrait, en apparence du moins, plus d'obstacles.

— Elle est jolie, c'est incontestable! disait-il en s'en allant, oh! bien jolie!... mais elle est bête... archibête...

Si on pouvait l'avoir tout entière encore... il n'y aurait que demi-mal... il est de ces moments où ce n'est pas de l'esprit qu'on songe à demander aux femmes... mais en être réduit aux baisers... et à une conversation... qui manque absolument de sel... mazette!... c'est rude...

Allons!... je resterai deux jours sans y retourner... cela lui donnera peut-être à réfléchir... et elle consentira à venir chez moi... où nous ne serons pas obligés de passer notre temps niaisement assis dans des fauteuils!

Qui fut dit fut fait. C'était un mercredi que Fabien avait rendu sa première visite à madame de Romany... il ne se représenta chez elle que le samedi.

Ce soir-là, notre jeune homme avait dîné plus largement que de coutume. Quelques verres de champagne petillaient dans sa tête... Il arriva chez madame de Romany disposé à la pousser dans ses derniers retranchements... si les circonstances le servaient.

Il était huit heures et demie; madame de Romany avait ouvert elle-même la porte à Fabien.

— Bon! pensa-t-il, la bonne et l'enfant sont de côté encore.

Et il dit tout haut, par manière d'acquit :

— Vous êtes seule, chère Adrienne?

Mais au grand désappointement de Fabien, elle secoua la tête en répondant :

— Non! mon mari était de garde aujourd'hui... il vient de rentrer.

Fabien faisait déjà un pas en arrière.

— Mais ça ne signifie rien, s'écria-t-elle vivement... il est couché depuis vingt minutes... il dort... et quand il dort on jetterait les meubles par les fenêtres qu'il ne se réveillerait pas!

— Ah! vraiment! votre mari dort si joliment que ça!...

Conduit par madame de Romany, Fabien était entré jusque dans ce fameux salon... où se trouvait le lit de la maîtresse de la maison.

— Et... où dort-il donc, votre mari? demanda-t-il.

D'abord interdit de cet incident inattendu, il se prenait maintenant à vouloir le faire tourner à son profit.

Pour toute réponse Adrienne ouvrit une petite porte au pied de son lit. Fabien aperçut un couloir.

— Ah! vraiment!... poursuivit-il en s'approchant discrètement... oui... oui... je vois... là-bas au fond... il y a un cabinet... c'est là sans doute...

— C'est là!... — Oh! mais vous êtes très-éloignés l'un de l'autre... c'est... fort ingénieux!... Mais que vois-je de ce côté, chère amie?

Du doigt, Fabien désignait à madame de Romany quelque chose comme une panoplie d'armes bizarres qu'il remarquait accrochée à la muraille du couloir.

Madame de Romany haussa les épaules.

— Ne m'en parlez pas, fit-elle... mon mari a voyagé beaucoup... il est resté deux ans à Java... et il a rapporté de ce pays ces affreux sabres... ces casse-tête... ces

flèches... ces arcs... dont il ne veut pas se séparer... quoique cela ne serve qu'à amasser de la poussière... et que notre petit puisse se blesser dangereusement un de ces jours en jouant avec une de ces vilaines armes... dont quelques-unes, je crois, sont empoisonnées.

— Ah ! ah !

Fabien n'en dit pas davantage; seulement, à part lui, il pensa que ce mari avait rapporté là des Indes de terribles moyens de venger son honneur... si on se permettait jamais de l'outrager.

Mais Adrienne avait refermé la porte du couloir.

Elle revenait vers Fabien souriante et plus belle qu'il ne l'avait encore admirée.

Fabien eut bien vite oublié les flèches, les casse-tête et toute la panoplie sauvage de M. de Romany.

A vingt-sept ans, quand une idée folle vous germe dans l'esprit, ce n'est point l'ombre d'un danger qui peut l'empêcher de s'y développer.

Et Fabien avait, pour le moment, en tête son idée folle.

Il entoura de son bras la taille d'Adrienne. Il approcha ses lèvres des lèvres de la jeune femme... et tout bas, tout bas, comme s'il eût craint, lui-même, de trop entendre les mots qu'il prononçait, il murmura :

— Dites donc, Adrienne... puisque votre mari dort... si bien... si... si... je restais?

En parlant ainsi et pour que madame de Romany ne pût se tromper, sans doute, sur le sens de sa pensée,

Fabien lui désignait de l'œil ce lit où il osait implorer une place.

Hâtons-nous de dire, cependant, qu'il s'attendait à un refus formel, éclatant;

Qu'il ne se permettait de désirer tant tout de suite... que pour obtenir un peu dans quelques minutes.

Bref, nous le répétons, que ce projet de passer de la sorte la nuit dans les bras de la femme, à deux pas du mari, était plutôt alors chez Fabien le produit d'une surexcitation semi-bachique que le résultat d'une effervescence amoureuse.

Madame de Romany avait rougi beaucoup.

Elle se taisait. C'était déjà bon signe.

Une fois lancé, Fabien ne devait plus s'arrêter, d'autant mieux qu'on ne le retenait guère.

—J'ai remarqué, continua-t-il, toujours à voix basse, qu'il existe une imprimerie de journaux dans votre maison, Adrienne... par conséquent, il est facile de sortir à toute heure sans être remarqué... Je partirai à cinq heures... à six heures du matin... comme il vous plaira...

Et... du moins, j'aurai été heureux... du moins, j'aurai pu vous prouver combien je vous aime!...

Adrienne considéra une seconde le jeune homme...

Il s'apprêtait à se récrier, sans y croire, sur la cruauté de sa maîtresse...

A renouveler sa prière sans espérer une réponse plus favorable.

O surprise!

Non... la foudre tombant à ce moment sur Fabien ne l'eût pas stupéfié davantage!

Adrienne lui tend la main.

Elle rougit encore.

Parole d'honneur! Si ce n'était pas de l'histoire que nous vous contons là, nous rougirions ici, un peu aussi, nous!

Et elle répond à Fabien :

— *Dame! si cela vous fait plaisir!*

. . . .

Cinq minutes après, Fabien qui avait fourré sous le lit ses vêtements, ses bottes... caché son chapeau sous un fauteuil,

Fabien se glissait auprès de madame de Romany... au sein de l'obscurité et du silence.

Il faut convenir que si le silence et l'obscurité sont jamais nécessaires, c'est surtout pour de pareils exploits...

. . . .

Il ne m'appartient pas de dévoiler certains mystères.

Ma plume, quoique hardie, est chaste... autant que faire se peut, pour de semblables récits...

Je ne décrirai donc, en quelques mots, de la nuit que Fabien passa près de madame de Romany, qu'un fait qui la troubla vers le milieu environ...

Et que la manière dont elle se termina.

. . . .

Sur les deux heures du matin, Fabien, qui avait passablement bu de vin de Champagne, on se le rappelle, et le vin de Champagne se digère très-vite, Fabien... Fabien...

Mon Dieu! vous m'avez compris, n'est-ce pas? C'est triste! mais c'est vrai! Fabien n'était pas amoureux jusqu'à la passion de madame de Romany sans doute; mais eût-il été près d'elle dans les conditions de l'amant le plus respectueux et le plus tendre tout à la fois, qu'à un moment donné... au bout de quelques heures écoulées dans ses bras... il eût été contraint de confier à sa maîtresse... qu'il avait bu beaucoup de vin de Champagne...

Adrienne devina, comme vous, lecteur, à demi-mot. Elle se leva.

Certain objet, renfermé dans certain meuble, ne pouvait décemment se trouver dans un salon.

Ou peut-être la bonne les apportait d'ordinaire d'ailleurs, l'un cachant l'autre, quand la bonne n'avait pas reçu l'ordre de se coucher de bonne heure...

Sans faire la couverture...

Parce que madame désirait être seule toute la soirée pour recevoir la visite d'un ami...

Fabien remercia Adrienne dans les termes les plus fleuris...

Plus le service qu'on vous rend est par sa nature fa-

milier, vulgaire... plus votre reconnaissance, si vous savez vivre, doit se montrer délicate... éthérée...

Nos amoureux s'étaient recouchés...

Mais ils ne dormaient pas.

Le plaisir ou la peur, l'un et l'autre peut-être, sont deux sentiments qui ne permettent pas aisément à des amoureux de dormir...

Tout à coup Adrienne a tressailli...

D'un bond, elle est de nouveau hors de sa couche.

Fabien s'est blotti dans la ruelle.

Des pas se sont fait entendre... des pas traînants, dans des pantoufles, sur le plancher... Une voix prononce quelques mots au chevet du lit des criminels...

Ce sont les pas, la voix d'un mari...

D'un mari... qui n'a probablement pas bu de champagne... lui...

Mais qui n'en cherche pas moins, parce qu'il paraît qu'il lui serait nécessaire, cet objet en question... si gracieusement désiré un instant auparavant par Fabien près de sa maîtresse...

Et qu'Adrienne, par une précipitation irréfléchie, a été prendre près de son mari pour apporter à son amant...

. . . .

O prosaïsme de la vie réelle!

Vous vous attendiez assurément à quelque événement horrible, n'est-il pas vrai?

M. de Romany découvrait Fabien dans le lit de sa femme... il hurlait de rage... il saisissait une sagaïe empoisonnée... et, du même coup porté par une main furieuse, il transperçait les deux coupables.

Rien de tout cela n'eut lieu, mon devoir est de le reconnaître.

M. de Romany dormait debout, il ne s'étonna même pas que sa femme se fût amusée à lui emprunter... ce qu'il était indispensable qu'elle possédât elle-même de son côté.

Il grommela quelques mots inintelligibles en recevant des mains d'Adrienne ce qu'il cherchait...

Pendant ce temps, Fabien, le misérable! riait à se tordre sous sa couverture. Le croirait-on? au lieu de frémir à ce moment, il avait le front de comparer mentalement ce qu'il entendait avec le grand jeu de la pièce d'eau de Neptune à Versailles.

. . . .

Au point du jour, cependant, Fabien songea à quitter la place.

Il en est de quelques situations dangereuses comme de quelques médicaments. De prime abord on les subit le rire sur les lèvres... mais bientôt on sent leur amertume... et on les repousse... et on les refuse.

Fabien s'habilla à la hâte.

Pantalon, gilet, redingote, il eut tout revêtu en moins d'une minute.

A l'exception de ses bottes qu'il ne chaussa point, et pour cause, il ne lui manquait rien!

Il donna un dernier baiser à Adrienne qui était demeurée couchée...

Puis, du pas d'un homme qui va en surprendre un autre (comme les apparences sont trompeuses pourtant! C'était lui qui craignait d'être surpris.

Ou plutôt, la comparaison me paraît meilleure), marchant comme un dindon sur une tôle rouge...

Il traversa le salon... la salle à manger... l'antichambre.

Savez-vous à quoi pensait véritablement Fabien, alors... en s'éloignant ainsi de sa maîtresse?

— Il pensait à elle, parbleu, il regrettait d'être forcé de la quitter sitôt!

Vous n'y êtes pas!

Il pensait à ces flèches empoisonnées que ce mari, trop amateur de curiosités, avait eu l'imprudence de rapporter de Java.

. . . .

Mais Fabien a atteint le palier; la porte de l'appartement de madame de Romany est doucement retombée sur lui.

Il peut mettre ses bottes, enfin... il a mis ses bottes...

Il allume un cigare.

Le cigare, chez les fumeurs, est le correctif né de toutes les grandes émotions.

Et il descend gaiement l'escalier en chantonnant entre ses dents ce refrain si connu et si digne de l'être :

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent!

Les hommes sont de grands enfants. Quand ils ne redoutent plus Croquemitaine, ils lui tirent la langue.

VI

Loin du mari.

— Rue Boileau, à Auteuil! dit Spindler au cocher en montant bourgeoisement dans un simple milord.

Le cocher proféra entre ses dents une malédiction à rendre jaloux Satan...

Du boulevard Montmartre à Auteuil! Rien que ça de course!... et ça se paye comme une heure!... une pauvre petite heure!...

Puis il se résigna et fouetta son cheval, qui n'en pouvait mais, à tour de bras... car c'est toujours ainsi

qu'on se conduit quand on est en colère, et cela devrait dégoûter des malédictions, pourtant; on fait ou l'on dit des sottises.

Couché au fond de son véhicule, Spindler ne se préoccupait guère, au reste, de la fureur de l'automédon! Spindler, en homme d'esprit qu'il était, ne se préoccupait jamais que de ce qui en valait la peine. Il y a de la sorte, à Paris surtout, une foule d'incidents banals semés sur votre route, devant lesquels l'expérience vous apprend à fermer impitoyablement les yeux. Voyous qui se battent, cochers qui se plaignent, faux mendiants qui pleurent, tout cela ne mérite pas un regard, un mot, un sou. Gardons notre courage, nos consolations et notre pitié pour ceux qui en sont vraiment dignes; ce sera de l'argent, des paroles et des coups de poing de ménagés.

De Paris à Auteuil, en suivant le Cours-la-Reine et les quais, le voyage est fort agréable, surtout quand le temps est beau. Le temps était magnifique ce jour-là, le milord filait sur le macadam comme un coupé... et Spindler souriait au soleil, à la rivière, à la verdure des Champs-Élysées...

Tout en souriant à la pensée qui se présentait alors dans son cerveau...

Il allait voir madame Peschère... une fort jolie femme... d'un de ses amis... un ami, comme on en possède par douzaines : un ami sans conséquence; madame Peschère lui plaisait, madame Peschère ne lui semblait pas inattaquable.

Et il espérait trouver madame Peschère seule à sa campagne.

Attendu qu'il venait, sans être aperçu de lui, de rencontrer, cinq minutes auparavant, le mari sur les boulevards de Paris.

Vous concevez maintenant pourquoi Spindler était si joyeux.

Se présenter chez une femme n'est rien; le point capital est de se présenter à propos.

La pompe à feu, le pont d'Iéna, la barrière de Passy avaient déjà disparu derrière Spindler.

Il entrait dans la grande rue d'Auteuil; il donna un regard de convoitise au château de M. Véron, un sourire à la maisonnette, à jour, de notre spirituel comique Arnal... un regret à la superbe propriété, qu'on commençait à morceler, de madame de Montmorency...

Puis il sauta à terre, offrit deux francs à son cocher, qui ne l'en remercia pas plus pour cela, et sonna à une porte.

Il était arrivé rue Boileau, numéro 6.

Il attendit longtemps... assez longtemps pour éprouver la crainte que madame Peschère ne fût absente aussi... ou très-occupée.

Cela se voit, quand un mari est à Paris...

Enfin, la porte s'ouvrit, Spindler devint radieux; c'était madame Peschère elle-même qu'il avait devant lui... madame Peschère qui lui évitait la peine de demander à une domestique :

— Madame est-elle là ?

Madame Peschère, de son côté, ne parut pas désagréablement surprise à l'aspect de Spindler; loin de là.

— Vous, monsieur, s'écria-t-elle, oh! que c'est aimable à vous!...

Elle avait refermé la porte de la rue. Spindler lui baisait doucement la main.

— Mais, continua-t-elle, pourquoi venir si tard... il est sept heures... est-ce que vous avez dîné? — J'ai dîné, madame, je vous remercie, repartit Spindler.

Et je dois vous avouer que... si je viens si tard... c'est parce que je ne songeais même pas à venir du tout, il y a une heure... sans une rencontre que j'ai faite, boulevard Bonne-Nouvelle.

— Une rencontre? que voulez-vous dire? — Celle de votre mari. — Ah!... vous avez rencontré mon mari à Paris... et c'est pour cela... — C'est pour cela que j'ai pris une voiture et que je suis immédiatement parti pour Auteuil, oui, madame.

Madame Peschère se mit à rire franchement. C'était une femme de vingt-sept à vingt-huit ans, non pas très-jolie, mais très-agréable. Elle avait de fort beaux yeux pourtant, et une bouche si mignonne, si rose, si délicieuse, qu'elle semblait un nid à baisers...

— Vraiment, monsieur Théodore, répliqua-t-elle, vous êtes venu exprès, sachant que mon mari n'y était pas! Mais si j'étais coquette, dites-moi donc, voilà un aveu... — Que

sans être coquette, je l'espère, vous accepterez pour ce qu'il vaut : l'expression d'un cœur qui vous appartient ! — Oh ! oh ! mais vous m'effrayez, monsieur... et je me repens de vous avoir ouvert... Mais qu'allez-vous donc penser, grands dieux, quand je vous aurai appris que non-seulement je suis veuve pour l'instant, mais encore... que je suis seule dans cette maison... absolument seule. Ma domestique m'a quittée depuis ce matin. — Je penserai, madame, repartit Spindler en s'emparant, cette fois, des deux mains d'Anaïs Peschère, je penserai que j'ai eu doublement raison de venir vous tenir compagnie, puisque vous êtes si abandonnée. Et vous aurez, à votre tour, double motif de me pardonner de vous aimer et de vous le dire.

Et déjà Spindler, animé par la certitude d'une solitude complète, devenait audacieux...

Madame Peschère le repoussa avec assez d'énergie.

— Allons ! allons ! monsieur Théodore, s'écria-t-elle, mais vous êtes fou... et je ne sache pas avoir jamais provoqué une pareille conduite. J'ai bien voulu sourire... à ce qu'il m'était permis de prendre, d'abord, pour une simple galanterie..... mais quoique je me trouve ainsi, à cette heure, sans mari... et sans bonne... je vous prie de croire que je n'en saurai pas moins me faire respecter.

Spindler s'inclina... mais, en même temps, résolu qu'il était à mener rondement l'affaire, il appela une larme au bord de sa paupière.

Spindler possédait ce talent, assez répandu, d'ailleurs, chez les hommes à bonnes fortunes, de pleurer à volonté.

— Pardonnez-moi, madame, fit-il d'une voix sombre, si je vous ai offensée. Mais... vous avez raison... Du moment, en effet, que vous ne voyez dans mes paroles... qu'une simple galanterie... ma présence dans cette maison ne peut être qu'une distraction pour vous... une distraction dont il vous est facile de vous passer. Recevez donc mes regrets et mes adieux, madame.

Et, toujours sérieux, comme s'il eût prononcé, là, des maximes de l'Évangile, Spindler se retournait déjà...

Ou madame Peschère avait peur de s'ennuyer seule, ou Spindler lui plaisait, ou elle ne se doutait pas du peu que coûte une larme à un mauvais sujet...

Mais, en apercevant cette larme, en entendant Spindler s'exprimer si tristement, en le voyant près de s'éloigner, de dépitée elle devint tout d'un coup chagrine...

— Eh bien! eh bien! que faites-vous? murmura-t-elle en saisissant de ses doigts effilés le bras du jeune homme. Mais il n'est pas question de vous en aller, monsieur! Qui vous parle de cela... Restez! restez... j'en serai... heureuse... seulement... soyez raisonnable.

D'un bond, Spindler se rapprocha de la pauvre femme. Il l'enlaça de ses bras... il porta ses lèvres sur une bouche qui n'avait plus le droit de le gronder...

Il se serait encore sauvé!

— Venez vous rafraîchir, dit madame Peschère, tout émue, malgré elle, de ces étranges façons de conclure un traité de paix.

Ils entrèrent dans une salle à manger. La maison, quoique petite, était commode et agréable. Le jardin, de deux arpents au plus, était bien tracé et parfaitement entretenu. Octave Peschère n'avait pas une grande fortune, mais il possédait du goût.

— Ah çà! par quel hasard, au fait, vous trouvé-je seule de la sorte, madame? reprit Spindler, après avoir bu quelques gorgées de sirop framboisé; et notez que je ne parle pas ici de l'absence de Peschère... sans méchanceté, n'est-ce pas, il est reconnu qu'un mari a souvent affaire à Paris quand sa femme habite la campagne? Mais... votre bonne?...

Les traits d'Anaïs se rembrunirent.

— Elle est partie depuis ce matin, répliqua-t-elle. — Depuis ce matin... et il est huit heures du soir bientôt!... Vous l'aviez donc chargée d'une commission bien lointaine? — Vous ne comprenez pas... Elle est partie... pour ne plus revenir... Je l'ai chassée... — Ah bah! ceci devient plus grave. — Très-grave, comme vous dites... et ce qu'il y a de plus grave surtout... c'est que... mon mari ne m'a quittée... dans la journée... que parce que j'avais mis ma bonne à la porte ce matin.

Spindler considérait madame Peschère avec étonnement...

— Je n'y suis plus, fit-il.

Un sourire mi-triste, mi-amer, se joua sur les traits de la dame.

— Vous n'avez pas besoin d'y être davantage, reprit-elle. Il y a de ces petits mystères de ménage qu'une femme ne doit dévoiler à personne... pas même à sa mère... principalement à sa mère... Si je vous ai donné l'esquisse d'une explication sur ce sujet... c'est que je tenais à ce que vous ne vous imaginassiez point que j'en suis réduite à faire mon ménage et ma cuisine moi-même. Ou plutôt... tenez, je serai franche, monsieur Spindler...

Et madame Peschère essuya ses beaux yeux qui s'étaient mouillés... sans jouer la comédie, ceux-là...

— C'est... parceque... dans une réminiscence de colère, de dégoût, j'ai failli me laisser entraîner à vous conter des choses... qu'il est inutile, encore une fois, que vous connaissiez. Laissons donc ma bonne et mon mari en repos. L'une est disparue à tout jamais, et je m'en félicite... L'autre m'aime encore assez, je le pense, pour ne pas me faire supporter trop longtemps le poids de ses propres fautes. Il reviendra dans la soirée... vous allez me tenir compagnie jusqu'à son retour. Et je veux être charmante avec vous, vous m'entendez ; ce sera sa punition. — Punition que je rendrai, quant à moi, aussi éclatante qu'il sera en mon pouvoir, je vous le jure, madame !... s'écria Spindler. Une idée !... Nous ne sommes pas forcés de rester à attendre ici ce monsieur... le pays produit des coupés, je

crois... Prenons-en un et allons nous promener au bois de Boulogne. Peschère a une clef de la maison sans doute? — Non! Mais, n'importe!... il restera dans la rue jusqu'à ce que nous reparaissions. Votre projet me plaît. Allez chercher une voiture, monsieur Théodore.

Spindler ne se le fit pas répéter. Madame Peschère avait mis un chapeau, un châle, tandis que le jeune homme courait après un coupé. Elle monta près de lui en voiture...

La nuit commençait à tomber; l'air était frais et tout rempli des parfums de l'acacia en fleurs... des jacinthes... du muguet... Une promenade au bois, à ce moment, était quelque chose de délicieux.

D'abord, Spindler et Anaïs, côte à côte, se contentèrent de rêver... et de jouir instinctivement des charmes de cette promenade.

Peut-être pensait-elle un peu à son mari, elle.

Quant à lui, qui n'en était pas à ses débuts en fait de diplomatie amoureuse, il débutait par se comporter avec réserve.

Certain, si le hasard le servait (il admettait que cet infâme mari, qui portait tant d'intérêt à ses bonnes, ne revînt point coucher à Auteuil par exemple),certain, dis-je, de devoir avant peu, facilement, à la vengeance ce qu'il n'eût obtenu à cet instant qu'avec peine du dépit.

Quelques baisers qu'on se laissa prendre d'assez bonne grâce... dont on rendit même une partie, je suppose. La

politesse a une loi qui dit qu'on ne peut pas toujours recevoir sans rendre.

Quelques serments, auxquels on opposait invariablement cette réponse : « Vous mentez!... »

Mais qu'on écoutait en souriant, preuve évidente qu'ils semblaient sincères.

Et ce fut tout, de cette promenade nocturne entre Spindler et Anaïs Peschère.

Vers les neuf heures et demie, la femme honnête s'écria :

—Rentrons, n'est-ce pas, mon ami?... il est peut être revenu. — Comme il vous plaira, repartit Spindler avec un soupir, rentrons...

Le coupé reprit le chemin de la rue Boileau.

M. Peschère n'avait pas reparu à l'horizon.

— Oh! c'est affreux! fit Anaïs en apercevant le trottoir de la maison désert comme devant. Pas revenu!... A neuf heures et demie... — C'est ignoble! fit Spindler, un gredin qui devrait être là... depuis une heure, au moins, à croquer le marmot dans la rue! Venez-vous, Anaïs... car je ne m'en vais pas encore; dites... — Oh! non! non! sans doute... je n'ai pas envie de passer ma soirée toute seule dans cette maison... je préférerais plutôt partir... pour Paris, le rejoindre... Au fait... si nous partions ensemble pour Paris?... — Mauvaise idée!... nous nous croiserions en route... S'il doit revenir... restons, cela vaut mille fois mieux. — Vous avez raison... restons...

et, pour tuer le temps, faisons une partie de cartes... voulez-vous? — Vous savez bien que je suis à vos ordres..

Une partie de cartes! un jeu qui captive l'esprit et les yeux... avec des termes stupides dans la bouche... atout... pique, cœur, carreau, trèfle...

Et cela entre une femme qui brûle du désir de se venger d'un mari ingrat et coupable...

Et un homme de vingt-huit ans, amoureux de cette femme.

Il faut convenir que nous abritons parfois nos désirs sous de singulières fantaisies.

Hâtons-nous de dire, pour leur honneur, que la partie de piquet (ils jouaient le piquet, les malheureux!) de Spindler et d'Anaïs Peschère ne fut pas de longue durée.

A dix heures à peine, les cartes gisaient abandonnées sur le tapis vert.

A dix heures et demie on causait, assis l'un près de l'autre sur un canapé.

A onze heures, Spindler était aux genoux d'Anaïs... qui attendait encore son mari, cependant.

A onze heures et demie... on allait fermer avec soin, au verrou, la porte de la rue... de crainte des voleurs...

Enfin, à minuit...

A minuit... Anaïs n'attendait plus personne.

Et Spindler enregistrait sur son agenda galant, à la suite de son aventure avec Sylvie, un motif de plus, pour lui, de ne pas croire à la vertu des femmes.

VII

Le feuilleton de ces messieurs.

Au jour fixé, on se le rappelle, par Fabien, à Maurice et Spindler, nos trois amis se trouvaient réunis chez le premier. Assis sur les divans d'une pittoresque tabagie, ils attendaient, en prenant le vermout, qu'on leur annonçât le moment de se mettre à table.

Ils étaient tous les trois de fort joyeuse humeur.

Spindler avait commencé par conter ses deux aventures : celle avec Sylvie et celle qui précède ce chapitre.

Fabien avait narré ensuite son histoire avec madame de Romany.

C'était au tour de Maurice de décliner la sienne avec Emma Rose.

— Allons, grand défenseur des femmes honnêtes! nous t'écoutons, s'écria gaiement Fabien. — Parbleu... je suis prêt à parler... et à te clouer à la muraille, grand défenseur des lorettes, repartit non moins gaiement Maurice. — Messieurs, fit Spindler, pas de bottes secrètes... pas de fausses attaques! Nous sommes ici pour nous aider mutuellement à éclairer notre intelligence... et peut-être, je l'espère, à la suite de nos confidences, pour fondre chacune de nos opinions en une seule, juste, équitable, puissante... J'ai raconté mes hauts faits depuis huit jours... Fabien a raconté les siens... A toi, Maurice, de nous offrir également le fruit de tes observations. Instruisons-nous d'abord, nous jugerons après. Il sera toujours temps, si vous y tenez encore, hommes sans conscience que vous êtes, de garder vos convictions mauvaises et de vous traiter l'un l'autre d'imposteurs... en face même des faits les plus évidents. Parle, Maurice. — Je parle, monsieur le président, repartit l'artiste en s'inclinant d'un air gravement comique devant Spindler.

Il alluma une cigarette.

Et il conta ce que nous avons relaté nous-même dans le quatrième chapitre de cette véridique histoire : sa rencontre avec Emma Rose en chemin de fer, l'étonnement de la lorette à l'aspect du Sosie de son amant, puis les débuts de leur conversation, l'accueil au chalet, la promenade en bateau, le dîner...

Enfin... la nuit qui avait succédé à tout cela.

— Malpeste! s'écria Fabien, à ce moment du récit de son ami, mais pour un débutant dans ce genre d'intrigues, il me semble que tu te comportes d'une façon assez magistrale, mon bon! Une jolie fille enlevée ainsi, en quelques heures, à la pointe de tes beaux yeux!... c'est affaire à toi... Et, tout en reconnaissant, il est vrai, que mademoiselle Emma Rose avait oublié un peu vite M. Frédéric Berthier, je ne vois pas, néanmoins, jusqu'ici, que tu aies de grands reproches à adresser, pour ton compte, à cette charmante pécheresse... Entendons-nous bien. Je soutiens que les lorettes ont plus de cœur que les femmes honnêtes. *That is the question*... et rien que cette question... par conséquent... — Par conséquent, tu causes trop, Fabien, interrompit Spindler. — Oui, tu causes infiniment trop, reprit Maurice en haussant les épaules, je t'ai laissé tranquillement, tout à l'heure, dérouler devant nous ton épopée héroïco-amoureuse avec madame de Romany, sans me permettre la moindre réflexion, ni pour ni contre. Il était convenu que chacun de nous n'émettrait une opinion qu'après que chaque cause aurait été complétement entendue. Laisse-moi donc, à mon tour, achever mon histoire, et ne te presse pas de prendre des conclusions!...

Fabien se leva et salua sans sourciller.

— Je demande pardon à mes confrères de ma fâcheuse interruption, dit-il, et je m'engage à ne point la renou-

veler. Je deviens muet comme une carpe, Maurice. Tu as le droit d'être éloquent comme un baiser.

Maurice sourit malgré lui.

— Mon Dieu ! reprit-il, loin de moi, à coup sûr, la pensée de reprocher à Emma Rose de m'avoir cédé si vite!... L'ingratitude, en amour surtout, est un vice stupide. Je sais fort bien que les lorettes ne sont pas des sœurs béguines, et puisque je m'étais adressé à l'une d'elles, j'aurais mauvaise grâce de lui en vouloir de m'avoir écouté! Je sais encore, mon cher Fabien, que notre discussion dernière, à propos des femmes honnêtes et des lorettes, a roulé sur le *to by or not to by* du cœur chez ces dames, et non sur l'existence hypothétique de leur vertu... Nous ne cherchons l'impossible ni l'un ni l'autre. Une femme honnête, personne ne l'ignore, Balzac l'a dit, est une femme qui trompe son mari. Si elle était sage, elle ne serait plus une *femme honnête*. Quant à la lorette... sa qualité même de lorette nous dispense de commentaires. Mais, ceci bien déclaré et reconnu, écoutez-moi jusqu'à la fin, messieurs, et vous allez apprendre la juste cause de mon ressentiment contre mademoiselle Emma Rose. Et vous allez connaître le malheureux essai que j'ai fait de ce cœur, que Fabien s'obstine à prêter charitablement aux dames galantes, par état, de notre siècle. Nous en étions, n'est-ce pas... — A la première nuit avec Emma Rose, dit Spindler, oui. Et nous en attendons les suites. — Très-bien! reprit Maurice. Or, me voilà de-

venu l'amant d'une fille charmante, me voilà initié par elle à une foule de doux secrets auxquels, je l'avoue dans le plus profond de mon innocence, je n'avais pas jusqu'alors supposé tant de charmes... me voilà me réveillant sur son sein, les yeux chargés d'ivresse... et ne demandant, je vous le jure, qu'à m'y rendormir encore... le plus souvent possible. Emma Rose, de son côté, avait l'air de m'adorer; nul regret ne semblait troubler son bonheur. Nous nous levâmes. Le déjeuner nous attendait. Je fis, de nouveau, légèrement la mine, à l'aspect de cette table où je trouvais mon couvert mis avec une trop obligeante obstination. Emma Rose me comprit. — Eh bien! ne vous fâchez pas, s'écria-t-elle, voyons!... monsieur le susceptible! nous dînerons dehors aujourd'hui, si vous voulez... êtes-vous content? J'étais content. Nous déjeunâmes. Puis nous partîmes à la promenade. Le soir nous allâmes dîner à Bougival, dans un restaurant... où il me fut permis enfin de payer ce que j'avais mangé! Et nous rentrâmes ensuite au chalet, où m'attendait une seconde nuit non moins enivrante que la première. Et le lendemain nous recommencions nos promenades, et notre dîner, et notre nuit... Et le surlendemain il en était de même. Bref, durant cinq jours, cinq jours entiers, j'oubliai Paris, mes amis, mon travail, le monde près de mon Armide... Et sans oser me le confesser à moi-même, Fabien, je te donnais ainsi gain de cause sur ce point... que je ne conteste même pas encore, à ce moment : qu'il

en est du plaisir près de certaines femmes comme des vins fins dans certaines coupes : elles le rendent plus exquis, plus suave, plus délicieux. Mais, hélas! plus le vase est fragile, n'est-il pas vrai, plus ce qu'il renferme court risque de s'épancher? C'était le sixième matin de mon séjour à Chatou, au chalet d'Emma Rose. Dix heures sonnaient. Assis au bord de la rivière, à un quart de lieue environ de notre cottage, sous un délicieux couvert de saules, où nous allions chaque jour nous reposer pendant la grande chaleur, nous regardions ensemble l'eau couler... J'avais apporté mon album, mes crayons. Elle tenait un livre sur ses genoux; mais elle ne lisait pas... et je ne songeais pas à travailler. Nous causions. A ce moment un léger bruit se fit entendre derrière nous. C'était Euphrasie, la bonne d'Emma Rose, qui s'avançait à travers les oseraies. Elle était un peu pâle... un peu agitée. Elle s'arrêta à quelques pas de notre gîte, et, d'un signe, invitant sa maîtresse à venir à elle :

— Pardon, madame, dit-elle... mais... un mot, s'il vous plaît...

Emma Rose se leva en riant.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'y a-t-il donc?

Et se tournant vers moi :

— Tu permets, mon ami? — Comment donc! m'écriai-je.

La conversation de la bonne et de la maîtresse ne dura qu'une seconde. Emma Rose revint vivement de mon côté. A son tour je la trouvai agitée et pâle.

— Euphrasie m'annonce une visite, me dit-elle, une visite qu'il m'est impossible d'éluder. Tu resteras là, n'est-ce pas? Ne m'en veuille point... je te rejoins dans un instant.

Elle me tendit ses lèvres, et avant que j'eusse eu le temps d'y porter les miennes, elle m'embrassa précipitamment sur le front. Puis elle s'enfuit suivie de sa domestique. Je demeurai sous mes saules passablement intrigué de cet incident. Quelle était cette visite qui troublait de la sorte Emma Rose? Celle de monsieur *On*, peut-être!... Ce monsieur qui louait les chalets pouvait être, en effet, inopinément débarqué d'Allemagne... et il fallait bien le recevoir quand il arrivait... Mais alors, pourquoi Emma Rose ne me l'avait-elle pas dit?... Par discrétion...Allons donc, je n'avais pas le droit de me formaliser d'une telle nouvelle... Si c'était, au contraire... Cette seconde supposition, à laquelle je craignis de m'arrêter d'abord, mais que je ressaisis bientôt comme devant être la meilleure, me fit trembler de dépit. Si c'était au contraire M. Frédéric Berthier qui s'est trouvé pris d'un *revenez-y*, après cinq jours de séparation... et auquel on n'a pas osé refuser sa porte... et avec lequel on babille en cet instant, tandis que je m'étends comme un lézard, tout seul, sur le gazon! Sans doute... pensais-je encore, pour apaiser les grondements de mon cœur, il n'y aurait pas grand mal à recevoir M. Frédéric Berthier. Surtout avec l'intention de lui avouer qu'on ne l'aime plus... du

tout... et qu'on en aime un autre... Cependant Emma Rose aurait pu éviter cette explication, ne fût-ce que par respect pour moi, qu'elle abandonne de la sorte, en faisant répondre par Euphrasie à M. Frédéric que madame était absente pour longtemps... pour huit jours... pour un mois... que sais-je!... Oh! la jalousie... ou plutôt l'amour-propre froissé, comme cela crispe, comme cela énerve, comme cela fait souffrir! Toujours assis à l'endroit où Emma Rose m'avait laissé, j'avais, en premier lieu, voulu lutter contre mon impatience, contre ma pensée, en me mettant à travailler; mais le crayon tremblait entre mes doigts... mes yeux étaient ailleurs que sur mon papier... sur ma montre, dont l'aiguille marchait lente et rapide tout à la fois... derrière moi, pour guetter le retour d'Emma Rose. Enfin, j'entends marcher... les oseraies livrent de nouveau passage à quelqu'un... j'aperçois une robe. D'un bond je suis debout; je vais m'élancer, et je recule. C'était Euphrasie qui venait vers moi... Euphrasie toute seule... Euphrasie tenant à la main mon sac de nuit, Euphrasie embarrassée d'elle-même, j'en suis sûr, et de la commission dont on l'avait chargée... A cette vue, je devinai ce qui m'attendait. La colère faillit me faire éclater... la bienséance m'obligea à me contenir.

— Eh bien! qu'est-ce donc, ma bonne? dis-je en affectant de sourire, madame ne viendra pas... et il faut que je m'en aille? — Madame m'a ordonné de vous remettre

ce mot qu'elle a écrit pour vous, dans un coin, repartit Euphrasie en me tendant un papier.

Je pris ce papier. Il renfermait ces lignes :

« Mon ami,

» La personne que vous savez arrive d'Allemagne et veut s'installer pour huit jours chez moi. Je suis bien malheureuse; excusez-moi de ne pouvoir même aller vous embrasser. Avant la fin de la semaine prochaine je saurai vous retrouver à Paris.

» Je vous aime,

» Emma Rose. »

Lecture prise, en deux regards, de ce billet, je le déchirai malgré moi en mille morceaux. Euphrasie me considérait avec surprise. Elle était habituée probablement à plus de philosophie chez les amants de sa maîtresse.

— Mais, monsieur, ce n'est pas la faute de madame, je vous le jure, s'écria-t-elle, et ce qu'elle vous écrit là...

— Est un mensonge gros comme elle, je le sais, tais-toi!

J'avais prononcé ces mots avec tant d'emportement qu'Euphrasie eut peur. Elle laissa tomber à terre le sac de nuit et elle s'apprêtait à se sauver. Je la retins par le bras.

— Écoute, ma chère amie, lui dis-je, j'ai eu tort de me fâcher... je le reconnais, d'autant plus que cela ne m'avance à rien... Mais tu aurais tort également de t'enfuir sans avoir répondu à une question que j'ai à t'adresser. Tiens !

Et en parlant ainsi, je mettais un louis, mon dernier, dans la main de cette fille.

— Sur mon honneur, je t'atteste que je pars à l'instant pour Paris. Maintenant, la vérité : Qui est-ce qui est près de ta maîtresse à cette heure? Le monsieur d'Allemagne, ou M. Frédéric Berthier ?

Euphrasie hésita (ces sortes de servantes ont généralement en aversion de trahir leur maîtresse), mais le louis brillait, tout neuf, au fond de sa main.

— Eh bien... c'est M. Frédéric Berthier, murmura-t-elle.

Et elle s'envola comme si le diable l'eût emportée.

. . . .

Vingt minutes après, fidèle à ma promesse, je prenais le chemin de fer de Paris, sans avoir daigné jeter en passant un dernier regard sur le chalet de mademoiselle Emma Rose.

Et voilà. J'ai fini mon récit.

. . . .

— Et qu'est-ce qu'il prouve, ton récit? dit Fabien en souriant; car enfin, je suppose, messieurs, maintenant que chacun de nous a édifié les deux autres sur ses

études amoureuses, qu'il est permis de discuter? — Comment donc! va! ne te gêne pas, tu as la parole. — Merci. Eh bien! messieurs, j'analyse, je dissèque dans toute la loyauté de mon âme et avec le scalpel le plus aigu de mon intelligence... — Oh! trêve de métaphores, n'est-ce pas! — Il est ennuyeux, ce Maurice... il n'aime pas les images... c'est pourtant très à la mode maintenant, mon cher, les images! Bref, je compare, j'approfondis ton aventure avec Emma Rose, Maurice, et celle de Spindler avec Sylvie... puis la mienne avec madame de Romany et la nuit, Spindler, avec madame Peschère... et plus j'approfondis, plus je compare, plus je me sens prêt à soutenir que les lorettes ont le beau rôle, comme cœur, dans cette partie carrée d'histoires galantes. Et je prouve ce que j'avance : Emma Rose t'a cédé vite... parce que tu lui plaisais, Maurice... Elle t'a abandonné aussi vite, il est vrai... mais c'était pour retourner à un ancien amant... circonstance atténuante... elle avait une raison d'oublier son Frédéric... elle en a eu également une, sans doute, pour se séparer de toi... Donc, cette fille sait aimer... donc cette fille mérite qu'on l'aime et qu'on lui pardonne... Ce n'est pas sa faute si les événements l'ont obligée à se trouver deux amants sur les bras... et, dans la position même où le hasard l'avait jetée, ç'a été encore, à mon avis, de sa part, témoigner de bonnes qualités, que de sacrifier une passion nouvelle à une ancienne... Voyons! Maurice... ce pauvre Frédéric Ber-

thier... s'il était repentant de ses fautes, cependant, est-ce qu'on pouvait le repousser sans pitié? En amour, le passé a des droits gravés sur le marbre... le présent n'en a que sur le sable. C'est absolument comme Spindler avec Sylvie! Voilà-t-il pas une femme bien criminelle, parce qu'elle va souper avec un ami... et qu'elle lui accorde un moment de bonheur en échange d'un service! Mais Sylvie eût agi tout autrement, qu'elle n'eût été qu'une prude sotte et ridicule. L'infidélité, d'ailleurs, gît dans de nouvelles intrigues et non dans les réminiscences en l'air d'une vieille passion. Sylvie et Emma Rose sont donc parfaitement pardonnables en tous points dans leur conduite, tandis que madame de Romany et madame Peschère..... — Allons, tais-toi, Fabien! Comment, madame de Romany risque sa position, son honneur, sa vie peut-être, pour te rendre heureux... en se soumettant à une prière que tu n'aurais pas dû lui adresser, si tu avais été plus sage et plus amoureux d'elle... et tu as l'infamie de ne pas te montrer reconnaissant, à deux genoux, d'une telle marque de tendresse!... et tu oses nier que son cœur n'ait pas parlé plus haut que ses désirs pour la contraindre à te complaire!... — Peuh!... je ne sais pas ce qui a parlé en madame de Romany lorsqu'elle a accepté ma proposition; mais, assurément, je n'ai rien rencontré chez elle qui justifiât sa docilité. Elle n'a pas plus de sens que d'esprit... pas plus d'imagination que de besoins réels... C'est-à-dire que je suis encore à me

demander pourquoi cette femme-là m'a reçu dans son lit... — Bravo ! il ne te manquait plus que de jeter de la boue, aujourd'hui, à ce que tu adorais hier... — Pas de grandes phrases à ton tour, Maurice !... Je ne jette de boue à personne, entends-tu, attendu que cet exercice me salirait les mains tout le premier..... et que je tiens à garder mes mains propres..... Encore une fois, j'analyse tout simplement ce que j'ai vu... — Ou ce que tu as cru voir... et rien que sur ce jugement superficiel, tu condamnes une femme... — Je ne la condamne pas, je la quitte, sans calembour. Et puis, tu méprises bien Emma Rose, toi... — Tout autant que Sylvie sans doute... et j'ai raison... L'une est une... je tairai le mot... d'avoir, en quelques heures, trahi son amant pour moi et de m'avoir délaissé ensuite pour reprendre son amant. L'autre est une misérable d'avoir trompé son mari avec Spindler pour deux cents francs et un souper. — Oh ! un souper... tu es enfant, Maurice ! il est à espérer que Sylvie avait le moyen de souper chez elle. — Je n'en sais rien ! — Bêta !... Et madame Peschère ? voyons ! toi qui te montres si exigeant pour une pauvre lorette mariée, comment excuseras-tu la légèreté, je suis poli, moi, du moins, de cette femme honnête qui profite de ce que son mari est absent pour se donner tout de suite à un jeune homme ? — Madame Peschère aimait peut-être Spindler depuis longtemps. D'ailleurs... si le mari couchait avec ses bonnes, il était bien permis... — A la femme de

coucher avec son ami! Ce raisonnement me paraît tant soit peu paradoxal. Réponds : En quoi madame Peschère a-t-elle fait preuve de cœur en s'abandonnant si facilement à Spindler..... au lieu de donner un sursis à son mari pour mériter son pardon? — Et qui te dit qu'elle ne lui avait déjà point pardonné vingt fois, à son mari? — C'est cela... et à la vingt et unième, son indulgence se terminait en se transformant en une punition... dont les traces ne s'effacent jamais!... — Parbleu! Je te conseille de faire le moraliste..... Mais si madame de Romany a partagé son lit avec toi, à dix pas de son mari, qui est-ce qui l'a poussée à cette indigne action?... N'est-ce pas toi? — D'accord. Mais si Emma Rose a cessé tout d'un coup de pleurer en pensant à son Frédéric, quel est le traître qui a changé de la sorte ses larmes en sourires? N'est-ce pas toi? — Allons, je te répète que tes lorettes ne valent pas le diable!... — Et moi je te certifie que tes femmes honnêtes ne valent pas le premier jupon de mes lorettes. — Ah! par exemple, c'est trop fort! — Oui, c'est assez fort comme cela, en effet. — Comment, sapristi! — Comment, saperlotte!

. . . .

D'un geste, Spindler, qui n'avait rien dit jusque-là, (Spindler ne parlait jamais dans une discussion, que lorsque cela devenait nécessaire), d'un geste, Spindler interrompit Fabien et Maurice qui commençaient à gesticuler et à crier plus qu'il n'est convenable entre deux amis qui causent.

— Eh! là! là! messieurs, dit-il, qu'est-ce! Vous vous emportez, je crois... vous hurlez, vous devenez pourpres, vous allez vous fâcher, vous battre, peut-être, afin de vous prouver mutuellement que vous n'êtes que deux fous... Mais on va nous appeler pour dîner tout à l'heure, malheureux; songez-y donc! et si vous continuez d'user ainsi vos poumons à vous quereller, il ne vous restera plus le souffle pour votre potage!... Allons! je vois qu'il est temps que je m'en mêle en vous mettant d'accord, et ce sera vite fait. Tu persistes à nier le cœur chez les lorettes, Maurice?... chez les femmes honnêtes, Fabien? Eh bien! moi... je vous l'ai dit déjà, je continue à nier le cœur chez toute espèce de femmes... Croyez-en donc ma vieille expérience, cessez de vous signaler en ennemis dans un tournoi où vous ne remporteriez ni l'un ni l'autre la palme, parce que vous ne trouveriez personne pour vous la décerner. Et maintenant...

—

VIII

Encore Diavolina.

— Et maintenant, fit une voix, un mot à mon tour.

Maurice, Fabien et Spindler tressaillirent.

Ils se retournèrent tous les trois à la fois, du côté où l'on avait parlé.

— Diavolina ! s'écrièrent-ils.

C'était en effet Diavolina qui venait d'entrer dans la tabagie...

Diavolina, cette créature étrange, que nous avons aperçue au commencement de cette histoire... dans son palais... à ce souper non moins étrange.

Diavolina, que Fabien, Maurice et Spindler, qui semblaient l'avoir oubliée complétement depuis huit jours, puisque pas une seule fois, pendant ces huit jours, son nom même n'était sorti de leur bouche, que Spindler, Maurice et Fabien reconnaissaient maintenant de la façon la plus naturelle et appelaient par son nom à première vue, comme s'ils ne s'étaient jamais séparés d'elle...

Diavolina s'avança vers les trois amis.

Elle était plus belle que jamais, mais plus que jamais aussi son sourire petillait d'amertume et de raillerie.

— Un mot, messieurs les hommes forts, dit-elle. Je ne devais vous revoir que dans trois mois, je vous l'avais promis; mais en vous entendant débiter tant de sottises tous trois, je n'ai pas pu y résister... il a fallu que je vous rende visite.

Et se penchant, tour à tour, vers celui à qui elle s'adressait :

— Histoire de madame de Romany, Fabien, continua-t-elle, de cette femme si coupable de s'être donnée à vous : son mari se grise tous les soirs en buvant du tafia, une funeste passion qu'il a rapportée des Indes, avec sa panoplie sauvage, et cette manie d'ivresse à heure fixe dure chez M. de Romany depuis sept ans; depuis sept ans, inévitable comme le destin, régulière comme la marche du monde, elle absorbe chaque soir toutes les facultés morales et physiques de cet homme. Depuis sept ans, madame de Romany est veuve... tout en continuant

de posséder son mari. Histoire d'Emma Rose, Maurice, de cette fille qui vous a si impudemment abandonné pour retourner, par caprice, à son amant : Frédéric Berthier est arrivé chez elle, à Chatou, fou, éperdu, anéanti. Son amour s'était ranimé par l'absence, au lieu de s'éteindre. Que voulez-vous, il y a des hommes qui se permettent d'adorer véritablement ces filles-là. Frédéric a dit à Emma Rose que si elle le repoussait il irait se jeter à la rivière... et il l'aurait fait... et vous ne l'en auriez peut-être pas empêché, vous, Maurice... s'il avait pris l'endroit où vous attendiez sa maîtresse comme son dernier point d'appui sur la terre !... Emma Rose a été plus charitable que vous. Elle a osé ne point hésiter entre la mort d'un amant et le plaisir d'un autre. Frédéric est resté à ses genoux, vous êtes parti. Il l'aime encore... vous l'avez déjà oubliée. Histoire de Sylvie, histoire de madame Peschère, Spindler. M. Adrien de Haller, le mari de Sylvie, est un escroc de la belle société... Elle ne l'a épousé que pour avoir un nom en échange de quelques rentes qu'elle possédait et de ses diamants qu'il lui a volés pour jouer. Son nom était d'ailleurs le seul cadeau qu'il pût lui donner en échange de ce qu'il lui devait. Il n'a point la moindre fortune. Elle vous a emprunté deux cents francs pour les donner à sa mère, à laquelle elle faisait autrefois une petite pension, et qui crève de faim aujourd'hui. Quant à madame Peschère, non-seulement ce qu'elle vous a laissé entendre, M. Peschère lui donne

toutes ses bonnes pour rivales, mais encore, tranquillisez-vous, il y a longtemps qu'elle est prévenue, il lui est défendu, de par un avis de son médecin, de se laisser aller, en pardonnant *tout à fait* à son mari, à devenir elle-même la rivale de ses bonnes.

. . . .

— Eh bien ! mes maîtres, vous êtes instruits à cette heure. Que pensez-vous de la sûreté de vos jugements sur ces misérables femmes qu'il vous en a si peu coûté de prendre et de laisser là ensuite, sans vous retourner?... elles n'en méritaient pas la peine! Allons, allons, de la persistance, je vous prie! il faut vivre plus longtemps avec les gens pour les connaître; je ne dis pas pour les aimer : n'aime pas qui veut! Au revoir. Nous ne nous retrouverons décidément maintenant que dans douze semaines. D'ici là, étudiez mieux, et surtout jugez moins vite.

. . . .

Diavolina n'était plus là.

Et, comme le lendemain de leur première rencontre avec cet être surnaturel, à peine avait-elle disparu, que déjà Maurice, Fabien et Spindler ne se souvenaient plus d'elle.

Ce qu'elle venait de leur dire, cependant, était resté dans leur esprit; seulement, ils attribuaient, mentalement alors, ce qu'ils savaient sur Sylvie, Emma Rose, madame de Romany et madame Peschère, à leurs pro-

pres observations près de ces dames, non moins qu'aux lumières obtenues, à ce sujet, par leur entretien précédent.

. . . .

Un domestique parut à la porte de la tabagie.

— Ces messieurs sont servis, dit-il. — Allons dîner, fit Fabien en prenant gaiement Maurice et Spindler par le bras. Nous nous sommes convaincus que la plupart des femmes valaient quelque chose; nous tâcherons d'apprendre plus tard s'il en existe quelques-unes qui valent beaucoup.

—

VIIII

Fanny.

Dominé par une influence inconnue, depuis son aventure avec Emma Rose, Maurice Daloz, oublieux de ses anciennes préventions contre les lorettes, infidèle à ses goûts, autrefois si déclarés, pour les sentiments *sérieux*, ne songeait plus qu'à ressaisir, à la première occasion qui se présenterait à lui, le moyen de désaltérer, de nouveau, ses sens surexcités, à cette source de plaisirs qu'Emma Rose, la première, lui avait fait connaître, et qui, si elle manque parfois de limpidité, n'en contient pas moin

toujours, il faut l'avouer, les éléments les plus violents d'une enivrante volupté.

Mais Maurice n'était pas riche, nous l'avons dit, et pendant quinze jours consécutifs, pour rattraper le temps et l'argent perdus à Chatou. Le temps! six jours! L'argent! quatre-vingts francs peut-être!... Quelle misère!...

O jeunes artistes, chers gueux, que vous faites pitié souvent à ces petits bonshommes du monde, qui n'ont eu que la peine de naître pour posséder des cent mille livres de rente... et qui jettent au vent une journée et un louis comme vous dépenseriez une minute et un sou!...

Il est vrai que ce qu'on donne à ces messieurs, contre leurs peines et leur argent, équivaut presque toujours au prix qu'ils attachent, eux-mêmes, aux unes et à l'autre.

Si l'acheteur n'est ni difficile ni connaisseur, la marchandise n'est guère précieuse. Pur article de confection, c'est mal cousu et ça se déchire au premier choc.

Revenons à Maurice Daloz. Nous disons donc que pour se remettre au niveau de ses affaires, pendant quinze jours entiers, Maurice s'était courageusement confiné dans son petit atelier de la rue Mazagran... devant ses bois... ses dessins...

Se contentant de rêver... quant à l'avenir...

Et de se souvenir... quant au passé.

Ne voulant pas plus demander pour l'instant, au dehors, les joies d'une intrigue nouvelle...

Que le resoudage possible, après tout, s'il y avait beaucoup tenu, d'une liaison brisée.

Pour dire vrai, sur ce dernier point, constatons que Maurice ne renonça si complétement à Emma Rose que parce qu'Emma Rose se conduisit, de son côté, assez cavalièrement même, de façon à prouver à Maurice qu'elle avait complétement renoncé à lui. Elle possédait l'adresse de son amant de rencontre... il ne dépendait que d'elle de venir lui rendre visite... et qui sait s'il eût eu la force de lui garder rancune?... Elle ne vint pas... il le lui pardonna. Partant, quittes!

Cependant, ses quinze jours de *piochage*, c'est le mot, achevés, Maurice, un matin, secoua la poussière du travail sous la vergette de la flânerie.

Il avait en poche une vingtaine de louis.

Au cœur, de doux désirs...

Dans la tête une idée.

En voilà plus qu'il ne faut à un homme de vingt-huit ans pour courir les aventures.

La moustache retroussée, l'œil vif, le sourire aux lèvres, la démarche fière, Maurice prit le chemin de la rue des Martyrs; il s'arrêta devant le numéro 17, de ladite rue, jeta un nom, en passant, au concierge qui lui offrit en échange ce renseignement : Au second, au fond de la cour, la porte à droite.

Un instant après, Maurice sonnait chez madame Lucie Mouton...

Madame Lucie Mouton, en personne, ouvrait au jeune homme et s'écriait à sa vue :

— Maurice!... ah! par exemple, en voilà un de hasard! Entre donc, mon petit.

Et Maurice entrait en effet chez madame Lucie Mouton, dans un salon assez modeste et tout parfumé pour les gens qui appellent cela un parfum, de l'odeur du tabac.

Il s'asseyait près de la dame...

Et.....

Et, avant de continuer, nous allons vous apprendre ce que c'était ou plutôt ce que c'est, car elle existe toujours, j'espère bien, que madame Lucie Mouton.

Lucie Mouton est une femme de trente-cinq à quarante ans que vous allez reconnaître, j'en suis sûr, au portrait que je vais vous esquisser. Vous l'avez vue partout. Elle est énorme et cependant elle marche encore avec grâce; elle a été belle, elle ne l'est plus, et, néanmoins, elle n'est pas encore désagréable. Elle a conservé surtout le pied le plus étroit et la main la plus fine qu'on puisse imaginer. Elle n'est pas spirituelle, mais elle n'est pas sotte, pas distinguée, mais pas commune. Signes particuliers : elle tutoie tout le monde et tout le monde la tutoie.

Maintenant, quels sont les moyens d'existence de Lucie Mouton? franchement je serais assez embarrassé de vous le dire. Lui est-il resté quelque petite inscription au grand livre comme reliefs de son ancienne prospérité, car elle a eu, comme une autre, son temps de prospérité, pour vivre comme elle vit aujourd'hui, sinon richement, du moins

sans se priver de rien? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que Lucie Mouton reçoit beaucoup de femmes toute la journée, ce qui aurait fait dire à des médisants qu'elle se trouvait par là dans la nécessité de recevoir aussi beaucoup d'hommes (ces dames s'ennuieraient à la longue, toujours toutes seules) et que c'était sur les suites, plus ou moins sympathiques, de ces rencontres des deux sexes sous son toit que Lucie Mouton basait le plus certain de ses revenus. Bien entendu, toutefois, pour qui nous prenez-vous! que Lucie ne reçoit jamais de témoignages de reconnaissance que d'une seule partie de ses visiteurs : la partie féminine! Aide-moi, je t'en remercierai. Entre amies, rien de plus juste!

Quoi qu'il en soit du métier attribué à Lucie Mouton, métier que je ne chercherai pas à approfondir davantage, d'abord parceque les bavards peuvent fort bien se tromper là-dessus, ensuite parce que cela ne me regarde pas, et Maurice pensait absolument comme moi en lui rendant visite, Lucie Mouton était ce qu'on appelle une bonne fille, riant et chantonnant sans cesse.

Et vous accueillant, vous, artiste, rentier, ou négociant, qui l'aviez vue une fois et à qui il prenait la fantaisie de monter, par hasard, fumer une cigarette chez elle, d'une manière aussi purement écossaise que si elle vous eût adoré vingt ans auparavant.

Qu'importait le reste? Lorsqu'une auberge vous convient, que vous y trouvez bon gîte et bonne table, songez-vous

à demander à l'aubergiste où il a puisé de l'argent pour acheter sa maison?

Bref, Maurice était entré dans le salon de Lucie Mouton; il s'était assis près d'elle sur un divan de damas un peu fané... la fumée de tabac gâte si vite les meubles!...

Elle lui souriait en le regardant...

Car Lucie Mouton traitait aussi pour son propre compte. C'était rare, mais cela arrivait. En ouvrant sa porte, pour sa première visite, à Maurice, qu'elle avait rencontré trois ou quatre fois chez des peintres, des amis communs, et à qui elle s'était empressée de donner, chaque fois, son adresse, selon sa coutume hospitalière, la grosse dame avait pu s'imaginer un instant que le jeune homme obéissait alors au désir seul de venir rendre hommage à ses robustes charmes. Nous le répétons, Lucie Mouton harponnait encore, de temps en temps, de ces amateurs modèles de curiosités, qui ne reculent devant rien, même devant l'effrayant.

Malheureusement pour elle, en cette occasion, Lucie Mouton devait en être pour ses sourires...

A peine entré, guidé par la maîtresse de la maison, Maurice avait remarqué dans ce même salon, assise sur ce même divan qui faisait presque le tour de la pièce, une jeune fille qui parcourait un journal...

Et il n'avait plus quitté des yeux cette jeune fille.

Cette attention aussi subite que tenace ne pouvait échapper à Lucie Mouton.

Maurice ne venait pas pour elle. Elle soupira. C'était dommage, l'artiste lui plaisait.

Mais elle se résigna; elle était habituée à ces sortes de déceptions.

Cependant, comme, après tout, il était assez naturel que Maurice se montrât poli avec elle avant de s'amuser à jouer au galant avec d'autres, Lucie Mouton, tout en se confectionnant une cigarette) la grosse dame fumait ses trente-deux sous de maryland par semaine; une véritable Flamande, moins la pipe) Lucie Mouton s'écria :

— Ah çà, mon petit, est-ce que vous êtes devenu muet depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir? Ça me gênerait, car j'aime assez qu'on me *cause*, moi!

Maurice se retourna vivement du côté de son interlocutrice.

— Pardonnez-moi, ma bonne, dit-il, mais... je pensais... je croyais... — Oui, vous pensiez... vous croyiez... c'est-à-dire que vous regardiez mademoiselle Fanny, ma jeune amie, qui est là... à faire semblant de lire un journal... (Laisse donc ce journal, Fanny! à quoi que ça sert ces mines-là? d'ailleurs, est-ce qu'on lit devant le monde, ma chère,) que vous la trouvez gentille... et que vous seriez très-content de le lui avouer, n'est-ce pas?

Maurice se prit à rire.

Mademoiselle Fanny devint rouge jusqu'au blanc des yeux, et loin d'abandonner son journal, elle sembla, au contraire, s'y plonger plus profondément.

C'était une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, petite, mais bien prise, fraîche et rose comme un enfant, blonde comme une gerbe de blé. Elle avait des yeux bleus, pas trop grands et un peu couverts, une bouche purpurine... un nez sans forme distincte, plutôt gros que mince... Somme toute, elle n'était pas jolie à détailler, et comme ensemble elle était charmante. Quant à sa toilette, c'était tout ce qu'il y a de plus simple : une robe fond blanc en indienne, un petit châle de mousseline de laine, un chapeau de passementerie, un pierrot, sorte de collerette tuyautée et très-large, des bottines noires, serrant un pied assez respectable; pas de gants.

— Ma chère Lucie, fit Maurice, je vous jure que si je me suis permis de regarder mademoiselle en entrant... c'est que... — C'est que mademoiselle vous a rappelé une personne que vous connaissez... il suffit, mon cher... nous savons cela... c'est toujours la même rengaine.

Eh bien! mon bon, rien ne vous empêche de regarder mademoiselle...

Seulement... Dieu! qu'il fait chaud aujourd'hui, hein, mon petit Maurice! Ah! je boirais bien quelque chose, moi!

— Si vous vouliez me permettre de vous offrir... — Une limonade gazeuse, ça me va... avec des biscuits... Veux-tu de la limonade gazeuse avec des biscuits, hein, Fanny?

Fanny ne répondit point.

Maurice se leva.

— Je vais descendre demander cela, dit-il, dans quelque café voisin. — Du tout! reprit Lucie Mouton, Fanny aura la complaisance d'y aller, n'est-ce pas, Fanny?

Fanny quitta le divan et s'avança vers Maurice.

— Mais non, mademoiselle, je ne souffrirai pas... s'écria-t-il.

Il s'arrêta court; Lucie Mouton, tandis qu'il parlait, avait lestement fourré deux doigts dans une poche du gilet de l'artiste, et, en retirant une pièce de cinq francs qu'elle tendait à la jeune fille :

— Tiens! petite, lui disait-elle, sauve-toi. Il nous ennuie celui-là avec ses cérémonies.

Il est de ces façons d'agir auxquelles on ne peut résister. Maurice ne résista pas.

Mademoiselle Fanny s'était éloignée avec les cinq francs.

— Comment, nigaud, s'écria Lucie Mouton en tapotant de sa main potelée les joues de Maurice, tu ne comprends pas que je voulais rester seule un instant avec toi pour t'instruire. Est-ce que tu crois que je n'ai pas vu tout de suite que ma jeune amie te convient? Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air, moi, et je n'aime pas à contrarier le plaisir des gens!

Eh bien, mon cher, en deux mots, voilà ce que c'est que Fanny. C'est pauvre comme Job, ça figure aux Variétés et ça cherche un amant.

Si ça te va, ne te gêne donc pas.

Seulement, je dois te prévenir que ça n'a pas le moin-

dre usage, que ça vit dans une famille d'ouvriers où on ne lui a seulement pas appris à dire bonjour et bonsoir...

Tu garderas ça deux ou trois jours, tu donneras deux ou trois louis, vous serez contents tous deux...

Et ni vu ni connu! le diable se charge du reste! Mais la voici, *motus!*

Fanny reparaissait en effet, tenant d'une main une bouteille, de l'autre une boîte de biscuits.

— Votre monnaie, monsieur, dit-elle en mettant sur une table, devant Maurice, ce qui lui revenait de sa pièce de cinq francs. — Je vous remercie, mademoiselle, fit Maurice.

Et tandis que la grosse Lucie Mouton s'occupait de décoiffer la *fiole*, comme elle disait, Maurice, silencieux, regardait encore cette jeune fille, cette enfant, qu'on lui offrait à si bon marché.

C'était la première fois que l'artiste se trouvait à pareille fête. Il avait voulu venir chez Lucie Mouton où il savait qu'on *trouvait des femmes*, il en avait trouvé vraisemblablement une tout de suite...

Et cependant, au lieu de se réjouir de la promptitude avec laquelle ses désirs s'accomplissaient, il se prenait maintenant à être triste...

Fanny valait-elle donc véritablement si peu?

Et que pouvait-il attendre d'un bonheur si facilement obtenu!

— Allons, dit Lucie Mouton qui avait rempli trois verres, buvons!...

Ah! chante-nous quelque chose, Fanny, veux-tu? Elle a une voix charmante, mon cher.

Fanny secoua la tête.

— Je suis enrhumée, répliqua-t-elle.

Lucie Mouton haussa les épaules.

— Mais elle a, en revanche, un caractère affreux. Comment, vilaine! tu ne peux pas chanter quand on te le demande! — Lucie! interrompit Maurice.

Et se tournant vers la jeune fille :

— Je vous rends grâces, mademoiselle, dit-il, mais ne chantez pas, si cela vous est pénible; je serais désolé que vous vous gênassiez le moins du monde pour moi.

Fanny leva les yeux sur Maurice; elle semblait étonnée qu'on lui adressât des paroles aussi polies.

— Vous êtes aux Variétés, mademoiselle? continua Maurice, qui voulait néanmoins entamer la conversation. — Oui, monsieur. — Et vous plaisez-vous au théâtre? — Là ou ailleurs, qu'importe! — Cependant, en travaillant, on peut arriver... vous êtes jolie... vous avez de la voix, assure-t-on... et si vous vouliez...

Fanny soupira...

— Si je voulais partir en province, fit-elle, j'aurais demain un engagement, je le sais bien.

Mais... ça m'ennuierait de quitter Paris.

Et puis... ma mère ne veut pas que je parte.

— Ah!... — Ah bien! si nous parlons boutique, ce n'est plus amusant, s'écria Lucie Mouton.

Ta mère a raison, Fanny, de s'opposer à ce que tu partes. Qu'est-ce que tu irais faire en province? voyons! jouer les ingénues... avec ça que ça rapporte gros...

Reste à Paris, va... ce n'est qu'à Paris qu'on fait vite fortune...

— Ou qu'on meurt vite de faim! dit Maurice. — Mourir de faim! quelle plaisanterie! Est-ce qu'on meurt de faim à dix-sept ans, quand on n'est ni sotte ni laide? Toi qui parles, Maurice... réponds, là; n'offrirais-tu pas tout de suite à dîner... à une jeune fille... que tu aurais rencontrée par hasard... et qui ne te déplairait pas?

Fanny détourna la tête.

Maurice ne répondit pas à Lucie Mouton.

Il commençait à prendre en horreur cette grosse femme aux manières, au ton de pourvoyeuse. L'ingrat! comme s'il n'eût pas su à qui il avait affaire en se présentant chez Lucie Mouton.

Cette dernière considéra une seconde les deux jeunes gens; franchement, la pudeur de Fanny et la retenue de Maurice étaient de l'hébreu pour elle.

Elle allait les plaisanter, sans doute, tous deux; un coup de sonnette à la porte de son appartement, ne lui en laissa pas le temps.

— Passez par là, fit-elle en poussant Maurice et Fanny vers sa chambre à coucher; si c'est une visite que je ne puis refuser, il est inutile qu'on vous voie.

Maurice était seul avec Fanny. Il prit doucement la main de la jeune fille.

— Cela vous serait-il désagréable, mademoiselle, lui dit-il, d'accepter à dîner avec moi?

Fanny rougit encore.

— Mon Dieu! non, monsieur, murmura-t-elle. — Pourtant, reprit l'artiste... je ne voudrais pas... si vous pensiez... Mon intention est tout simplement de pouvoir causer un peu à l'aise avec vous... mais, je vous le répète... si cela vous contrariait le moins du monde...
— Si cela me contrariait, je n'accepterais pas votre invitation, reprit la jeune fille d'un ton bref.

On entendait dans le salon des cris, des éclats de rire. Il venait d'arriver nombreuse société chez Lucie Mouton.

— Mais comment allons-nous faire pour partir, maintenant? dit Maurice en regardant autour de lui.

Fanny marcha vers une petite porte au pied du lit de la grosse femme.

— Venez, fit-elle à son compagnon. — Nous ne disons pas adieu à Lucie? reprit Maurice. — Comme il vous conviendra, répliqua Fanny, de ce même ton sec qui avait déjà frappé l'artiste. — Ah bah! au fait, s'écria-t-il, elle est occupée! nous lui dirons adieu un autre jour.

Il suivit la jeune fille par un corridor sombre qui aboutissait à l'antichambre.

Une minute après ils étaient hors de la maison de Lucie Mouton.

Une minute de plus et ils montaient ensemble dans un coupé qui les menait chez Ledoyen, aux Champs-Élysées.

X

De l'or allié à du cuivre.

C'était le matin. Six heures sonnaient à la pendule de la chambre à coucher de Maurice.

Maurice s'éveilla, se frotta les yeux, étendit les bras...

Sa main rencontra une autre main... il poussa une exclamation étouffée... Il avait oublié, en dormant, qu'il n'était pas dans son lit...

Que Fanny était auprès de lui.

Maurice regarda la jeune fille; elle dormait encore. Elle était fraîche comme une rose au matin. Son sein, à

demi découvert, d'une forme admirable, d'une blancheur de satin, palpitait faiblement; sa bouche, entr'ouverte, laissait voir des dents petites, bien rangées, et de l'émail le plus pur; les boucles de ses fins cheveux s'éparpillaient sur la toile de l'oreiller...

— Qu'elle est jolie! pensa Maurice.

Et par un mouvement rapide comme l'éclair, il se pencha vers la dormeuse pour l'éveiller en lui donnant un baiser...

Mais il s'arrêta brusquement.

— Non, non, murmura-t-il, à quoi bon!... il vaut mieux qu'elle dorme...

Et il demeura triste et pensif à contempler, comme une belle statue, la jeune fille qui dormait toujours.

— Ainsi, se disait Maurice, voilà donc le bonheur que vous donnent ces vénales amours qu'on trouve partout à Paris presque sans les chercher. Cette jeune fille... je ne la connaissais même pas hier... et elle m'appartient aujourd'hui! Mais comment m'appartient-elle aussi! Elle sait que je dois la payer... elle s'est livrée tout entière à moi... mais son cœur, si elle en possède un... son intelligence... elle a contenu soigneusement tout cela à mes côtés... Son corps seul était compris dans notre marché! Qu'ai-je gagné pourtant, moi, à cette journée, à cette nuit passées avec cette enfant? Rien! Hier, toute la soirée elle s'ennuyait, je l'ai deviné, près de moi... Cette nuit, dans mes bras, nul soupir de volupté ne s'est exhalé de

ses lèvres... la volupté ne s'allie pas à l'indifférence... Elle se prêtait à mes caresses... elle acceptait mes transports...

Mais elle, elle ne se donnait pas !

Allons, j'ai eu tort de suivre cette aventure jusqu'au bout! j'ai eu tort...

Emma Rose avait l'air de m'aimer un peu, du moins, elle... ses sens, sinon son âme, s'animaient à ma voix, à mon regard...

Celle-ci est trop jeune encore ou trop fière pour daigner jouer la comédie près d'un amant d'un jour...

D'ailleurs, elle est dans son droit; elle ne m'a pas appelé, je l'ai prise en route...

Plus de telles fantaisies, Maurice! Ce sont de ces faux plaisirs qu'il faut laisser aux vieillards ou aux égoïstes : aux vieillards... parce qu'ils ne peuvent plus en obtenir d'autres... aux égoïstes, parce qu'ils n'en veulent pas d'autres.

Levons-nous et travaillons.

Et Maurice allait s'élancer hors du lit...

A ce moment Fanny ouvrit les yeux.

Elle promena d'abord ses regards autour d'elle comme pour se demander où elle était.

Puis, apercevant Maurice, dont un pied déjà touchait le plancher :

— Vous vous levez? dit-elle.

Maurice crut à un reproche.

Il se rapprocha de la jeune fille.

— Est-ce que cela te fait de la peine? répliqua-t-il.

Elle reprit.

— De la peine! pourquoi? Non! s'il est tard... Quelle heure est-il donc? — Six heures! — Six heures!... que cela! oh! moi, je n'ai pas l'habitude de me lever à six heures!

Maurice avait passé un bras sous la taille de Fanny.

Il la considéra une minute en silence.

Enfin il lui dit :

— M'aimes-tu un peu, Fanny?

Fanny considéra à son tour l'artiste.

— Et vous? fit-elle. — Questionner n'est pas répondre, reprit Maurice, je te demande si tu m'aimes... — Et vous ne tenez pas à me dire que vous ne m'aimez pas... c'est juste! Mais pourquoi doutez-vous que vous me plaisiez... n'ai-je pas tout fait pour vous le prouver? — Tout... non!... tu me parles encore comme au premier instant où nous nous sommes vus... — C'est que ce premier instant ne date que de quelques heures... et... que je ne sais pas être familière si vite... Plus tard... si vous voulez... cela viendra... — Plus tard... tu comptes donc me revoir? — Vous ne comptiez donc pas que vous me reverriez, vous?

Maurice se tut.

Mais, malgré lui, il s'était rapproché encore de Fanny. Ce n'était plus d'un seul bras qu'il la tenait maintenant, il l'enlaçait étroitement des deux.

— Écoute, lui dit-il, sois sincère. Aimes-tu quelqu'un? — Non! repartit la jeune fille. — Non!... Eh bien!... moi... crois-tu que tu puisses m'aimer? — Sans doute!... si vous m'aimez aussi. — Ah!... tu ne donnes ton cœur qu'à conditions, alors? — Vous en imposez bien au vôtre.

Maurice laissa échapper un mouvement d'impatience.

— Tu es trop forte pour moi, ma chère, reprit-il railleusement. — Trop forte... je ne vous comprends pas. Vous croyez que je plaisante, peut-être? vous vous trompez; seulement, je ne sais pas mentir... Je n'ai jamais aimé jusqu'à présent, je l'avoue, mais je sens aussi que j'aimerai qui m'aimera... — Cependant... tu restes froide sous mes caresses... Vois... ma bouche est près de la tienne... tu sembles ne pas t'en apercevoir.

En parlant ainsi, la voix de Maurice était devenue douce et tendre. La jeune fille ferma les yeux.

— Fanny, poursuivit l'artiste, je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve, mais tout à l'heure... je t'aurais dit adieu sans un regret... A présent... si je ne te voyais plus, cela me rendrait triste, je crois! Nous nous connaissons à peine tous deux sans doute... des serments entre nous ne seraient donc que d'inutiles mensonges... pourtant... si je te suppliais de m'aimer ... de n'aimer que moi, de n'être qu'à moi... si... de mon côté, je te promettais de te rester fidèle...

Eh bien! parle... que ferais-tu?

Fanny ne répondit point.

Mais sa respiration était oppressée, sa main tremblait... on voyait qu'elle était sous le poids d'une émotion puissante.

Elle rouvrit les yeux... elle attira à elle la tête de Maurice.

Leurs lèvres s'unirent...

Nouveau Pygmalion, Maurice avait-il dérobé aux cieux une étincelle du feu sacré?

La statue commençait à s'animer.

. . . .

L'homme est un étrange animal, décidément!

Mais comment entendons-nous le bonheur? Finissons-en, tous tant que nous sommes, nous qui passons la moitié de notre vie à mépriser avec une secrète joie ce que nous adorons l'autre moitié!

. . . .

Midi sonnait, Fanny avait partagé avec Maurice le déjeuner modeste que son concierge montait chaque matin à l'artiste.

Et maintenant elle se disposait à s'éloigner.

Tandis qu'elle s'apprêtait ainsi, Maurice travaillait.

En travaillant, on pense.

Et voici ce que pensait alors Maurice :

— Oui, cette petite est gentille... il me siérait assez de la garder pour maîtresse...

Mais, cependant... garder pour maîtresse une femme

que j'ai eue si facilement... et à laquelle... Lucie Mouton me l'a dit... je dois donner deux ou trois louis... comme témoignage de ma gratitude pour une nuit passée avec elle!

Sapristi... mais, d'abord, je n'ai pas le moyen de donner si souvent que cela des deux ou trois louis...

Ensuite... ensuite... c'est bien humiliant de payer ainsi, argent comptant, son plaisir!...

Enfin!

Et Maurice demeurait le nez sur son ouvrage sans oser regarder Fanny.

La jeune fille achevait sa toilette.

Elle s'approcha de l'artiste.

— Eh bien! c'est convenu, dit-elle, je vais à ma répétition... et puisque vous ne sortez pas ce soir, je reviens vous tenir compagnie.

Tout ceci avait été convenu, en effet, entre Maurice et Fanny, sur les six heures du matin.

Maurice leva la tête.

— Oui! oui! répliqua-t-il, je ne sors pas... je t'attendrai, ma bonne... c'est entendu! — Au revoir donc! reprit Fanny... travaillez bien... pensez un peu à moi... Voulez-vous m'embrasser?

— Comment donc!

— Ils s'embrassèrent.

— Au revoir! répéta la jeune fille.

Elle s'éloignait.

Maurice la retint.

— Mais, fit-il, pardon, mon enfant... tu oublies... Tiens... c'est assez difficile à dire, ces choses-là... cependant...

Voyons, Fanny, je ne suis pas riche... mais je sais que tu l'es encore moins que moi... par conséquent... si tu veux...

En prononçant avez assez de peine, au reste, on le voit, ce beau discours, Maurice avait ouvert un tiroir de la table sur laquelle il dessinait, et montrait à la jeune fille trois louis qui dormaient dans un coin.

Aux derniers mots de l'artiste, Fanny avait pâli... à l'aspect de l'or, elle devint pourpre.

Néanmoins, elle répondit d'un ton assez ferme :

— Est-ce que je vous ai dit que j'avais besoin d'argent, monsieur Maurice? — Non!... sans doute, repartit ce dernier, mais... — Mais... Lucie Mouton vous a dit, elle, qu'il fallait me payer, n'est-ce pas?

Et vous me payez...

Oh!... et vous me parliez de m'aimer tout à l'heure, vous!

Vous me demandiez de vous aimer!

Les larmes suffoquaient la jeune fille... elle chancela... Maurice qui s'était levé voulut la soutenir... elle le repoussa avec force.

— Non! non! dit-elle, ne me touchez pas!

Oui, monsieur, je suis pauvre; oui, monsieur, puis-

qu'il faut vous l'avouer... il m'est arrivé... quelquefois... de gagner deux ou trois louis... comme je pouvais... en ne trouvant plus de pain pour moi chez ma mère...

Mais... ma pauvreté et ma honte... vous m'aviez fait oublier tout cela ce matin... avec vos bonnes paroles...

Vous exigez que je me souvienne, cela suffit. Donnez-moi cet argent, monsieur... vous vous étiez moqué de moi ce matin... vous redevenez raisonnable maintenant... vous ne pourriez m'aimer, je ne vous aimerais pas.. Adieu!... vous ne me reverrez plus...

Et Fanny avançait sa main tremblante vers le tiroir aux trois pièces d'or.

Maurice saisit cette main.

Il tomba aux genoux de la jeune fille.

Il avait, lui aussi, des larmes plein les yeux.

— Fanny! mon enfant, s'écria-t-il, pardonne-moi, pardonne-moi! Oui! je veux t'aimer et je veux que tu m'aimes!... Oui, je crois que la misère seule a pu te pousser à des fautes et qu'il y a, cependant, dans ta poitrine, quelque chose qui bat et qui battra longtemps! Ne t'en va pas ainsi, Fanny... ne me quitte pas pour ne plus revenir... Pardonne-moi! Le plaisir m'avait jeté dans tes bras... le bonheur m'y retiendra! Tout à l'heure, crois-moi, je souffrais, je me mentais à moi-même en t'offrant cet argent, et ce matin j'étais heureux... j'étais sincère... en te demandant de m'aimer... en te jurant que je t'aimerais!...

La jeune fille écoutait... Une expression ineffable de joie avait remplacé sur ses traits la douleur, la honte, la colère, qui s'y mêlaient un instant auparavant.

Quand il se tut, elle regarda Maurice... longtemps... longtemps... Elle doutait peut-être de ce qu'il venait de lui dire...

Mais Maurice ne lui mentait pas à ce moment...

Il était encore à l'âge où l'on peut tomber à genoux devant une femme sans se demander d'abord si cette femme vaut bien la peine qu'on use son pantalon à ses pieds.

Fanny sourit à Maurice.

Elle s'agenouilla à son tour près de lui...

Elle lui pardonna.

— A ce soir donc, n'est-ce pas? s'écria-t-elle.

Dès que j'aurai dîné.

Et elle s'éloignait de nouveau.

— Dès qu'elle aura dîné!... pensait Maurice en la suivant des yeux...

Mais comment dînera-t-elle?

— Fanny! cria-t-il.

Elle était devant la porte. Elle se retourna.

— Il me semble qu'il pleut, balbutia Maurice... as-tu... as-tu de l'argent pour prendre une voiture?

Fanny rougit encore... mais plus légèrement cette fois.

Elle revint à pas lents dans l'atelier... près du tiroir aux pièces d'or, qui était demeuré ouvert.

Dans ce tiroir, il y avait à côté des trois louis quelque monnaie blanche : deux pièces de deux francs... trois pièces de cinquante centimes.

La jeune fille prit, du bout des doigts, une des pièces de deux francs.

— Merci, Maurice, dit-elle, vous avez raison... il pleut et je vais prendre une voiture.

Au revoir.

. . . .

Fanny n'était plus là.

Maurice rêvait.

—

XI

Le mari, la femme et la maîtresse.

Fabien de Crosne descendait de cheval, à Madrid (au bois de Boulogne, bien entendu,) pour se reposer un instant, saluer quelques connaissances et boire un verre de madère.

Au moment où il mettait pied à terre, son nom prononcé derrière lui le fit se retourner.

Il était encore de bonne heure, le lieu de rendez-vous des promeneurs n'était pas encore très-peuplé; Fabien put donc apercevoir tout de suite la personne qui l'avait appelé.

C'était un jeune homme assis à côté d'une jeune femme, dans l'un des diaphanes bosquets de l'établissement.

— Emmanuel de Rostaing!... s'écria gaiement Fabien.

Et il se dirigea vers le bosquet, après avoir laissé aux mains d'un garçon du restaurant la bride de son cheval.

Emmanuel de Rostaing était un ami de Fabien, un de ces amis comme on en compte par centaines, qu'il avait perdu de vue depuis deux ans, à l'époque où cedit ami avait trouvé bon d'abandonner Paris pour aller se marier en province.

Emmanuel de Rostaing possédait vingt-huit ans et le double à peu près de ses années, en billets de mille francs, de rente. C'était un grand et beau garçon, au sourire aimable, aux manières de bon ton; d'ailleurs, assez spirituel et assez amusant.

Cependant, à examiner attentivement cet homme, on voyait qu'il y avait quelque chose de faux et d'affecté dans son sourire comme dans ses manières. Son regard ne s'arrêtait jamais franchement sur vous quand il vous parlait... et sa pensée voyageait sans cesse, je ne sais où, quand vous lui parliez.

Bref, Emmanuel de Rostaing pouvait être un homme charmant dans le monde; mais, à coup sûr, il y avait en lui, l'observateur intelligent ne s'y trompait point, quelques dispositions fatales qui devaient l'empêcher d'être bon et affectueux dans sa vie privée.

Mais Fabien de Crosne n'avait pas plus à s'occuper, pour le moment, de ces détails de physiognomonie, qu'il n'avait eu besoin de s'en inquiéter au temps où il voyait Emmanuel de Rostaing tous les jours.

A quoi bon demander à des relations superficielles plus qu'on ne leur donne? et que vous importe que l'homme avec qui vous faites, trois ou quatre fois par semaine, votre partie de whist au cercle, ou une promenade à cheval, soit dans son intérieur le plus affreux gredin! S'il fallait ne se choisir exclusivement pour société que des gens vertueux, honnêtes et bons, on risquerait fort d'en être réduit souvent à passer ses jours avec son chien.

Fabien de Crosne alla donc à Emmanuel de Rostaing.

Et après avoir salué la dame qui se trouvait assise à côté de ce dernier, et qu'il supposait être sa femme, le jeune homme tendit la main à son ancien ami.

— Ce cher Fabien! s'écria Emmanuel, cela me fait plaisir de vous revoir. Vous prendrez un verre de madère avec nous, n'est-ce pas? — Volontiers. — Savez-vous qu'il y a deux ans au moins que nous ne nous sommes rencontrés? — C'est vrai. — Et tenez!... je le disais à l'instant à madame... madame Vigi... que je vous présente... une amie intime de ma femme...

Fabien et la dame se saluèrent encore réciproquement...

— C'est inouï comme, lorsqu'on est resté quelque temps en province, on a de la peine ensuite à retrouver ses connaissances à Paris...

Ah! je suis vraiment enchanté du hasard qui nous réunit, Fabien.

Quelle bonne idée vous avez eue là, Estelle, de désirer faire un tour au bois, et quel bonheur que j'y aie cédé, quoique ma femme n'ait pu nous accompagner!...

— Madame était souffrante? dit naturellement Fabien.

— Oh! une simple indisposition... une migraine... ma femme a souvent la migraine.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres d'Emmanuel de Rostaing et se reproduisit sur celles de madame Vigi. Mais quelque rapide qu'il eût été, Fabien qui avait attrapé, en quelque sorte, au vol cet échange d'impressions, en fit son profit. Sa curiosité se trouvait déjà excitée par la présence, à Madrid, de cette *amie intime* de la femme avec le mari... tandis que la femme restait à la maison. Maintenant il se demandait pourquoi le mari et l'amie intime souriaient tous deux quand il était question de l'indisposition fréquente de la femme.

Et puis, madame Vigi était jolie. Dès le premier instant où Fabien s'était approché d'elle, il avait pu voir qu'on l'examinait, du coin de l'œil, de bas en haut, en vraie connaisseuse. Or, si cette promptitude d'observation ne dénotait pas en elle une extrême timidité comme principes, en revanche, elle prouvait que madame Vigi aimait à savoir tout de suite à qui elle avait affaire.

Et un homme jeune, riche et beau, est loin de redouter qu'une femme désire, près de lui, savoir à qui elle a affaire.

Surtout lorsque, ainsi que madame Vigi, cette femme a de grands yeux d'un bleu d'azur, la peau d'une blancheur éblouissante, la taille fine, la main exquise, la gorge d'une plénitude adorable.

Et par-dessus tout cela, des cheveux rouges... car madame Vigi avait les cheveux rouges, mais des cheveux rouges magnifiques... frisés... soyeux... luxuriants...

Vous allez vous récrier, mesdames qui êtes brunes, blondes ou châtaines, et dire qu'il est impossible qu'une femme soit bien avec des cheveux rouges.

Pardonnez-moi. Un homme rouge est toujours laid; une femme rouge est souvent jolie.

Et madame Vigi était vraiment jolie.

Cependant on avait servi du madère à nos trois personnages.

— Pouah! s'écria Emmanuel après avoir vidé à moitié, d'une gorgée, son verre, je ne sais pas pourquoi on prend de ces choses-là ici... c'est détestable... Mais que prendre, il est vrai!

Voilà du madère qui ressemble à un cheval arabe ..

Moi qui en ai de si bon chez moi, n'est-ce pas, Estelle?

Madame Vigi fit une petite moue dédaigneuse.

— Je ne connais rien de plus mauvais ton comme de crier après ce qu'on prend dans un restaurant, dit-elle;

on n'y vient pas, ou on se tait. — Sans doute!... sans doute!... repartit Emmanuel en s'humiliant devant cette admonition; cependant... il est bien permis... quand on paye...

Madame Vigi haussa les épaules.

— Tenez, Fabien, continua Emmanuel, qui sentait qu'il s'enferrait et qui saisit au hasard le premier tour nouveau de conversation qui lui passa par l'esprit; tenez, puisque je vous ai parlé de mon vin de madère... du véritable *Respaldiza*, celui-là, vous seriez bien aimable de venir sans façon en goûter aujourd'hui chez moi !

Hein ! n'est-ce pas? nous nous sommes rencontrés... ne nous quittons plus... Renvoyez votre cheval... montez dans notre voiture... et dînons ensemble. Cela vous fera faire connaissance avec ma femme; cela nous permettra à tous deux de causer à notre aise de notre ancien temps.

Eh bien ! est-ce arrangé ?

Avant de se prononcer, Fabien jeta un regard sur madame Vigi.

D'instinct, il sentait déjà que c'était de ce côté-là qu'il fallait prendre le vent pour se bien gouverner.

Madame Vigi ne fronçait pas le sourcil.

— Mais... repartit Fabien, vous m'avez dit que madame de Rostaing était souffrante, je crois... par conséquent... la présence d'un étranger... — Oh! ma femme

sera ravie de vous recevoir, mon cher... D'ailleurs, est-ce que nous ne serons pas là, madame et moi, pour vous tenir compagnie!

Fabien s'inclina.

— Du moment que vous y mettez tant de grâce, dit-il à Emmanuel, j'accepte votre invitation. — Cependant, reprit madame Vigi en souriant, il ne faudrait pas gêner monsieur, monsieur de Rostaing... et si monsieur... était attendu quelque part... — Bah ! s'écria Emmanuel, Fabien est libre... il est toujours garçon, lui... car vous êtes toujours garçon, n'est-il pas vrai, Fabien? Au fait, je n'avais pas songé à vous demander cela. — Je suis toujours garçon...

Et on ne m'attend nulle part.

Fabien avait prononcé ces derniers mots en souriant, à son tour, à madame Vigi.

— Partons donc! fit Emmanuel.

Fabien donna cinq francs à un garçon de Madrid pour reconduire son cheval à Paris, puis il prit place dans une calèche qui attendait Emmanuel de Rostaing et madame Vigi.

Chemin faisant, on causa littérature, spectacles, modes... de tout ce dont on cause, enfin, quand on n'a à causer de rien.

Ou quand on ne veut causer de rien.

Néanmoins, au moment où la voiture entrait dans la rue Louis-le-Grand, la rue qu'habitait Emmanuel de

Rostaing, ce dernier, se penchant vers Fabien, lui dit à demi-voix :

— Ah çà, je dois pourtant vous prévenir, mon cher, que ma femme vous paraîtra peut-être un peu froide, un peu réservée... un peu bégueule, tranchons le mot...

Les femmes élevées en province, vous savez... ça garde toujours, et malgré tout, son air empesé...

Mais il ne faudra pas vous préoccuper de cela.

C'est moi qui vous reçois... c'est chez moi que vous venez... Le reste ne vous regarde pas.

— Il suffit ! répliqua Fabien.

Et à part lui il pensa :

— Si madame de Rostaing est si bégueule, du moins elle est assez confiante, à ce qu'il me paraît.

La calèche s'arrêtait sous le péristyle de l'hôtel d'Emmanuel.

Fabien offrit son bras à madame Vigi pour monter l'escalier.

Emmanuel suivait derrière.

Un domestique vint ouvrir.

— Madame est au salon, monsieur, dit-il, sur un signe de son maître.

On traversa plusieurs pièces d'un appartement. Fabien donnait toujours le bras à madame Vigi; mais Emmanuel les précédait maintenant, et l'on entra dans le salon.

Assise sur un fauteuil, près d'une fenêtre, une femme de vingt ans, toute fluette, toute pâle, et pourtant toute

belle, avec ses grands yeux noirs et ses cheveux d'ébène, son nez en bec d'aigle et sa bouche mignonne, s'occupait d'un ouvrage de tapisserie.

Cette femme était madame de Rostaing.

Elle se leva, à l'entrée des trois personnages, sans que son visage trahît la moindre expression de plaisir, devant Emmanuel et madame Vigi, de surprise, devant Fabien.

— Ma chère Henriette, lui dit son mari, je te présente un de mes vieux amis, M. Fabien de Crosne.

Que nous avons rencontré au bois, Estelle et moi.

Et qui nous fait l'amitié de dîner avec nous.

Madame de Rostaing s'inclina.

— Monsieur est le bienvenu, dit-elle. — Eh bien! ma chère, et votre migraine? cela va-t-il mieux? s'écria madame Vigi, qui durant la présentation de Fabien s'était débarrassée, par les soins d'une femme de chambre, de son chapeau et de son châle, et s'approchait à présent de la maîtresse de la maison.

Et sans attendre la réponse de celle-ci, Estelle, lui pressant affectueusement les mains, continua en regardant la tapisserie en train sur le métier :

— Oh! mais vous avez beaucoup travaillé depuis notre départ, ma bonne... voilà une rose qui était à peine commencée...

Admirez donc, je vous en prie, monsieur, l'ouvrage de madame... N'est-il pas vrai qu'on dirait qu'une fée a passé par là?

Fabien prodigua ses compliments à la savante brodeuse.

Au surplus, la tapisserie était admirable.

— Oh! ma femme a tous les talents, reprit Emmanuel de Rostaing, du même ton qu'il eût dit : Ma cuisinière fait parfaitement la mayonnaise. — Et musicienne, donc, dit Estelle, musicienne jusqu'au bout des ongles!...

Aimez-vous la musique, monsieur de Crosne?

— Beaucoup, madame.

Estelle s'était dirigée vers un magnifique piano d'Erard.

Fabien s'était assis près de madame de Rostaing, qui avait repris sa place devant son métier.

Emmanuel se tenait debout devant la cheminée.

— Ah! c'est cela, Estelle, jouez-nous quelque chose, une valse, une schotische, fit Emmanuel en voyant madame Vigi ouvrir le piano.

Elle partit d'un grand éclat de rire.

— Moi, répliqua-t-elle, allons donc! mais il n'est pas question de moi, monsieur de Rostaing... je ne suis qu'une élève à côté de Henriette... c'est Henriette qu'il faut faire entendre à monsieur!... Henriette... je vous en prie... pour M. de Crosne! la *dernière Pensée de Weber*, ou une *sonate de Beethowen!* — Madame! dit Fabien à madame de Rostaing, croyant qu'il était nécessaire de joindre ses instances à celles de madame Vigi.

Henriette ne bougea point.

— Vous me pardonnerez, monsieur, répondit-elle à Fabien; mais je... je suis un peu souffrante, et je ne suis pas disposée, pour le moment, à faire de la musique.

Madame Vigi, qui joue fort bien, quoi qu'elle en dise, aura la bonté de me remplacer au piano... vous ne perdrez pas au change...

Et moi, si vous le permettez, j'achèverai cette fleur...

Tout cela prononcé froidement, sans nuances comme intonations, sans le moindre jeu de physionomie comme expression, madame de Rostaing avança son métier devant elle. Bientôt l'aiguille voltigea sur le canevas.

Fabien demeurait stupéfait. Il lui semblait avoir entendu parler une morte.

— Eh bien! Estelle... puisque Henriette nous refuse, s'écria Emmanuel, voyons!... est-ce que vous allez vous faire prier, vous, aussi? — Oh! non! il n'y a que les gens de talent qui aient le droit de se faire prier!... C'est égal, Henriette, vous n'êtes pas gentille.

Madame Vigi était assise au piano. Elle préluda d'abord, de manière à prouver à Fabien que la modestie dont elle s'était parée, un instant auparavant, n'était que de l'amour-propre déguisé. Puis elle attaqua un morceau de maître.

Son jeu était savant, pur, vigoureux... mais dès les premières notes, Fabien, habitué par Spindler à apprécier les qualités d'un pianiste, ou à reconnaître ses défauts,

s'aperçut tout de suite qu'il manquait à madame Vigi ce qui manque, d'ailleurs, à neuf femmes sur dix : de l'âme, de l âme, et de l'âme!

Cependant, le morceau terminé, il adressa les compliments obligés à madame Vigi.

Emmanuel, qui, tout le temps que la dame avait joué, s'était immobilisé à sa place, les yeux étincelants, la figure rayonnante, éclata, de son côté, en bravos.

Quant à madame de Rostaing, toujours impassible devant sa tapisserie, elle proféra ces mots :

— C'est très-joli! c'est très-joli!

Et ce fut tout.

Mais le dîner était servi, on passa dans la salle à manger.

Là, comme au salon, madame de Rostaing ne dépouilla point l'espèce de suaire glacial dont elle semblait recouverte. Tous ses mouvements étaient compassés, presque symétriques. Elle faisait pourtant les honneurs de sa table avec beaucoup de soin; mais on voyait que c'était plutôt à un devoir qu'elle obéissait, en allant au-devant des désirs de ses convives, qu'un plaisir dont elle prenait sa part. D'ailleurs, elle mangeait fort peu et ne buvait que de l'eau à peine rougie.

Madame de Vigi, au contraire, devenait à table plus gaie et plus rieuse. Emmanuel et elle excitaient Fabien à leur tenir tête, et Fabien, qui commençait à plaindre son ami d'être affligé d'une femme qui paraissait plus faite

pour le couvent que pour le monde... Fabien, qui se prenait presque à excuser maintenant ce qui l'avait choqué d'abord : les attentions incessantes d'Emmanuel pour madame Vigi... Fabien, qui n'était pas venu, après tout, dans cette maison, dans le but de passer quelques heures en façon d'heures d'enterrement... Fabien riait, causait et vidait son verre avec madame Vigi et Emmanuel...

Sans se préoccuper plus que ne semblaient le faire ces derniers du silence de madame de Rostaing...

Et de sa contenance de religieuse.

Le dîner avait duré une heure et demie.

Et trois ou quatre espèces de vins s'y étaient succédé.

Au dessert, Emmanuel de Rostaing, Fabien de Crosne et madame Vigi elle-même, en étaient donc arrivés tous trois à ce degré de semi-surexcitation autorisée, même chez les gens du monde, à la suite d'un bon dîner.

On retourna au salon.

Madame de Rostaing se remit devant son éternelle tapisserie.

Madame Vigi s'assit sur une causeuse à côté de Fabien. La dame rouge avait la digestion sentimentale; elle voulait continuer avec le jeune homme un entretien qu'on avait effleuré entre le café et la *chartreuse*, sur les motifs assez funestes, en apparence, du suicide d'une jeune comédienne de Paris; suicide qui s'était passé l'hiver précédent.

Mais Emmanuel, peu soucieux de sentiment pour le quart d'heure, s'avança vers madame Vigi :

— Une polka, Estelle, lui dit-il.

Madame Vigi secoua la tête.

— Non! non! je ne danse pas! je ne veux pas danser, s'écria-t-elle, laissez-nous tranquilles avec votre polka. D'ailleurs, qui est-ce qui nous la jouerait, puisque Henriette est si malade que le piano lui attaque les nerfs!...

En prononçant ces mots, le petit mauvais sourire que Fabien avait déjà remarqué, le matin, à Madrid, sur les lèvres de madame Vigi, vint s'y promener de nouveau.

Mais Emmanuel ne se tint pas pour battu.

— Bah! reprit-il, Henriette se contraindra pour nous être agréable.

Et se tournant vers sa femme, il ajouta :

— N'est-ce pas, Henriette, que tu veux bien nous jouer une polka?

Il y eut un instant de silence durant lequel on eût entendu, dans le salon, le vol d'une mouche.

Madame de Rostaing, les yeux attachés sur son métier, demeurait muette, comme si la question de son mari ne fût pas venue jusqu'à elle.

Emmanuel et madame Vigi la considéraient.

Fabien examinait, tour à tour, le mari, la femme et l'amie intime.

Une voix secrète venait de lui murmurer ces mots à l'oreille :

— Attention! il se joue ici un drame! Voici le moment, pour toi, de deviner l'emploi que tu peux y attribuer à chacun.

Enfin, madame de Rostaing cessa de se concentrer dans sa besogne de Pénélope.

Elle regarda son mari.

Et tout aussi doucement qu'à l'ordinaire, elle répondit :

— Je vous demande pardon, mon ami, mais j'ai dit en effet à Estelle que je ne me sentais pas disposée aujourd'hui à faire de la musique.

Vous voudrez donc m'excuser; je ne vous jouerai pas de polka.

Emmanuel tressaillit.

Un nuage passa en même temps sur son front et sur son esprit. La colère lui montait à la tête, et il oubliait qu'il y avait quelqu'un derrière lui, un étranger, près de qui il commettrait une faute en ne se possédant pas.

Il s'avança, menaçant, vers sa femme :

— Henriette ! murmura-t-il.

Au même instant madame Vigi, d'un bond, se trouva près d'Emmanuel.

Elle lui saisit le bras.

Et tout en riant, elle s'écria :

— Eh bien!

Emmanuel s'arrêta à cette exclamation qui contenait, si brève qu'elle fût, tout ce que nous venons de dire en huit lignes un peu plus haut.

Il échangea un coup d'œil avec madame Vigi...

Madame de Rostaing s'était levée aussi calme, mais plus pâle qu'auparavant.

Attendant ce que son *amie intime* et son mari allaient faire ou dire...

De la fureur et de la haine dans le regard échangé entre Emmanuel et madame Vigi.

Du mépris dans la pâleur de madame de Rostaing.

Quoique cette scène eût duré à peine deux secondes, Fabien avait eu le temps cependant d'y apercevoir cette fureur, cette haine et ce mépris sur les traits de ses trois acteurs...

Le cœur du jeune homme s'agita avec violence.

Il n'y avait plus à douter; il se passait décidément quelque drame dans cette maison, et il restait peut-être pour lui, Fabien, un beau rôle à y prendre...

Le prendrait-il?

. . . .

Madame Vigi et Emmanuel vinrent à Fabien.

Ils étaient charmants et joyeux tous les deux, comme devant.

Madame de Rostaing reprenait lentement sa place accoutumée.

— Au fait! s'écria Emmanuel, puisque ma pauvre Henriette est malade, n'est-ce pas, il faut bien que nous nous passions de polka.

C'est dommage, j'étais en train de sauter, moi...

— Vous sauterez! dit, en essayant de sourire, Fabien qui s'assit devant le piano. — Ah!... il serait possible... quel bonheur! quoi! vous joueriez un peu du piano, mon cher ami?

Sans répondre à Emmanuel, Fabien préluda par quelques accords.

. . . .

L'amie intime et le mari dansaient à travers le salon.

Dans la glace, placée au-dessus du piano, Fabien pouvait les voir, étroitement enlacés, chuchoter, tout en polkant, et s'adresser mutuellement les œillades les plus tendres.

Mais Fabien apercevait aussi madame de Rostaing...

Tout à coup le musicien s'arrêta au beau milieu d'une mesure.

Une larme venait de glisser le long de la joue de marbre de Henriette de Rostaing...

Pour tomber, perle liquide, sur ces fleurs que la pauvre femme créait alors...

Comme l'homme crée parfois :

Sans y penser.

—

XII

Un essai.

A défaut de passions telles que l'amour, l'ambition et l'intérêt, la curiosité est un mobile qui pousse parfois l'homme en avant plus énergiquement qu'on ne pourrait le croire. Si l'on fouillait au fond de bien des grandes actions de courage, on y verrait, par exemple, que tel soldat n'a traversé la nuit, tout seul, tout un camp ennemi que parce qu'il était, avant tout, dévoré du désir de savoir ce qu'il éprouverait en passant à travers mille dangers. Près des femmes il en est de même; on risque

souvent sa vie à cause d'elles bien plus pour se rendre compte de la beauté d'une jambe qu'on n'avait fait qu'entrevoir que pour aller porter les battements de son cœur contre un cœur dont on ne s'inquiète guère. Enfin... quant à l'intérêt... quant à la soif de l'or... ne voit-on pas des gens qui se sont enrichis non pour posséder seulement, mais pour connaître aussi les jouissances qu'il y a à dépenser? Cette catégorie de curieux est plus clair-semée, pourtant, nous devons le reconnaître, mais elle existe néanmoins.

Et, après tout, il se peut bien qu'il se trouve quelques hommes d'élite qui rêvent la richesse pour se donner la joie de la jeter par la fenêtre. Cela fait un peu compensation avec ces natures ignobles, trop nombreuses, dont l'âme se rétrécit à mesure que le coffre-fort prend du ventre.

Ce préambule pour vous préparer à ceci :

Que Fabien de Crosne, depuis son dîner chez Emmanuel de Rostaing, c'est-à-dire depuis une semaine tout entière, ne songeait plus qu'à madame de Rostaing...

A cette pauvre jeune femme qui lui paraissait malheureuse, sacrifiée...

Nous entrerons, avec Fabien, à l'hôtel de Rostaing.

Avec Fabien qui n'était pas le moins du monde amoureux de Henriette.

Mais qui était curieux d'apprendre, à tout prix, pourquoi et comment elle était sacrifiée et malheureuse.

Et ce que dirait et ferait cette victime s'il se présentait à elle, sinon un défenseur, du moins un ami... peut-être un amant!

Fabien avait choisi, pour sa visite à l'hôtel, une heure où il espérait qu'Emmanuel ne s'y trouverait pas : il était deux heures de l'après-midi, le soleil de juin se pavanait au ciel. A coup sûr, Emmanuel devait rouler au bois, à ce moment, avec madame Vigi.

Les prévisions de Fabien ne l'avaient pas trompé.

M. Emmanuel de Rostaing était absent.

Le jeune homme sourit à cette réponse du concierge de l'hôtel.

Puis il reprit aussitôt :

— Et madame? — Madame est chez elle. — Il suffit, s'écria Fabien.

Et sans s'inquiéter de l'air stupéfait du cerbère qui voyait rarement des gens, ne trouvant pas monsieur, se rendre chez madame, Fabien gravit vivement l'escalier qui conduisait aux appartements.

Il sonna.

Un domestique lui ouvrit.

— Madame de Rostaing est-elle visible? demanda-t-il.

Nouvel étonnement de la part du domestique qui répliqua pourtant :

— Votre nom, monsieur? Je vais m'informer près de madame.

Fabien prononça son nom... le valet s'éloigna... une minute, une bonne minute s'écoula...

Évidemment, on hésitait à accepter sa visite; peut-être encore ne se souvenait-on pas de son nom.

Enfin, le domestique reparut.

— Madame est souffrante, dit-il à Fabien, elle prie monsieur de l'excuser de ne pouvoir le recevoir.

Fabien s'était attendu à ce refus...

Comme on s'attend à heurter du pied un ennui sur sa route, quand on court après un plaisir.

Il ne se rebuta donc pas.

— Permettez, mon ami, reprit-il en arrêtant le Frontin qui le considérait avec ce clignement d'œil, tant soi peu gouailleur, particulier à l'espèce; permettez! Veuillez dire à madame que je suis désolé d'insister, mais que j'ai absolument besoin de lui parler.

Tenez... voici pour votre peine.

Là-dessus, Fabien mit un louis dans la main du domestique.

Le procédé était dangereux et savant tout à la fois : dangereux, en ce que cet homme pouvait trouver singulier qu'on lui payât si cher un si léger service; savant, en ce qu'il devait le bien disposer, quant à l'avenir, pour Fabien.

Mais Fabien n'avait pas alors le choix des procédés. Il voulait arriver à madame de Rostaing.

Il y arriva.

C'était tout ce qui lui fallait.

Le valet était revenu radieux, cette fois, lui apprendre que madame l'attendait.

Fabien suivit son guide, presque son protecteur...

Il entra au salon.

Henriette de Rostaing était à sa place habituelle, près de la fenêtre, dans son fauteuil, devant son métier.

Elle se leva à la vue du persistant visiteur et le salua gravement.

D'un geste, elle l'invita ensuite à prendre un siége et congédia le valet.

Fabien obéit à madame de Rostaing.

Ils étaient assis en face l'un de l'autre.

— Vous avez absolument besoin de me parler, monsieur? fit-elle en regardant le jeune homme, parlez donc... je vous écoute...

Fabien s'inclina.

— Je vous remercie, madame, repartit-il.

Et il se recueillit.

Il appelait à lui tout son courage et il ne le sentait pas arriver.

L'impassible physionomie de madame de Rostaing n'était pas faite pour donner de l'impulsion aux intentions même les plus généreuses à son égard.

Fabien regrettait presque, maintenant, d'être venu à cette femme qui n'avait pas seulement un sourire à lui offrir pour l'aider à s'expliquer.

— Qui sait, pensait-il, si comme celle qui veut que son mari la batte, madame de Rostaing ne me priera pas de la laisser être malheureuse tranquillement.

Cependant, il fallait se décider.

Chaque minute de silence aggravait la situation en menaçant de rendre Fabien ridicule.

Quand il n'avait été, jusque-là, que bizarre.

Il prit la parole.

— Madame, dit-il, et au son de sa voix, comme ces poltrons qui chantent pour se faire braves, il se trouva plus fort; madame, dit-il, ma démarche est des plus délicates, je ne l'ignore pas...

J'ai à peine l'honneur d'être connu de vous et j'ose venir vous demander beaucoup...

Mais il est de ces moments dans la vie, vous devez le savoir, madame, où tout dépend d'une lueur d'inspiration.

— Soyez bien inspirée, madame! ne me repoussez pas! Je viens vous demander votre confiance et votre amitié!

Fabien se tut. Madame de Rostaing avait légèrement rougi...

— Mon amitié, ma confiance! répéta-t-elle avec surprise. — Oui, madame, oui! votre confiance et votre amitié, reprit vivement Fabien, qui commençait à s'animer; vous ne me comprenez pas, madame... vous me prenez peut-être pour un fou...

Deux mots vont vous prouver que je possède toute ma raison.

Ne vous effrayez pas cependant si ces deux mots sont prononcés devant vous par un homme que vous ne pouvez encore considérer que comme un étranger.

Sur mon âme, madame, je vous le jure, il ne dépendra que de vous de transformer cet étranger en un ami sincère et dévoué!...

Madame de Rostaing, je sais que vous êtes malheureuse... oh! bien malheureuse!...

Voulez-vous que je vous aide à lutter contre deux infâmes?...

Voulez-vous être, vous et moi, contre Emmanuel et madame Vigi!...

En entendant prononcer ces deux noms, Henriette de Rostaing, comme emportée par un mouvement irrésistible de terreur, s'élança vers Fabien, et sa main alla effleurer la bouche du jeune homme.

— Monsieur! s'écria-t-elle.

Monsieur! cela signifiait : Taisez-vous!... *Monsieur!* cela signifiait encore : Pourquoi me parlez-vous d'un secret que vous ne devriez pas connaître?...

Fabien devina le double sens de cette exclamation... et il ne s'en effraya point... il n'y avait de colère ni dans l'un ni dans l'autre...

Cette femme qui avait voulu lui fermer la bouche n'était pas irritée, mais craintive...

Cette femme qui ne l'avait pas repoussé fièrement tout d'abord, devait l'écouter bientôt avec joie!

Il ne se repentait plus déjà d'être venu à elle.

Maintenant il s'agissait de l'attirer à lui.

Cependant Henriette de Rostaing, comme honteuse de son premier mouvement, s'était éloignée de Fabien...

Plus pâle que jamais, mais plus belle aussi, parce que sa figure avait alors de l'expression, de la vie, elle considérait le jeune homme... elle semblait attendre qu'il s'expliquât davantage avant de se permettre de lui répondre.

Fabien se leva, et s'approchant du fauteuil sur lequel madame de Rostaing était retombée :

— Madame, dit-il d'un ton solennel, regardez-moi et écoutez-moi bien, je vous en prie.

Je ne vous ai vue qu'une seule fois, et cette fois a suffi pour me convaincre que je serais fier de me consacrer à vous.

Je vous le répète, je sais que vous êtes malheureuse.

Je vous le répète, voulez-vous de moi pour votre ami?

Tenez!... je ne resterai pas plus longtemps près de vous aujourd'hui, madame.

Il est de ces impressions violentes que la solitude et le silence savent, seuls, calmer et mûrir tout à la fois.

Et c'est une de ces impressions-là que ma démarche a dû produire sur vous... j'en suis certain!

Je vais donc partir, madame... partir sans exiger un mot... une syllabe de votre bouche...

Cette syllabe, ce mot, vous auriez peut-être trop de peine à les prononcer aujourd'hui.

Mais, à défaut d'une réponse verbale, madame, donnez-moi votre main...

Votre main dans la mienne me dira que vous me pardonnez d'avoir aperçu l'autre soir une larme sur ce visage que la douleur a pâli...

Votre main me dira que vous concevez qu'on prenne en pitié vos souffrances et qu'on veuille les soulager...

Votre main me dira que vous acceptez, pour nous deux, ce lien que mon âme a rêvé : celui de l'affection la plus respectueuse d'un côté.

De la confiance la plus entière, de l'autre !

En parlant ainsi, Fabien avait étendu sa main vers madame de Rostaing.

Mais elle demeurait immobile.

Elle n'osait pas croire encore à tout ce qu'elle entendait.

Fabien devina la pensée de la pauvre femme.

Et il résolut de frapper un grand coup.

— Vous me refusez, madame, reprit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante, vous n'avez pas foi en moi !

Oh ! que faut-il donc vous dire pour vous convaincre !

Madame, au nom du ciel, ne me laissez pas m'éloigner sans m'accorder ce que j'implore !

Madame, songez-y, quelque résignée à souffrir qu'une femme ait la force de se faire dans votre position, il peut arriver cependant un moment où sa résignation se changera en désespoir... devant trop de tortures et de honte.

Ce désespoir, ils en riront encore, *eux*... ils chercheront à l'augmenter.

Un ami... un frère... saurait l'apaiser, lui, le combattre, l'anéantir !...

Votre main, madame ! votre main !

Votre main à votre frère, à votre ami !...

. . . .

Henriette de Rostaing n'hésita plus.

Il y avait si longtemps qu'elle vivait ainsi sans se plaindre.

Elle ne pouvait continuer de résister à cet homme qui avait deviné ses chagrins et qui venait lui offrir ses consolations.

Sa main tomba dans la main de Fabien.

— Si vous me trompez, monsieur, lui dit-elle en arrêtant sur lui ses grands yeux noirs tout remplis de reconnaissance, que Dieu vous juge !

— Dieu est pour vous et pour moi ! repartit Fabien en imprimant avec onction ses lèvres sur les doigts amaigris qu'on lui livrait...

Puis il murmura ces mots :

— A demain, n'est-ce pas? — A demain, répéta Henriette...

. . . .

Dix minutes après, Fabien fumait son cigare sur le boulevard des Italiens.

Passa Spindler.

Fabien courut à lui.

— Que je te conte, lui dit-il, l'aventure la plus originale !

Et il lui conta, en effet, ce qui précède, depuis sa rencontre avec le mari et l'*amie intime*...

Jusqu'à l'accomplissement de ce pacte tacite entre lui Fabien, et madame de Rostaing.

— Eh bien ! s'écria Spindler quand Fabien eut achevé son récit, après? Où veux-tu en venir avec ton roman sentimental ? Que veux-tu faire de madame de Rostaing quand elle t'aura confié, tout au long, comme quoi madame Vigi n'est qu'une coquine qui est la maîtresse d'Emmanuel...

Et comme quoi Emmanuel n'est qu'un misérable d'imposer la société de cette coquine à sa femme?

Tu demanderas à madame de Rostaing de te prendre pour amant, n'est-ce pas?

Fabien réfléchit une seconde.

— Peut-être! repartit-il.

Spindler haussa les épaules.

— Peut-être! peut-être !

Et il partit d'un grand éclat de rire.

Puis, tout près de se séparer de son ami (un groupe de jeunes gens l'attendait à quelques pas) :

— Tiens, lui dit-il, toi avec ta femme honnête, malheureuse et persécutée, Fabien!

Maurice avec sa petite fille, qu'il a trouvée je ne sais où... et qu'il s'avise de prendre au sérieux...

Va un de ces matins chez lui... tu verras l'oiseau... Vous me faites de la peine tous les deux, ma parole d'honneur.

— Mais, dit Fabien, n'était-il pas convenu, cependant, entre nous trois, que nous chercherions, chacun de notre côté, une femme digne de notre estime?

Et parce que tu n'as, à ce qu'il paraît, rien déniché

encore qui ressemble un peu à cela, toi, devons-nous donc, Maurice et moi, renoncer aussi à nos études!...

Même, lorsqu'elles nous plaisent !

Voyons! voyons! Spindler, où en es-tu, et qui aimes-tu pour le quart d'heure?

— J'en suis à ma cinquième femme, depuis huit jours.

Et j'aime...

Et j'aime mieux la musique de Mozart que celle d'Hayden!

Au revoir!

. . . .

Et Spindler fit une pirouette sur lui-même et courut rejoindre ceux qui l'attendaient.

. . . .

Voyons donc cette petite fille, *trouvée on ne sait où*, que Maurice s'avise de prendre au sérieux! se dit Fabien en se dirigeant vers la rue Mazagran.

—

XIII

Blondinette.

Depuis quinze jours, Maurice et Fanny se quittaient à peine.

La jeune fille n'avait plus de répétitions pour le moment : son théâtre ne lui prenait qu'une couple d'heures le soir.

Elle passait donc toutes ses journées à l'atelier de son amant, et le soir, sa besogne achevée, elle se dépêchait de revenir l'y rejoindre.

Ils déjeunaient et ils dînaient ensemble chaque jour.

Oh! de la façon la plus modeste! Si Maurice n'était pas difficile, Fanny l'était encore moins.

Un petit traiteur du quartier leur apportait le dîner, deux plats; quant au déjeuner, j'ai dit que le concierge de l'artiste avait mission de lui fournir, tous les matins, ce repas.

Maurice travaillait comme un enragé avec Fanny sans cesse à ses côtés...

Fanny qui lui brodait, pendant ce temps, un beau couvre-pieds, au crochet, pour son lit.

Blondinette, comme il appelait sa maîtresse, avait véritablement une voix charmante. Elle osait chanter maintenant devant le jeune homme. Elle lui chantait, en brodant, tout ce qu'elle savait; et son répertoire était fourni... on apprend tant de choses au théâtre... et Maurice ne se lassait pas de l'entendre.

Puis, de temps à autre, quand on n'était pas en train de manier, qui le crayon, qui l'aiguille, on montait en milord... et l'on se dirigeait vers le Jardin des Plantes...

Maurice avait pris le Jardin des Plantes en passion depuis qu'il vivait avec Fanny.

On errait sous les allées ombreuses de cette vaste promenade; on s'amusait à jeter du pain aux bêtes... on riait des ours et des singes...

Et, ces jours-là, le petit traiteur avait tort... On s'en allait dîner, plus finement que d'ordinaire, dans un restaurant de Bercy.

Aux Marronniers, je crois.

Enfin, de onze heures à minuit, pas plus tôt, pas plus tard, chaque soir, on se mettait ensemble au lit... Fanny dans la ruelle... Maurice sur le devant.

On causait encore un peu...

Et... après quelques instants d'un bonheur que l'habitude rend plus doux, parce qu'elle fournit souvent le moyen de le doubler... on s'endormait dans les bras l'un de l'autre...

Fanny, heureuse d'aimer et d'être aimée, elle le croyait, du moins...

Maurice, heureux, sans trop savoir pourquoi... heureux de posséder cette jeune fille... heureux de cette existence qu'il menait avec elle...

Mais l'aimait-il, lui, et tenait-il à ce qu'elle l'aimât?... Voilà ce que nous ne saurions vous dire au juste.

Et ce que la suite vous apprendra mieux que nous ne le ferions nous-même.

. . . . . . , ...

La première fois que Maurice sortit un peu de l'espèce de torpeur où il semblait se plonger à plaisir, pourtant, près de Fanny, ce fut à une visite de Spindler!

Au moment où ce dernier entrait chez l'artiste, Fanny le quittait pour se rendre à son théâtre.

Spindler suivit des yeux la jeune fille; puis, quand elle eut disparu :

— Qu'est-ce que c'est que cette petite? demanda-t-il à son ami.

Maurice répondit en hésitant :

— C'est... c'est... une petite que j'ai depuis dix jours... — Ah!... elle est assez gentille! et que fait-elle? — Elle est dans un théâtre. — Dans un théâtre!... ah! bah!

Spindler considéra Maurice d'un air narquois.

— Décidément, nous nous mettons donc aux lorettes, mon fils? reprit-il.

Maurice fit un geste d'impatience.

— Nous ne nous mettons à rien, reprit-il. J'ai rencontré cette jeune fille, elle m'a plu... je la garde un peu, voilà tout...

Je ne vois pas que cela ait rien de très-extraordinaire.

Spindler se prit à rire.

— De très-extraordinaire, non, dit-il, mais d'assez extraordinaire, oui... de ta part, surtout, mon cher Maurice; car enfin... mademoiselle... mademoiselle? — Fanny. — Eh bien, mademoiselle Fanny m'a la mine de prendre ici des allures de liaison sérieuse, de maîtresse... Quand on se met à garder une femme dix jours, on est tout près de la garder dix ans.

Et je croyais, suivant ta propre profession de foi, que tu reculerais toujours devant l'idée de te choisir au théâtre, parmi les lorettes, enfin, une femme que tu risquerais de garder dix ans!

Maurice ne répliqua pas; mais l'expression de ses traits répondit sans doute pour lui, car Spindler continua, en lui tendant la main :

— Cela te fâche, ce que je te dis là, n'en parlons plus... Ce serait la première fois que tu me bouderais! Et à cause d'une femme, vrai! ça n'en vaudrait pas la peine.

Maurice serra la main de son ami.

— Je ne me fâche pas, fit-il; seulement, tu as de si singulières façons de causer...

Tu plaisantes toujours, d'abord.

— Tu tiens à ce que je prenne un air grave... Eh bien! tiens! regarde-moi... je ne plaisante plus, hein!

Où as-tu trouvé cette petite fille, voyons! peux-tu et veux-tu me le dire?

Maurice se mit à arpenter en silence, à grands pas, son atelier.

La vérité est qu'il n'éprouvait nullement le désir de conter à son ami l'histoire de sa première entrevue avec Fanny chez Lucie Mouton.

Spindler connaissait Lucie Mouton et il savait trop bien ce que la plupart du temps les femmes allaient chercher chez elle.

— Allons! reprit le musicien en se mordant les lèvres pour contenir son dépit, allons!... il est décidé que tu ne peux ou ne veux rien me dire aujourd'hui, mon cher ami...

N'en parlons donc plus...

Un autre jour, peut-être, seras-tu mieux disposé...

. . . .

Une heure après, Spindler sortait de l'atelier de Mau-

rice, sans qu'il eût été question davantage, entre eux, de la petite blonde.

Mais Spindler s'en allait froissé de ce que Maurice avait un secret pour lui.

Et Maurice se sentait chagrin d'avoir été forcé de refuser une confidence à Spindler.

Cette pauvre Fanny supporta ce soir-là, sans savoir pourquoi, la peine d'avoir été la cause innocente de la mauvaise humeur des deux amis...

Maurice ne l'écouta pas chanter...

Et quand ils furent couchés tous deux, il s'endormit, contre son ordinaire, sans lui donner un baiser.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LES LORETTES VENGÉES.

LES

LORETTES VENGÉES

PAR

HENRY DE KOCK.

2



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue des Jardins d'Idalie, 1.

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60

1853

I

Blondinette (suite).

. . . .

C'était le vingtième jour de liaison de Maurice et de Fanny.

Maurice qui s'était levé, le matin, avec un grand mal de tête, se sentit pris, vers midi, d'un accablement si profond, si général, qu'il en perdit presque connaissance...

Quand il revint à lui, il se trouva couché. Devant lui était un médecin, une main du jeune homme dans la main; au pied du lit se tenait Fanny, dont les regards inquiets s'attachaient sur le docteur.

— Tiens! dit Maurice, qu'y a-t-il donc?... je suis donc malade? — Chut! chut! repartit le médecin, un vieux médecin que Fanny avait été chercher, au hasard, dans la maison en face.

Oui, nous sommes malade, nous avons un peu de fièvre, mon cher monsieur...

D'après ce que m'a expliqué mademoiselle, cet état proviendrait d'un excès de travail...

Le docteur sourit légèrement en prononçant ces mots.

Fanny rougit.

— Quoi qu'il en soit, il vous faut du repos... beaucoup de repos.

Voici une ordonnance que je viens de rédiger.

Mademoiselle aura le soin de vous faire prendre cette tisane par moments réglés, comme je le prescris.

Surtout, elle s'opposera à ce que vous parliez beaucoup.

N'est-ce pas, mademoiselle, que vous empêcherez monsieur de causer?

Fanny inclina la tête.

— Demain, je reviendrai, continua le docteur.

Et avant quatre ou cinq jours, j'espère, monsieur, vous pourrez reprendre vos pinceaux et vos crayons...

En me promettant, néanmoins, de peur d'une rechute, de ne plus... travailler avec autant de persistance.

L'homme n'est pas de fer, que diable, monsieur!...

et il ne faut pas abuser de ses facultés, même à bonne intention.

Ceci dit d'un ton où perçait un peu de malice tempérée par de la bonhomie, le vieux médecin s'éloigna.

— Qu'est-ce qu'il nous chante avec son travail, celui-là!... fit Maurice en attirant à lui Fanny; c'est donc toi, Blondinette, qui lui as dit que je travaillais trop? — Dame! repartit Fanny en rougissant de nouveau, il fallait bien lui dire quelque chose! Quand il est arrivé et qu'il t'a vu évanoui et tout brûlant... et moi qui pleurais à tes côtés... il s'est écrié tout de suite en me menaçant du doigt... oh! sans colère, du reste... il a l'air bien bon, ce monsieur, au contraire : « Ah! mademoiselle, mademoiselle!... des larmes ne signifient rien maintenant... c'est quand ce beau garçon-là voulait trop souvent vous prouver qu'il vous aimait qu'il fallait pleurer!... »

— Vieille bête, murmura Maurice, de quoi se mêle-t-il! mais ce qu'il dit n'a pas le sens commun...

Tu le mettras à la porte demain quand il reviendra, entends-tu, Blondinette?

Fanny hocha la tête.

— Non! monsieur, non, répliqua-t-elle gaiement, je ne le mettrai pas à la porte du tout... d'abord, parce qu'il s'est aperçu que ses paroles me faisaient de la peine, il s'est empressé de me demander pardon... bien gentiment... bien gentiment!... en me disant :

— « A mon âge, mon enfant, on a le droit de donner des conseils, mais on sait mieux encore pratiquer l'indulgence... »

Ensuite, parce qu'il m'a assuré aussitôt, comme il te l'a dit à toi-même tout à l'heure, que ton indisposition ne durerait pas!

Maurice sourit à la jeune fille.

— Tu es bonne aussi, toi, Blondinette, lui dit-il, embrasse-moi.

Fanny effleura vivement de ses lèvres les lèvres de son amant.

— Voilà! fit-elle, et maintenant... tu sais la recommandation du docteur, Maurice? Ne parlons plus... et reposons-nous. — Le docteur m'ennuie... — C'est possible; moi, il me plaît. Allons! restez tranquille, monsieur, et dormez.... je vais faire votre tisane... quand elle sera prête, je vous réveillerai pour vous en donner une tasse. — Alors, tu ne t'en iras pas sans me dire adieu. — M'en aller?... et pourquoi m'en irais-je? — Mais ton théâtre, ce soir? — On joue une pièce nouvelle où je n'ai pas à faire. Je ne bougerai pas d'ici. — Ah! tant mieux!

Maurice sourit encore à sa maîtresse; puis il ferma les yeux...

Et il s'endormit...

On s'endort si doucement sous la garde de quelqu'un qui nous aime.

Pendant trois jours, Maurice ne quitta pas le lit.

Il n'allait pas plus mal, et la fièvre avait disparu, mais il se sentait toujours faible et brisé.

Avouons pour lui qu'il avait à la fois trop travaillé et trop aimé depuis quinze jours. L'amour et le travail marchent rarement de pair sans se gêner mutuellement, ou tout au moins sans faire payer cher son plaisir à celui qui tient à les héberger chez lui tous les deux à la fois.

Fanny ne s'éloigna pas une minute de son amant.

Le jour, elle brodait à ses côtés et elle chantait des chansons tout en l'obligeant à boire, heure par heure, sa tasse de tisane.

Mais Maurice détestait la tisane.

La nuit, elle reposait sur un lit de sangle que le concierge lui avait prêté et qu'elle dressait, chaque soir, dans la chambre du malade.

Et au moindre mouvement, au moindre soupir de l'artiste, elle était debout, près de lui, lui demandant : « Souffres-tu? as-tu besoin de quelque chose? » r'arrangeant ses oreillers et sa couverture... rafraîchissant ses mains et son front sous ses baisers.

Le quatrième jour, Maurice était tout à fait bien.

Le docteur lui avait permis de se lever une heure et de prendre un bouillon.

Il était quatre heures du soir. Maurice, assis sur son grand fauteuil de cuir, dans son atelier, examinait ses bois abandonnés depuis quatre jours, tandis que le con-

cierge, sous la surveillance de Fanny, faisait sa chambre à coucher.

Un coup de sonnette retentit à la porte du logement de l'artiste.

— Si c'est un étranger, fit Maurice à Fanny qui allait ouvrir, je ne veux pas recevoir, entends-tu? Demande le nom.

Fanny revint.

C'est un monsieur qui se nomme Fabien de Crosne, dit-elle.

— Fabien ! répéta Maurice avec joie ; Fabien! Fais entrer! fais entrer!

Fabien parut, Fanny se retira discrètement.

— Hein! qu'est-ce que c'est? s'écria Fabien à l'aspect de l'artiste, pâle et changé, tu es donc malade! — C'est-à-dire que je l'ai été... oh! une simple indisposition... mais c'est fini. — Et tu n'as pas pu me le faire savoir?...

Et depuis plus de vingt jours je n'entends pas parler de toi.

— Oh! il n'y a que quatre jours que je suis au lit... et tu le vois, je me lève déjà....

D'ailleurs, pourquoi m'as-tu laissé toi-même si longtemps sans me donner de tes nouvelles?

Fabien s'inclina.

— C'est juste, repartit-il, si tu es coupable, je le suis aussi!

Nous n'avons donc pas de reproches à nous adresser mutuellement.

Mais, dis-moi, à présent que je suis là, as-tu besoin de quelque chose?

— Merci, reprit Maurice. — Bien vrai! J'aime à croire que tu ne te gênerais pas avec moi! — Et tu ne te trompes pas... mais j'ai tout ce qu'il me faut.

Fabien sourit.

— Tout... répéta-t-il; c'est beaucoup... Après cela, c'est vrai! quand on est amoureux... et qu'on a près de soi ce qu'on aime... ne possède-t-on pas plus qu'un roi!

Ah çà! que m'a appris Spindler, Maurice? Spindler que je viens de rencontrer tout à l'heure... et qui ne te savait pas malade non plus, lui, mais dont les propos ont été, je l'avoue, la première cause de cette visite.

Tu es amoureux... réellement amoureux...

Et c'est sans doute cette petite blonde qui m'a ouvert la porte qui est l'heureux objet de ta passion?

Maurice ne répondit point. Près de Fabien, comme près de Spindler, il hésitait à entamer le chapitre des confidences... chapitre d'autant plus scabreux qu'il fallait ou mentir ou rougir en le déroulant.

Cependant aussi Maurice aurait bien envie de parler à quelqu'un de Fanny...

De Fanny, qui s'était montrée si charmante, si bonne, si dévouée pour lui depuis quatre jours!...

A qui fera-t-on l'éloge d'une maîtresse, si ce n'est à un ami?

Et puis Fabien, en questionnant à ce moment Maurice

sur ses amours, n'avait pas cet air railleur qui, à ce propos, avait tant déplu à Maurice chez Spindler.

— Voyons, reprit Fabien, tu as peur de m'avouer que ton cœur est pris, mon pauvre Maurice... et pris par quelque petit ange déchu, à ce que je présume... Tu as tort... je confesse bien, pour ma part, que, depuis une semaine entière, je ne songe qu'à certaine femme mariée... que le hasard a jetée sur ma route... et que je n'abandonnerai pas tout de suite, je le crois fort, à la tournure que prennent les choses, si j'ai jamais le bonheur de la posséder.

Nous n'en sommes plus tous deux à nous défier mutuellement de devenir amoureux...

En niant des joies que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre.

Parle donc sans crainte. Aujourd'hui c'est à toi de m'apprendre qui tu aimes et de qui tu es aimé...

Demain peut-être, je viendrai à mon tour te conter mes aventures.

— Eh bien, soit! fit Maurice, aussi bien, toi qui es plus versé que moi dans ces sortes de relations, quand je t'aurai dit ce qu'est Fanny et ce qu'elle a fait pour moi, si tu trouves qu'il y ait lieu de me donner des conseils... tu m'en donneras... et je les accepterai avec reconnaissance.

On le voit, Maurice agissait ici comme ces joueurs timides qui, au début d'une partie, demandent pardon d'a-

vance à leurs adversaires de n'être pas habiles. C'est un moyen comme un autre de prouver de la modestie et d'obtenir de l'indulgence.

— A la bonne heure, repartit Fabien, tu t'exprimes comme Cicéron et je suis tout disposé à te répondre comme Socrate.

Nous disons donc que ta Fanny...

— Nous disons que Fanny...

Nous n'entrerons pas dans le détail des confidences de Maurice à Fabien; il nous suffira de relater que moitié de bon gré, moitié par entraînement, l'artiste ne cacha rien à son ami de ce qui pouvait concerner la jeune fille.

Quand il eut achevé, Fabien, se levant, dit à Maurice :

— Eh bien, bravo! ta Blondinette est une brave et charmante petite fille... et tu as raison de l'aimer... car tu dois être convaincu enfin qu'on peut trouver du cœur parmi ces *créatures-là*, comme tu les intitulais insolemment autrefois...

Qu'elle ait eu quelques amants... avant... et quelques histoires... ténébreuses... que t'importe?

D'après ce que tu m'as appris d'elle, je parierais cent contre un qu'elle ne t'a pas menti néanmoins en te jurant qu'elle n'avait jamais aimé personne.

L'amour d'une lorette, vois-tu, est un bijou dont elle ne se pare que près des gens qui ne lui offrent pas de le lui acheter.

Spindler est un niais de s'être moqué de toi... il n'y avait pas de quoi!...

Pour mon compte, loin de te blâmer, je te félicite... Seulement...

— Seulement? répéta Maurice qui buvait les paroles de Fabien. — Seulement, continua Fabien en allumant son cigare, puisque tu m'as autorisé à te donner des conseils... en voici un que tu accepteras, j'espère, parce que tu es trop sage pour ne pas être de mon avis.

C'est très-joli d'aimer et d'être aimé... c'est très-beau d'acquérir la preuve qu'une femme a du cœur...

Cependant il y a amour et amour, cœur et cœur, comme il y a zinc et zinc!...

Je ne me rappelle plus dans quel vaudeville on disait cette savante bêtise-là!

Tu peux donc adorer ta Fanny et te laisser adorer d'elle... six mois... ou un an, mon cher Maurice.

Mais ce temps écoulé, quoi qu'il t'en coûte, tu ne dois pas oublier qu'un homme comme toi, qui sera un jour riche et un grand artiste, ne peut donner longtemps son bras qu'à une femme digne de lui.

Est-ce vrai?

— C'est vrai, murmura Maurice. — Puisque nous sommes si bien d'accord là-dessus, n'en parlons donc plus, reprit Fabien.

Et au revoir! A ma prochaine visite, je t'apprendrai mon histoire avec ma femme mariée.

Ah! avant de partir, je voudrais pourtant bien admirer un peu encore mademoiselle Blondinette, moi!

Qu'est-ce qu'elle fait donc dans ta chambre à coucher?

— Elle n'ose pas se montrer peut-être. — Bah ! appelle-la!—Fanny! fit Maurice.

La jeune fille entra dans l'atelier.

Fabien la considéra un instant en silence; puis, lui tendant la main :

— Mademoiselle Fanny, lui dit-il, mon ami Maurice m'a dit que vous étiez la plus adorable petite fille du monde...

Et plus je vous regarde, plus je suis persuadé qu'il ne m'a pas trompé.

Continuez donc d'aimer Maurice, mademoiselle!... car il vous aime aussi...

Et quand vous me rencontrerez, serrez-moi la main comme à un véritable ami.

. . . .

Fabien de Crosne s'était éloigné. Tout émue encore des douceurs qu'il venait de lui dire, Fanny, qui avait reconduit le jeune homme jusqu'à la porte, s'empressa d'accourir vers son amant.

— Ah! il a l'air bien aimable, bien bon, ce monsieur-là! lui dit-elle.—Tu trouves! fit Maurice.

Pauvre Blondinette ! elle ne se doutait pas que ce monsieur, si bon et si aimable, venait, sous forme d'un conseil, de jeter un gros pavé dans son bonheur!

Maurice avait pu oublier vite les railleries de Spindler.

Mais le sage discours de Fabien, Maurice devait désormais se le rappeler sans cesse.

II

Une lettre.

A M. Fabien de Crosne.

Voici quatre jours de suite que nous nous voyons, M. Fabien, quatre jours que vous venez chez moi ; ces visites sont dangereuses : si vous m'aimez comme vous me l'avez juré hier, il faut me le prouver en m'oubliant. Ma tâche en ce monde est d'être éternellement malheureuse, je le crains bien... mais quelque malheureuse que je sois, je veux conserver toujours le droit de garder la tête haute!... Fabien, encore une fois, si vous m'aimez... oubliez-moi!

Tenez, je vous crois, Fabien, vous m'aimez... Oui, dans votre voix, dans vos larmes, hier, il y avait plus que de la pitié, il y avait de la tendresse...

Mais quand je vous aimerais à mon tour, comme vous m'en suppliez, répondez, Fabien, à quoi cela me mènerait-il? Les fautes de mon mari m'autorisent à me venger, dites-vous... Me venger!... quelle vengeance? celle de répondre à des outrages par le déshonneur... Ah! demandez au monde qui nous juge, qui il méprisera le plus, du mari qui trahit sa femme ou de la femme qui oublie ses devoirs? Ce sont les hommes qui ont fait les lois, Fabien, et ils les ont faites plus sévères pour nous que pour eux... C'était justice : ils nous donnent leur nom... le souiller serait un crime de notre part... Ils ne sont responsables qu'envers eux-mêmes de leurs mauvaises actions; et puis leurs désordres ne troublent que superficiellement la famille... Nous... en devenant coupables, nous risquons d'apporter dans notre maison un sujet éternel de honte et de discorde. Si demain j'avais un enfant, Fabien, demain je me tuerais... Cet enfant ne pourrait être celui de mon mari... et si je consens à ce que mon mari m'abandonne et m'offense... je ne puis consentir à ce qu'il me méprise... à ce qu'il haïsse mon enfant.

Allons! vous entendrez la raison, Fabien, n'est-ce pas? vous ne reviendrez plus! Déjà mes domestiques s'étonnent, j'en suis sûre, de vos fréquentes visites en l'absence

de M. de Rostaing... il ne faut pas que leur étonnement se change bientôt en calomnies. Vous m'offrez de me voir dehors, chez vous, que sais-je!... Non, Fabien... Une fois que nous nous serions vus ainsi, nous nous accoutumerions à nous revoir... nous ne pourrions plus nous passer l'un de l'autre... vous me répéteriez chaque jour que vous m'aimez... Un jour j'oserais vous avouer de vive voix... ce que je vous avoue ici sans honte... parce que je compte assez sur votre cœur pour être certaine que vous n'abuserez pas de ma confiance... Oui... je vous avoue que je serais heureuse... bien heureuse d'être votre femme, Fabien...

Et ce jour-là je serais perdue sans retour, mon ami!

Adieu! adieu! adieu! Fabien!... Ce triste mot que je vous adresse à mains jointes, mon ami, que votre âme me le renvoie avec résignation. Il vaut mieux souffrir loin l'un de l'autre que de se montrer réciproquement des larmes que le remords fait couler.

Cependant, avant de me séparer à jamais de vous, Fabien, je tiens à ce que vous sachiez au juste quelle a été mon existence depuis que je suis la femme de M. Emmanuel de Rostaing; je refuse de déshonorer aux yeux du monde le nom que je porte, sans doute... mais il m'est bien permis, n'est-il pas vrai? de me plaindre à la seule personne que j'aie encore trouvée digne de m'entendre.

Lors de vos visites, mon ami, ce récit que vous me

demandiez, j'hésitais, vous l'avez vu, à vous le faire; vous-même, vous reculiez devant des confidences qui devaient me coûter encore des pleurs...

Seule, j'ai plus de courage... et puis, écrire, ce n'est plus parler... Là où ma voix se serait brisée, ma plume, au contraire, deviendra éloquente.

Écoutez-moi donc, Fabien.

J'avais dix-huit ans, et depuis six ans déjà j'étais privée de ma mère.

Pauvre mère! si elle eût vécu, aujourd'hui peut-être je ne serais pas si malheureuse. Oui! il faut plaindre, bien plaindre les jeunes filles qui n'ont plus de mère. Si l'avenir leur garde des douleurs, elles n'auront personne pour les apaiser. Il est pour elles des tristesses qu'un père ne saurait ni comprendre ni adoucir.

Je sortais de pension à peine.

A peine avais-je eu le temps d'oublier dans la maison paternelle et mes travaux et mes plaisirs du pensionnat.

— Henriette, me dit mon père un soir, fais-toi belle demain, mon enfant, il va arriver de Paris un jeune homme à qui je désire que tu plaises.

Car ce jeune homme doit être ton mari.

— Mon mari! répliquai-je, mon mari!

Mais mon père ne m'écoutait pas; il s'était déjà retiré dans ses bureaux où l'appelaient ses affaires : mon père était et est encore un des plus riches banquiers de

Rouen. Le seul mobile de sa vie a été l'argent. Il rêve l'argent, il veut de l'argent, il gagne de l'argent... En dehors de l'argent, il n'est point d'autre pensée, d'autre désir, d'autre félicité pour lui. Cependant il m'aime, assure-t-on, car, en me mariant, il m'a donné une dot de trois cent mille livres...

Ah! pourquoi mon père n'est-il pas un simple artisan, il m'eût aimée peut-être autrement qu'avec sa bourse!...

M. Emmanuel de Rostaing arriva.

Mon père me présenta à lui.

Pendant trois semaines, M. Emmanuel de Rostaing fit semblant de s'occuper de moi.

Pendant trois semaines, je pus observer à la dérobée (je n'osais pas alors la regarder en face) cette figure où d'instinct je lisais déjà la froideur, l'indifférence à mon égard.

Et pourtant M. de Rostaing, il me l'apprit plus tard, faisait à ce moment des frais d'amabilité et de tendresse pour moi...

Puis, un matin, on me revêtit d'une robe blanche qui avait coûté mille écus.

Et le soir même, mon mari m'emportait à Paris... sans oublier ma dot.

Les premiers temps de mon installation à Paris, dans l'hôtel de M. de Rostaing, se passèrent assez bien.

J'avais mon appartement où mon mari venait, chaque matin, me rendre une visite de quelques minutes.

L'heure des repas nous réunissait encore.

Le soir, nouvelle visite d'un instant, de mon mari.

Et c'était tout... absolument tout...

M. de Rostaing ne voulait ou ne pouvait plus, à Paris, se gêner avec moi par de faux semblants d'affection.

Et il ne se gênait pas.

Cette conduite me surprenait bien un peu...

Car, enfin, je ne me connaissais pas trop laide, et quelque innocente que soit une jeune fille en sortant de pension, elle est encore assez instruite pour s'étonner qu'un mari se contente, près de sa femme, de simples rapports de politesse! Mais de la part d'un homme que je ne savais pas aimer parce qu'il n'avait rien fait pour me l'apprendre... cette manière de me traiter ne pouvait me causer une grande affliction.

M. de Rostaing s'apprêtait à me prouver qu'il ne m'avait pas épousée pour me laisser, même à ses côtés, le triste bonheur du calme dans l'indifférence.

Deux semaines, environ, s'étaient passées.

Un jour, comme je me disposais à aller faire en voiture un tour de promenade au bois, la seule distraction que je me fusse permise jusque-là, deux ou trois fois au plus, mon mari se présenta subitement à moi, tenant une dame par la main.

— Ma chère Henriette, me dit-il, je vous présente une charmante personne qui désire ardemment devenir votre amie.

Madame Estelle Vigi.

Madame est veuve et madame s'ennuie. J'aime à croire que vous mettrez tout en œuvre pour lui être agréable. De son côté, je vous le répète, madame est toute disposée à mériter vos sympathies.

Là-dessus, mon mari s'éloigna, après avoir échangé avec madame Vigi un sourire dont je n'appréciai le sens que plus tard.

Pour le moment, pauvre jeune fille crédule et confiante que j'étais, je ne songeais qu'à remercier le ciel de me donner une société, une compagne, une amie.

Madame Vigi m'accablait de caresses, d'amabilités, de louanges.

Je répondis aussi chaleureusement que je pouvais à ses protestations, à ses éloges, à ses serments.

Nous allâmes ensemble au bois, mon mari nous accompagnait. Puis nous revînmes à l'hôtel tous trois.

Après le dîner, nous fîmes de la musique.

Et le lendemain et le surlendemain et les jours suivants, madame Vigi, qui ne me quittait plus, ne cessa de se montrer charmante et aux petits soins pour moi.

Je ne discontinuai point de lui donner les marques les plus évidentes d'affection.

Cependant, à mesure que j'apprenais à connaître madame Vigi, par l'effet d'un sentiment dont je ne me rendais pas compte encore, mais qui n'en agissait pas moins énergiquement sur moi, au lieu de l'aimer davantage, je

me prenais, au contraire, à ressentir près de cette femme une sorte de malaise, de défiance, de chagrin.

D'abord, je m'étais aperçue bien vite que le caractère de celle qu'on m'avait si brusquement imposée pour amie ne concordait en aucun point avec le mien. J'étais simple, timide... madame Vigi était coquette... et ne s'effrayait de rien. Au théâtre, où mon mari nous menait toutes les deux, maintenant, assez souvent, elle parlait haut pour que chacun la remarquât, et riait à l'occasion plus fort encore. A la promenade, elle regardait tout le monde et paraissait enchantée que tout le monde la regardât... Puis, elle était railleuse, méchante même... Elle avait des anecdotes sur tous les hommes, sur toutes les femmes, au front desquels elle pouvait attacher un nom, et ces anecdotes, parfois plus que légères, elle les contait à mes côtés sans se préoccuper de la rougeur qu'elles étaient susceptibles de me faire monter au visage. Enfin, et ceci n'était pas la moindre des raisons qui commençassent à m'éloigner de madame Vigi, sa conduite, ses manières avec mon mari devenaient chaque jour tellement étranges, que, malgré moi, je m'en sentais non pas attristée, jalouse, on n'est jaloux que de ce qu'on aime, mais profondément humiliée. Emmanuel et madame Vigi levaient peu à peu le masque. Par un reste de pudeur, ils continuaient de se contraindre assez pour ne point m'avouer absolument leurs relations... mais peu leur importait déjà que je les devinasse. Chuchotements, re-

gards furtifs, mains oubliées dans les mains... voilà ce qu'à chaque instant je surprenais entre eux... Cependant, comme j'étais loin encore de soupçonner la vérité tout entière, ces indices, suffisants pour me froisser, ne l'étaient pas pour me donner le droit d'essayer de rompre avec une position indigne de moi...

J'abrégerai, Fabien. Aussi bien je me sens prise de dégoût en m'appesantissant sur les détails de cet ignoble drame.

Il y avait un mois que madame Vigi, en qualité de mon ami intime, ne quittait plus ma maison...

Lorsque le hasard, le hasard qui se plaît souvent à se servir des moyens les plus communs, les plus vulgaires, pour découvrir les crimes, les infamies les plus sûrs de l'impunité, me livra, enfin, tout entier, le secret de mon aversion instinctive et croissante pour Estelle Vigi.

Cette femme perdit un jour, chez moi, dans ma chambre, une lettre de mon mari.

Cette lettre, je ne vous en rapporterai pas les termes, Fabien, par respect pour vous autant que pour moi; cette lettre m'apprit tout ce que je pouvais apprendre... plus que je ne devais apprendre.

En la lisant, je pleurai... oh! je pleurai comme un enfant... non de douleur, encore une fois, mais de honte!...

Je courus à l'appartement de M. de Rostaing.

Sans prononcer un mot, je jetai devant lui la lettre de sa maîtresse...

Le croiriez-vous, Fabien ! un sourire... un sourire... telle fut la première réponse de mon mari à mon regard irrité.

L'exaspération s'empara de moi.

— Monsieur, dis-je à M. de Rostaing, je sais tout, vous ne niez rien...

Il vous plaira donc, je l'espère, à l'avenir, de me dispenser de la société de madame Vigi.

Je ne vous demande pas d'amour... je vous demande du respect.

Traitez-moi toujours en étrangère, j'y consens... mieux encore, j'en suis heureuse !

Mais, du moins, ne m'avilissez pas !

M. de Rostaing me considéra d'un air railleur.

— Voici de bien grandes phrases, dit-il. Est-ce en pension que l'on vous a enseigné toutes ces belles choses, ma chère petite?

Et comme j'allais répliquer... sans m'en laisser le temps, et d'un ton qui m'effraya, je ne vous le cache pas :

— Madame, continua M. de Rostaing, écoutez-moi. Oui, j'aime Estelle Vigi... je l'aime depuis trois ans déjà... et je l'aimerai longtemps encore, toujours peut-être...

Vous voyez que je suis franc.

Maintenant, que si vous vous étonnez, et cela serait assez naturel, qu'aimant ainsi ailleurs, je vous aie pour-

tant épousée, je vous dirai encore, non moins franchement, que j'avais besoin de votre fortune pour consolider la mienne...

Et que madame Vigi ne possède rien.

— Eh bien, monsieur, gardez ma fortune et laissez-moi retourner près de mon père! m'écriai-je.—Non pas! fit M. de Rostaing du même ton qui me glaçait; non pas!

Vous êtes ma femme, vous resterez avec moi, chez moi.

Et comme je veux, vous entendez, comme *je veux* recevoir chez moi madame Vigi, vous serez assez bonne de continuer, comme par le passé, d'accueillir en amie madame Vigi.

Nous vivrons ensemble tous les trois de la sorte.

Moi, entre la femme que j'aime, oui, que j'aime, et celle à laquelle je ne demande que d'être une sœur pour moi.

Et le misérable osait me prendre la main en prononçant ces mots :

— Vous, entre deux êtres dont l'unique désir sera de vous épargner le moindre ennui, la moindre peine!

— Mais, monsieur, murmurai-je, surmontant mon effroi, à force d'indignation; mais, monsieur, il y a des tribunaux en France, et vous oubliez que je puis, devant eux, vous demander compte de votre conduite!...

M. de Rostaing eut de nouveau son sourire de hyène.

— Je n'oublie rien, repartit-il, et la preuve, tenez... il brûlait alors la lettre que j'avais eu l'imprudence de lui remettre, et la preuve, c'est que je m'empresse d'a-

néantir un papier qui pourrait, en effet, me compromettre.

Si, munie de ce papier, vous vous sentiez l'audace de braver ma haine, madame, vous entendez? ma haine, en allant, comme vous l'avez dit, devant les tribunaux, traîner dans la boue le nom que vous portez...

Et un autre nom qui m'est plus cher encore que le mien.

. . . .

Que vous dirai-je, Fabien! Ce récit que j'ai entrepris pour la première fois, ce récit, je n'ai pas plus le courage de l'achever que je n'eus celui de répondre aux paroles que je viens de vous rapporter.

Comment se sont écoulées les deux années qui ont suivi cet instant où *mon mari* ne craignit pas de m'avouer qu'il aimait une autre femme que moi... où il eut le cynisme d'exiger que sa maîtresse demeurât *mon amie!*

Comment ai-je supporté cette existence horrible, à travers mille affronts, mille misères, mille cruautés!

Car, enhardi par ma faiblesse, vous en avez été témoin vous-même, l'autre jour, M. de Rostaing en est arrivé maintenant à me menacer lorsque je me refuse, par hasard, à une nouvelle complaisance...

Comment ne suis-je pas morte, enfin, de colère, de douleur, d'ennui, de désespoir!

Je n'en sais rien.

Vous me direz que, bravant les menaces de M. de Rostaing, forte de mon droit, j'aurais dû, depuis long-

temps, fuir sa maison, ou tout au moins demander à mon père de m'accourir en aide.

Mais pour fuir, Fabien, il me faudrait un prétexte plausible, une preuve flagrante de l'intimité criminelle de mon mari et de madame Vigi, et ce prétexte, cette preuve, ils se donnent bien de garde de me les fournir... ils savent trop qu'une imprudence de leur part les mettrait en mon pouvoir. Seuls avec moi, sans doute, ils se gênent à peine pour se parler de leur amour... En public, ou lors d'une visite, ils deviennent, sinon tout à fait prudents, au moins plus circonspects. On peut soupçonner la vérité en les observant, mais les accuser absolument, non! Madame Vigi, surtout, cette vile et méprisable créature qui n'a pas reculé devant un bonheur, si c'est du bonheur qu'elle goûte, acheté au prix de mon mépris; madame Vigi affecte, en ces moments, les dehors de l'amitié la plus tendre... et la froideur avec laquelle je la traite est une arme qu'elle retourne alors contre moi en m'accusant de sécheresse et de sauvagerie...

Quant à l'aide que je pourrais demander à mon père, hélas, Fabien, au plus fort de mon affliction, je n'ai même pas songé à cette ressource. Mon père, qui est un honnête homme, ne comprendrait rien à un semblant de plaintes de ma part... et, encore une fois, il m'est impossible de prouver positivement. Mon père, depuis mon mariage, est venu souvent à Paris. J'ai pleuré dans ses bras... mais M. de Rostaing lui souriait pendant ce

temps... mon père n'a pas deviné l'amertume de mes larmes, il n'a vu que le sourire de mon mari...

. . . .

Et maintenant, Fabien, vous savez tout.

Vous savez que je suis bien malheureuse.

Mais vous savez aussi que je préfère courber éternellement la tête sous mon malheur.

Plutôt que de chercher dans une faute l'oubli, la vengeance de ce qu'on me fait souffrir.

Ne m'accusez pas d'ingratitude, Fabien, je vous remercie du fond du cœur de la douce pitié que j'ai su vous inspirer.

Votre amour, son souvenir sera désormais la seule joie de ma vie.

Mais, pitié et amour, il m'est défendu d'autoriser l'une et d'accepter l'autre.

Quoique, je vous le répète, Fabien, je vous aime... oui, je vous aime!...

Une dernière fois donc, mon ami, adieu! adieu!...

Figurez-vous que c'est l'aveu d'une mourante que vous avez reçu là, après sa confession.

Et, à l'avenir, ne pensez à moi que comme on pense à ceux pour lesquels on eût donné sa vie et qui eussent aussi donné leur sang pour vous...

Mais dont on est séparé par la tombe.

Avec un soupir de regret et de résignation.

III

Réponse à la précédente.

Nota. Voici de quelle façon le billet suivant arriva aux mains de madame de Rostaing :

Le jour même où il avait reçu la lettre que vous venez de lire, à l'heure où il avait l'habitude de faire sa visite, sûr de ne point se rencontrer avec le mari et la maîtresse, Fabien se présenta, comme d'ordinaire, à l'hôtel de Rostaing.

En entendant annoncer M. Fabien de Crosne, Henriette de Rostaing rougit... Cependant, elle ne fit rien pour s'opposer à ce que le jeune homme vînt jusqu'à elle.

Elle se réservait probablement de lui adresser elle-même les reproches qu'il méritait pour son infraction à ses ordres, à ses prières.

Fabien parut.

Et, à son aspect, tout ressentiment, si vraiment elle en éprouvait quelque peu alors, s'évanouit aussitôt dans l'âme de madame de Rostaing pour faire place à une terreur mêlée de pitié.

Fabien s'avançait vers elle, pâle, anéanti... brisé...

Des larmes, de véritables larmes, mouillaient sa paupière...

Une sorte de tremblement nerveux agitait tout son corps.

— Pardonnez-moi, madame, murmura-t-il en s'arrêtant à quelques pas en face de madame de Rostaing, pardonnez-moi de vous avoir désobéi.

Que voulez-vous... il a fallu que je vous visse encore une fois... cela a été plus fort que moi.

Et comme madame de Rostaing faisait un mouvement :

— Mais rassurez-vous, poursuivit Fabien en posant la main sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur, je ne vous importunerai pas longtemps de ma présence.

Tenez... lisez ceci... et... quand vous l'aurez lu... si vous persistez encore dans votre vœu de séparation éternelle...

Eh bien! adieu, alors, madame! adieu!... pour toujours!

Là-dessus Fabien s'enfuit...

Madame de Rostaing décacheta vivement l'enveloppe du billet que le jeune homme venait de lui remettre.

Tel était le contenu de ce billet :

Vous m'avouez que vous m'aimez, Henriette, et vous exigez que je renonce à vous!...

Je ne répondrai rien ici à votre lettre que j'ai lue et relue toute la nuit.

Ce n'est que de vive voix que l'on peut convenablement flétrir certains crimes, consoler certaines douleurs...

Mais ce que je dirai à celle près de qui, pour la première fois de ma vie, j'ai compris ce que c'était que l'amour...

A celle à qui je sacrifierais tout... et qui ne veut rien me sacrifier...

Rien... pas même l'honneur d'un misérable qui n'a jamais su que lui imposer des souffrances!

Ce que je dirai à celle qui ose m'écrire en même temps : « Je vous aime!...

Et je ne veux plus vous revoir! »

Le voici :

Si demain, à l'heure où je vous ai remis ce billet, vous n'êtes pas près de moi, chez moi...

Demain, je vous le jure sur mon âme, Henriette, à cette heure, j'aurai cessé de vivre!

Et ne croyez pas que ce serment soit une vaine menace, un subterfuge, un piége, pour vous attirer près de moi!

Il est des femmes, et vous êtes de ce nombre, Henriette, avec lesquelles un homme de ma nature n'emploie jamais de vaines menaces, de subterfuges, de piéges!

Oui, je mourrai... parce que je dois, parce que je veux mourir, plutôt que de vivre séparé éternellement de vous!

Parce que je n'aime que vous, parce que je n'aimerai plus en ce monde que vous...

Et que je me sais aimé de vous.

Oui, je vous le répète sur mon âme, je me tuerai, Henriette!

C'est à vous de savoir maintenant ce qui vous convient le mieux :

Ou de venir oublier chaque jour vos chagrins, réfugiée dans ma tendresse, dans mes soins, dans ma protection...

Ou, par une obéissance aveugle à ce que vous appelez *vos devoirs,* d'ajouter aux douleurs dont deux infâmes vous accablent...

Un remords...

A vos larmes...

Une tache de sang.

J'ai dit : A demain donc ou à jamais!

Ne m'écrivez pas!

J'ai donné ordre de refuser toute lettre.

Vous ou rien,

Le bonheur ou la mort.

Mon sort est entre vos mains.

. . . .

Après avoir lu ce billet, Henriette de Rostaing poussa un gémissement de désespoir...

Il n'y avait plus à hésiter pour elle.

Elle ne devait pas laisser mourir Fabien!

. . . .

Cependant, que faisait alors ce pauvre désolé que nous venons de voir apporter à madame de Rostaing l'épître susdite?

Il rentrait chez lui, allumait un cigare, montait à cheval et partait pour Saint-Mandé, où l'attendait un joyeux repas de garçons!

Allons! ne vous empressez pas néanmoins de jeter la pierre à Fabien, mesdames.

On peut jurer à une femme qu'on se tuera, si elle ne vous cède point...

Avec la ferme intention, le cas échéant, de ne point se défigurer par la plus légère égratignure.

L'inanité du serment ne suppose pas toujours la fausseté du cœur!...

Fabien était fort amoureux de madame de Rostaing, je vous le certifie.

Et s'il n'avait pas la moindre envie de se tuer pour elle, en dépit de ce qu'il lui avait écrit, pourtant il se fût trouvé sérieusement privé s'il lui eût fallu renoncer à la revoir!

Il avait employé, pour combattre les sages résolutions de madame de Rostaing, un moyen qui, quelque usé,

rebattu, vieillot et niais qu'il paraisse, à première vue, n'en a pas moins l'avantage de réussir, à preuve! huit fois sur dix...

Près des femmes les plus expérimentées...

A plus forte raison près de celles qui ne savent rien...

Et maintenant, en attendant l'heure du triomphe ou de la défaite, Fabien s'en allait gaiement tuer le temps...

Comme un général qui danse la veille d'une bataille.

Bah! je vous donne des récits de la vie réelle.

Ne m'en veuillez pas si mes personnages ne sont pas, parfois, aussi romanesques que vous le désireriez peut-être.

En fait de personnages romanesques, je n'en reconnais que deux espèces *de bonne foi*, à certains moments de leur existence :

Les poëtes... quand ils ont bien soupé.

Nos maîtresses... quand nous leur pardonnons une infidélité.

—

IV

Un peu vicomte de Valmont.

Connaissez-vous *les Liaisons dangereuses*, cette œuvre curieuse du siècle dernier, ce livre à la fois infâme et magnifique, qui, de même que la *Paysanne pervertie*, de Rétif de la Bretonne, semble ne se résigner à amener son lecteur à bon port qu'après l'avoir traîné par les sentiers les plus fangeux du vice?

Si vous avez lu ce roman, vous devez vous en rappeler un des chapitres les plus intéressants; la lettre CXXV, dans laquelle le vicomte de Valmont, le héros de l'histoire, apprend à madame de Merteuil, son hono-

rable confidente, comme quoi *la voilà donc vaincue, cette femme superbe, qui avait osé croire qu'elle pourrait lui résister.*

Cette lettre où le susdit vicomte développe ainsi sa théorie de l'art de séduire :

« Par bonheur, je me ressouvins que, pour subjuguer une femme, tout moyen était également bon et qu'il suffisait de l'étonner par un grand mouvement pour que l'impression en restât profonde et favorable. Je suppléai donc par la terreur à la sensibilité qui se trouvait en défaut, et pour cela changeant seulement l'inflexion de ma voix et gardant la même posture... »

Le chevalier de Valmont est alors aux pieds de madame de Rosemonde, sa victime; mais soit mauvaise disposition, soit peut-être, seulement, l'effet de l'attention pénible et continuelle qu'il a mise à tout, il lui est impossible de pleurer. « Oui, continuai-je, j'en fais serment à vos genoux, vous posséder ou mourir! En prononçant ces dernières paroles, nos regards se rencontrèrent. Je ne sais ce que la timide personne vit ou crut voir dans les miens, mais elle se leva d'un air effrayé et s'échappa de mes bras dont je l'avais entourée. Il est vrai que je ne fis rien pour la retenir, car j'avais remarqué plusieurs fois que les scènes de désespoir menées trop vivement tombaient dans le ridicule dès qu'elles devenaient longues, ou ne laissaient que des ressources vraiment tragiques et que j'étais fort éloigné de vouloir prendre. »

La lettre se termine par ces mots :

« Je ne sortis de ses bras que pour retomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel; et, il faut tout avouer, je pensais ce que je disais. Enfin, même après nous être séparés, son idée ne me quittait point, et j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire. »

Horreur! Et cette femme que le chevalier de Valmont se reproche presque d'aimer un peu, les lèvres chaudes encore de ses baisers, cette femme, il la sait pourtant honnête, bonne, charmante... il se sait adoré d'elle... il sait qu'il lui a fallu, pour *la vaincre*, passer par mille épreuves!... employer mille artifices, implorer mille dieux!...

Tenez, j'ignore si Fabien de Crosne avait lu *les Liaisons dangereuses*, lui.

Mais, à ce moment de cette histoire, tout près de vous conter la visite de Henriette de Rostaing à Fabien et ce qu'il résulta de cette visite, une pensée triste m'a saisi; l'idée d'un rapprochement, comme manière de se conduire, entre Fabien et le vicomte de Valmont m'est venue à l'esprit.

Rien de nouveau sous le soleil... surtout en fait d'amours, n'est-ce pas?

Et je me suis dit que si Fabien, qui n'était pas une mauvaise nature après tout, et qui n'avait pas de marquise de Merteuil pour le conseiller, eût réfléchi un peu avant de s'engager dans une intrigue dont le dénoûment inévi-

table devait être le malheur d'une pauvre femme, il se fût arrêté court en face d'une mauvaise action.

Au risque d'y perdre un plaisir!...

Mais Fabien était jeune, mais Fabien était fou, mais Fabien ne croyait pas à grand'chose, vous vous en souvenez, quant à la vertu et au cœur des femmes...

Il avait écrit à Henriette de Rostaing qu'il l'attendrait le lendemain chez lui et que si elle ne venait pas il se tuerait.

Et maintenant que le lendemain était arrivé, il attendait sans un regret, sans un remords, Henriette de Rostaing...

En s'amusant à faire jouer la batterie d'une paire de pistolets qu'il avait chargés exprès pour la circonstance...

A poudre...

. . . .

C'est égal, je me reproche de vous avoir certifié tout à l'heure que Fabien était amoureux sérieusement de madame de Rostaing.

Oui, j'avais tort, je le reconnais.

Quand on aime du fond du cœur, il est très-permis, sans doute, de ne pas se tuer parce qu'on refuse de vous céder.

Mais il est impossible aussi de mentir impunément.

. . . .

Trois heures sonnèrent, Fabien commençait à redouter d'en être pour ses frais de poudre.

Cependant, une voiture s'arrêta devant sa demeure.

Il courut à la fenêtre, et il poussa une exclamation de joie.

C'était Henriette.

Chère femme, ou plutôt chère jeune fille!... puisque le mariage lui avait laissé, comme un sot, ce que le célibat ne garde pas toujours, lui, comme un saint! Elle était bien pâle, bien défaite, en entrant chez son amant...

Et cependant son premier regard fut pour ces armes que Fabien avait laissées en montre sur une table.

Sa première pensée fut pour lui!

D'un geste elle désigna ce qui l'effrayait...

Fabien prit les pistolets et les cacha en rougissant légèrement dans une armoire.

Elle tomba assise sur un fauteuil.

Fabien était bien vite revenu près d'elle... il s'était mis à ses genoux.

— Vous avez désiré me voir, lui dit-elle, me voici.

Elle avait prononcé ces mots bien simplement...

Mais deux grosses larmes se traçaient un sillon le long de son visage tandis qu'elle parlait.

Fabien fut plus ému qu'on ne pourrait le croire; il répliqua :

— Vous pleurez! regrettez-vous donc votre démarche, madame?

Un sourire d'ange fut la première réponse de Henriette.

— Vous vouliez mourir, fit-elle, puis-je regretter de venir vous dire : Vivez...

Fabien saisit avec transport les deux mains de sa maîtresse.

— Merci! s'écria-t-il, mille fois merci! Oui, je vivrai, et je vivrai pour vous, Henriette! — Pour moi, répéta-t-elle tristement... pour moi... mais loin de moi. — Loin de vous... que voulez-vous dire? — Mon Dieu! ne vous souvenez-vous plus que je ne m'appartiens pas, Fabien...

Et que, lors même qu'un lien nous unirait... notre bonheur ne serait toujours qu'un bonheur volé?...

Que nous ne pourrions goûter que par hasard et en cachette!

— En cachette, il est vrai! et que nous importe!... Serions-nous plus heureux parce qu'il nous serait permis de nous aimer devant tous?... Mais, par hasard, pourquoi? Qui vous empêchera de vous rendre souvent ici, au contraire?...

Dans la journée, vous me l'avez dit vous-même, *ils* ne sont jamais près de vous... Eh bien! chaque jour je vous attendrai... chaque jour vous viendrez ici oublier vos ennuis, vos douleurs... Je vous aime, Henriette, je vous aime... Croyez-vous que ce me sera un sacrifice que d'abandonner tout, plaisirs et liberté, pour vous? Je vous aime!... Tous mes moments, à l'avenir, sont à vous... Je ne sortirai jamais d'ici qu'après que je vous y aurai vue... Et quand vous ne serez plus là, même, n'y aura-

t-il pas encore pour moi, dans le souvenir, un charme qui me retiendra en ces lieux... une joie qui me fera trouver froide et pâle toute autre joie au dehors!

Henriette! mon Henriette! vous pleurez toujours!

Et pourtant je vous ai convaincue, je l'espère!

Henriette, vous avez eu pitié de moi... vous n'avez pas voulu me laisser mourir...

Ne voulez-vous pas maintenant que je vive en vous adorant?...

. . . .

Fabien parla ainsi longtemps... et puis encore...

Henriette l'écoutait, et les larmes séchaient peu à peu sur son visage.

Quand il s'arrêta, elle tressaillit néanmoins...

C'est que, à bout d'éloquence, il avait recours alors aux caresses, aux baisers...

Aux baisers?... Le premier qu'il lui donna la renversa demi-morte sur le fauteuil.

Oh! elle ne jouait pas la comédie, allez, elle!

Mais, écoutez donc! elle avait vingt ans... elle aimait...

Et c'était la première fois que sa bouche sentait le contact de la bouche d'un homme!...

Fabien la considéra avec ivresse, éperdue, palpitante devant lui.

Il ne lui parlait plus... il ne la touchait plus...

Mais du regard il lui disait : M'aimes-tu?

Et du regard elle lui répondait : Je t'aime!...

. . . .

Franchement, ce jour-là, Fabien eût donné sa vie pour Henriette.

Quant à elle, son amant n'était plus un homme pour elle, c'était un dieu...

Le passé, le présent, l'avenir, tout se résumait, dès ce moment, pour elle, en lui... en lui seul...

M. de Rostaing et Estelle Vigi, et leurs lâchetés et leurs insultes... elle pouvait braver tout maintenant...

Ou plutôt elle ne craignait plus de souffrir de rien.

Elle avait appris le bonheur dans les bras de celui qu'elle aimait.

Et dont elle était aimée.

—

V

Le revers de la médaille.

Il y avait deux mois bientôt que duraient les amours de Maurice et de Fanny.

Et à part quelques légers nuages qui flottaient de temps à autre au-dessus de l'esprit de l'artiste, au souvenir des railleries de Spindler, des conseils de Fabien, rien jusque-là n'avait sérieusement troublé le bonheur de nos deux amants.

Elle était si gracieuse, si gentille, si douce, si empressée toujours!

Il était toujours si tendre, si bon, si affectueux!

Mais l'orage se formait au loin. Invisible encore, il allait se signaler pourtant par quelques éclairs.

Un matin qu'ils se disposaient tous deux à partir pour Montmorency (depuis longtemps il lui avait promis cette partie de plaisir), au moment où la jeune fille achevait sa toilette, on sonna violemment à la porte de l'artiste.

Il alla ouvrir lui-même.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, grande, grosse, à l'air dur et commun, grêlée comme une poêle à marrons et coiffée d'un bonnet de jaconas qui n'avait jamais dû avoir le moindre démêlé avec l'eau, le savon et le fer à repasser.

— Que désirez-vous, madame? fit Maurice à cette créature qui demeurait plantée devant lui en le toisant d'un air presque impertinent.

La femme partit d'un éclat de rire.

— Ce que je désire? répliqua-t-elle, pardi! monsieur, c'est très-naturel.

Vous êtes bien monsieur Maurice Daloz, pas vrai?

— Oui, madame. — Eh bien! je veux voir ma fille qui est chez vous... voilà! — Votre fille!

A ce moment, Fanny, qui de loin avait entendu les derniers mots prononcés par la femme, accourut.

Elle était rouge comme une cerise.

— Ah!... c'est vous, maman, dit-elle, vous avez à me parler?

Et elle tendait la main à sa mère.

Mais celle-ci, tournant sur la jeune fille son regard narquois, s'écria, sans paraître apercevoir ce geste d'amitié :

— Ah! mon Dieu! mais comme te voilà requinquée, toi!... il fait bon de rester longtemps sans te voir... ça t'embellit... Mais où as-tu pêché cette mise-là?... tu ressembles à une princesse, ma parole d'honneur, ma chère !

Une princesse! Il paraît que la brave dame ne se faisait pas une haute idée du luxe souverain. La mise de Fanny, cette mise qui éblouissait si fort sa mère, se composait d'une robe de foulard à petites fleurs bleues, d'une pelisse en soie noire des plus simples, et d'un chapeau de paille.

Le tout brillant, il est vrai, de fraîcheur et de propreté.

Car il y avait à peine trois jours que Maurice avait acheté pour sa maîtresse le chapeau et la pelisse.

Et la robe n'était sortie que de la veille des mains de la couturière.

Fanny fit semblant de ne pas s'occuper de l'espèce de compliment ironique dont l'auteur de ses jours l'avait saluée.

Maurice s'était retiré dans une pièce voisine pour laisser à la mère et à la fille la liberté de causer.

— Vous avez quelque chose à me dire, maman? reprit Fanny.

Madame Pichon, c'était l'intitulé de cette chère dame,

s'arrêta au milieu de son sourire; le ton sérieux de Fanny la choquait.

— Eh bien! oui! que j'ai quelque chose à te dire, s'écria-t-elle, ça t'étonne? — Non, sans doute, ma mère... seulement, je pense... qu'ici...

Et Fanny rappelait du regard à sa mère le lieu où elles se trouvaient alors toutes deux.

— Et puis après... ici... est-ce qu'on n'a pas le droit de parler ici? poursuivit en élevant la voix madame Pichon. Ici ou ailleurs, est-ce qu'il n'est pas toujours permis à une mère de débiter à son enfant ce qu'elle a sur le cœur? — Sans doute! sans doute! murmura Fanny, qui rougissait de plus en plus, et pour elle et pour Maurice, à qui rien de cette conversation ne devait échapper.

Mais enfin, ma mère, vous pourriez comprendre...

Madame Pichon ne laissa pas achever sa fille.

Elle était venue là disposée à se mettre en colère; elle jugea le moment convenable pour éclater.

— Ce que je comprends, hurla-t-elle, ce que je comprends, le voici : c'est que depuis plus d'un mois on te voit à peine à la maison... — J'y vais tous les deux jours, pourtant, ma mère... — Oui... à l'heure où tu sais que je n'y suis pas... connu ton truc !... Tu te glisses dans ta chambre pour changer de linge... et c'est encore moi qu'il faut que je le donne à la blanchisseuse... — Ne vous laissé-je pas de l'argent pour me rendre ce petit

service? — Qu'est-ce que ça me fait ton argent! je me fiche pas mal de ton argent!... ça m'embête, moi, d'être ta domestique!... — Ma mère!... — Enfin, je trouve du plus mauvais goût, tu m'entends, ta manière d'agir avec tes parents!... Si tu n'as plus besoin d'eux, si tu vis avec quelqu'un à cette heure... si ça t'amuse de jouer au petit ménage; oh! je sais toute ton histoire, va!... quand on veut s'instruire, c'est facile... et tu vois que je n'ai pas été longue à apprendre où tu perchais... Bref, si tu préfères l'amitié des étrangers à celle de tes père et mère, eh bien! ma fille, ça te regarde.... seulement, c'est l'un ou l'autre. Je n'ai pas besoin d'un enfant qui n'arrive chez moi que lorsqu'il lui faut une chemise blanche. Tout ou rien. Ou tu reviendras comme autrefois coucher tous les jours à la maison (pardi! tu sais bien qu'on ne te gênait pas d'ailleurs... et qu'on n'allait pas voir tous les soirs si tu étais rentrée ou non), ou tu resteras dehors... à perpétuité. Et alors... ma foi!... les meubles de ta chambre... comme il est inutile que j'aie chez moi des choses qui ne me servent pas... — Vous les vendrez... comme vous avez fait déjà deux fois, ma mère. — Et puis? Oui, je les vendrai... qu'est-ce qui m'en empêchera, si ça me convient? — Pas moi, ma mère, car je suis décidée, quoi qu'il m'arrive, à ne plus habiter chez vous... Vendez donc mes meubles, vendez tout ce qui m'appartient... je ne m'oppose à rien. Il y a longtemps que vous me faites payer trop cher l'hospitalité que vous

me donnez... Et aujourd'hui encore... — Aujourd'hui encore, pas vrai, ça te chiffonne que je sois venue te relancer ici... t'as cru que je n'oserais pas me présenter chez ton monsieur... Avec ça que je m'effraye facilement, moi, n'est-ce pas? tu me connais! Ah! tu le prends sur ce ton-là!... ah! décidément, tu nous abandonnes, ton père et moi... Mais tu ne sais donc pas que tu n'es pas majeure, ma bonne, qu'il y a des lois... — Oui, madame, il y a des lois, et ces lois autorisent toute personne qui est chez elle à s'opposer à ce qu'une mère même vienne y traiter comme vous le faites son enfant.

A ces mots que Maurice, à bout de patience, avait prononcés entre madame Pichon et sa fille, la brave dame recula malgré elle vers la porte.

— C'est bon! c'est bon! monsieur, on connaît les usages, murmura-t-elle; on s'en va... puisque vous y tenez... seulement, c'est bien triste...

Madame Pichon essayait de larmoyer.

— C'est bien triste de n'avoir qu'une fille et de se voir exposée, à cause d'elle, à une semblable avanie... — Ma mère, murmura Fanny en essayant de serrer la main de la mégère, ma mère, vous vous trompez... Personne n'a voulu vous humilier... votre place n'était pas ici... pourquoi y êtes-vous venue... et surtout... pour vous y comporter de la sorte?... Retournez chez vous, et demain si vous voulez... — Demain... après-demain... et toujours, et toute la vie, entends-tu, répliqua la mauvaise

femme en lançant à son enfant un regard venimeux, je te défends de remettre les pieds chez nous... Tu m'as fait chasser d'ici... je te chasse de notre maison... Adieu !... tu crèveras sur la paille avec ton artiste et ce sera pain bénit pour toi et pour lui !

Sur cette malédiction, l'ignoble mère ferma sur elle la porte de manière à renverser la maison.

On l'entendit descendre l'escalier en grommelant encore des menaces.

Et à chaque étage, comme si elle eût regretté de quitter si vite la partie, sa voix, au lieu de faiblir par la distance, devenait au contraire plus aigre et plus glapissante.

C'est qu'elle criait plus fort à mesure qu'elle s'éloignait davantage.

Enfin, cependant, on n'entendit plus rien.

Maurice et Fanny demeuraient immobiles et silencieux en face l'un de l'autre :

Lui, pâle encore de colère,

Elle, pourpre de honte.

— Pourquoi n'allais-tu pas plus souvent la voir, puisque cela lui faisait plaisir? dit, le premier, Maurice, d'un ton sec. Cela nous aurait évité cette scène qui n'a rien de drôle.

Fanny ne répondit pas.

— Eh bien ! ne m'as-tu pas entendu? reprit l'artiste plus doucement.

La jeune fille se cacha la figure dans ses deux mains.

— Elle veut de l'argent... il lui faut de l'argent, murmura-t-elle. Et comme je ne puis plus... et ne veux plus lui donner de cet argent-là... depuis six semaines, chaque fois que je la voyais, elle m'accablait d'injures... Elle me disait que j'étais encore une sotte de rester avec toi... que cela ne me mènerait à rien... qu'à perdre mon temps... que je ferais mieux... — Assez! interrompit vivement Maurice. Essuie tes yeux, chère enfant, et partons!

Elle essuyait ses yeux; mais comme Maurice gardait son air pensif :

— Tu ne m'aimes plus, n'est-ce pas? lui dit-elle.

Tu ne m'aimes plus! Pauvre Blondinette! elle avait donc deviné que l'amour, comme l'hermine, s'irrite de la moindre souillure sur sa blanche robe!

Tu ne m'aimes plus! Maurice comprit la plainte, le doute, le chagrin contenus dans ce peu de mots.

— Si! si! je t'aime toujours! s'écria-t-il en attirant la jeune fille vers lui.

Ah! elle ne se trompait pas pourtant... Maurice devait lui reprocher bientôt d'avoir une mère telle que madame Pichon.

. . . .

C'était l'après-midi.

Maurice et Fanny se promenaient dans le bois de Montmorency,

Ne se souvenant plus ni l'un ni l'autre de la scène du matin.

La jeune fille était rayonnante de joie.

Le jeune homme souriait aux transports de sa maîtresse.

Oh! c'est qu'elle ne s'était jamais vue à pareille fête!

Pour ces malheureuses filles pauvres de Paris, qui vivent et s'étiolent, la plupart du temps, entre les quatre murs d'une mansarde, c'est si bon, l'air, le ciel, l'herbe et le feuillage des bois!

Et quand elle jouit de tout cela, près de celui qu'elle aime, quelle est la femme qui ne trouve pas à l'air plus de parfums, au soleil plus de rayons, aux arbres plus d'ombrages?

Et quand il a du cœur, quel est l'homme qui n'est pas heureux, près de cette femme, du bonheur qu'elle éprouve!

Fanny cueillait des fleurs sauvages... des myosotis au bleu mélancolique, des liserons roses, qui exhalent une suave odeur d'amande...

Des jacinthes violettes...

Du muguet...

Et puis des boutons d'or... du genêt... des pervenches...

Jusqu'à de la bourrache.

Quand on cueille des fleurs, on n'en saurait trop cueillir.

— Je rapporterai mon bouquet à Paris, disait-elle à son amant, nous le mettrons dans un verre... et nous le garderons longtemps... le plus longtemps possible... Ça nous rappellera notre promenade!

Parfois, au moment de se baisser pour ajouter un nouveau joyau à son trésor rustique, la jeune fille jetait un petit cri et reculait en s'écriant :

— Ah! une bête! une bête! viens donc voir, Maurice!

Maurice accourait en riant.

C'était quelque rapide lézard gris qu'elle avait aperçu se glissant sous l'herbe... ou un grillon à la tête de nègre, qui s'en allait se battre avec un rival... ou bien encore un sergent, ce scarabée au corselet de couleur cuivre bronzé, qui court toujours comme s'il avait des mouzaïas à vendre!

Mais l'heure du dîner approchait, le couvert de nos amants était dressé à l'auberge des *Trois-Mousquetaires*, sur la lisière du bois.

— Allons dîner! dit Maurice. — Allons dîner! répéta Fanny.

Fanny prit le bras de Maurice, et l'on se dirigea vers les *Trois-Mousquetaires*.

On s'assit sous une tonnelle recouverte de vigne vierge et de gobéas.

Une julienne, un artichaut à la poivrade, un bifteck, un pigeon aux petits pois, une salade à la crème, du vin de Bordeaux et de l'eau de Seltz.

Voilà plus qu'il n'en faut pour dîner.

Lorsqu'on a faim.

De bonnes dents...

Un bon estomac...

Une quinzaine de francs seulement dans sa bourse.

Mais un million de sourires de bonne humeur sur les lèvres.

De la scène du matin, avec madame Pichon de vilaine mémoire, il n'en était plus question, nous le répétons, entre Maurice et Fanny.

S'il y avait encore quelque ombre sur leurs visages, ce n'était que celle de la verte tonnelle qui frissonnait au vent.

. . . .

Comme on servait à nos amoureux leur second service, un coupé à deux chevaux s'arrêta au bas du monticule sur lequel repose le restaurant des *Trois-Mousquetaires*.

Un jeune homme et une jeune femme sautèrent à bas de ce coupé.

Tout entier au soin grave de découper son pigeon, tout entière à l'innocent plaisir de jeter du pain à une douzaine de poules, guidées par leur coq, que la gourmandise avait attirées jusque dessous sa chaise, Maurice et Blondinette n'avaient pas plus fait attention à l'arrivée de la voiture qu'à ceux qui en étaient descendus.

Mais pour parvenir à l'auberge, il fallait gravir un étroit sentier à pic qui aboutissait justement à l'endroit où se trouvaient attablés Maurice et Fanny.

En passant devant cet endroit, au moment où l'artiste et sa maîtresse riaient comme deux enfants de la voracité de leurs convives emplumés, les nouveaux venus jetèrent naturellement un regard dans l'intérieur de la tonnelle.

— Tiens ! Maurice Daloz ! s'écria le monsieur. — La petite Fanny ! s'écria la dame.

Maurice et Fanny se retournèrent.

Le monsieur était un nommé Prosper Bourdon, une sorte d'imbécile orné de quelque fortune, qui faisait de la peinture pour son agrément et qui s'était rencontré trois ou quatre fois avec Maurice dans différents ateliers.

La dame était mademoiselle Cora, actrice des Variétés, peu renommée pour son talent, mais très-célèbre pour l'élégance de ses toilettes et la naïveté — je suis poli — de ses propos.

Maurice et Fanny avaient essayé de faire bonne mine au salut de Prosper Bourdon et de Cora, mais leur sourire ressemblait fort à une grimace.

— Ce cher Maurice ! fit Prosper Bourdon en frappant familièrement sur l'épaule de son confrère, comme on se retrouve, hein ? c'est curieux ! Eh ! eh ! nous venons donc dîner en partie fine à Montmorency, mon bon ! — Cette petite Fanny, fit mademoiselle Cora ; y a-t-il assez longtemps que je ne l'ai vue ?... Ah ! l'on te regrette, ma chère, au théâtre... tu as eu tort de les remercier... Il y a deux jours encore, dans une pièce nouvelle... pour un rôle de quatre lignes, qu'on ne savait à qui donner, cha-

cun disait : « Quel dommage que la petite Fanny ne soit plus là!... » Après cela, si tu vis de tes rentes, aujourd'hui, c'est préférable, va!... et je sais bien que, pour ma part, si je n'étais pas aussi avancée que je le suis... il y a longtemps que j'aurais planté là le théâtre...

Fanny semblait de plus en plus mal à son aise tandis que l'actrice lui parlait ainsi.

Maurice se mordait les lèvres.

— Vous venez aussi dîner ici? dit-il, pour dire quelque chose à Prosper Bourdon. — Oui! repartit négligemment ce dernier, Cora s'ennuyait à Paris... Il y fait si chaud... et puis dans la journée... on ne sait que faire... il y a bien l'Hippodrome... mais c'est toujours la même chose... Bref, j'ai ordonné d'atteler, et nous sommes partis... ma foi, sans savoir où nous allions... c'est mon cocher que j'avais chargé du soin de nous conduire où il lui plairait... Eh! eh! eh! c'est un peu régence, ça, hein? — Et... vous ne jouez donc pas pour l'instant, madame? fit Blondinette pour dire quelque chose à Cora. — Non!... en été... peuh!... c'est trop fatigant!... Mon engagement porte d'ailleurs que je ne jouerai que lorsque je voudrai... tu comprends donc que je n'ai pas besoin de me gêner... Tiens! tu as une petite robe assez gentille, là, Fanny... ça ne doit pas être cher, mais c'est frais... c'est léger... il faudra que je m'achète de cette étoffe-là pour des peignoirs du matin, n'est-ce pas, Prosper? — Sans doute, ma bonne... pour des peignoirs... c'est tout ce qu'il faut... et...

M. Prosper s'interrompit brusquement. En se versant à boire, Maurice venait de lui envoyer de l'eau de Seltz plein son gilet.

— Ah! sacrebleu! s'écria le lion.—Pardon! pardon! fit Maurice sans se déranger, je suis vraiment désolé... —Oh! il n'y a pas de quoi... ça ne doit pas tacher, l'eau de Seltz... et puis c'est de notre faute... nous nous mettons à causer pendant que vous dînez... Tiens! vous mangez du pigeon... je n'aime pas le pigeon, moi!... c'est une viande fade... comme le cochon de lait... Nous vous laissons, n'est-ce pas, Cora?... Nous entrons dans la maison, nous... c'est trop champêtre les repas sous un bosquet, eh! eh! eh! Mais si ça vous va de nous attendre, nous prendrons le café ensemble, hein? — Comment donc! — C'est ça... poursuivit mademoiselle Cora; puis nous irons tous les quatre faire un tour de bois... et nous vous ramènerons dans notre voiture à Paris. — Très-bien ! merci ! — Au revoir donc! ne vous pressez pas trop de dîner pour que nous ayons le temps de vous rattraper. — Au revoir!

Et M. Prosper Bourdon et mademoiselle Cora se décidèrent enfin à s'éloigner.

— Plus souvent que nous les attendrons! murmura Maurice dès que le couple trop bien appareillé eut disparu. Avec ça qu'il est amusant, ce Prosper Bourdon ! Et mademoiselle Cora... elle n'a pas l'air fort non plus celle-là? Elle est donc aux Variétés? — Oui, mon ami. — Elle aurait bien dû y rester. Allons ! allons! dînons! je n'ai

pas envie qu'ils viennent nous retrouver!... Garçon... la salade... les fraises...

Maurice était de mauvaise humeur. Pourquoi? Hélas! s'explique-t-on souvent, à soi-même, pourquoi l'on est de mauvaise humeur?

Ce dîner, qui avait si bien commencé, s'acheva tristement.

Maurice ne voulait plus parler.

Blondinette ne l'osait plus.

La salade arriva... on y toucha à peine.

Les fraises... on en laissa les trois quarts...

— Ce que je dois? fit Maurice au garçon, comme celui-ci venait s'informer si l'on avait encore du vin.

Le garçon écarquilla ses oreilles.

— Comment! monsieur ne prend pas de café? — Non, je ne prends pas de café et je vous dispense de vos observations. Ce que je dois, et tout de suite!

L'addition fut apportée.

Maurice paya.

— Allons! partons! dit-il à Fanny.

Et il s'enfuit devant, du côté des grands châtaigniers qui bordent l'auberge, pour ne pas être aperçu par M. Prosper Bourdon et mademoiselle Cora.

Ils marchèrent ainsi quelque temps en silence dans le bois, lui, mutilant du bout de sa canne chaque fleur, chaque branche d'arbre qui se trouvait à sa portée, elle, toujours à quelques pas près de lui, en arrière, la tête baissée, le cœur gros...

— Tu ne m'avais pas dit, s'écria-t-il tout à coup, que tu n'étais plus à ton théâtre. — Mais, mon ami... puisque... depuis plus de trois semaines, je n'y vais plus... tu pouvais bien présumer... — Je ne présumais rien... tu es charmante, toi ! comment veux-tu que je présume?... Est-ce que je connais quelque chose à ces boutiques-là?... Je m'imaginais tout bonnement que tu avais un congé... que l'on pouvait se passer de toi, voilà tout. — J'ai cessé d'aller au théâtre lorsque tu as été malade... et depuis que tu es rétabli... comme... tu ne m'en parlais pas toi-même... j'ai pensé que ça te ferait plaisir que je ne retournasse pas là-bas... — Et tu as eu tort... très-tort, ma chère amie! Que diable! je ne suis pas assez riche pour entretenir une femme, vous le savez bien!... Ce que je vous donne ne peut évidemment vous suffire... — Je gagnais trente francs aux Variétés, ce n'était pas gros, cela... — Trente francs!... trente francs!... c'est trente francs... Et puis, d'ailleurs, est-ce que tu es obligée de passer éternellement ta vie aux Variétés?... Si tu travaillais... il y a d'autres théâtres... où il te serait facile de trouver une petite place!... Tenez! voyez-vous, ma chère, je serai franc... la scène de ce matin avec votre mère... cette rencontre de tout à l'heure... tout cela ne m'a diverti que médiocrement... Quand on a une maîtresse, il faut pouvoir la mettre à l'abri de certaines récriminations... de certaines plaisanteries... Je ne puis pas... par conséquent... — Vous voulez que nous nous séparions? balbutia Fanny.

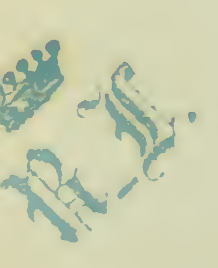
Maurice hésita.

— Je ne dis pas cela, fit-il, mais... — Il suffit, interrompit la jeune fille, ne vous fâchez pas davantage... Demain... je me chercherai une place...

Et la pauvre enfant, feignant de se baisser pour cueillir une fleur, laissa tomber une grosse larme dans l'herbe.

Au bon vieux temps des fées et des génies, si quelque hamadryade eût été témoin d'une scène semblable, à coup sûr, à la place où était tombée cette larme brûlante, elle eût aussitôt fait pousser un souci.

—



VI

Curiosité.

Jusqu'à présent, ce nous semble, nous n'avons parlé, en quelque façon, que pour mémoire, de Théodore Spindler, tout occupé que nous étions des faits et gestes de nos deux autres héros, Fabien de Crosne et Maurice Daloz.

Cependant, Spindler a droit aussi à notre intérêt, à notre curiosité !

N'était-il pas engagé, comme Maurice et Fabien, dans cette aventure bizarre, cette sorte de comédie fantastique,

qui avait commencé, et devait se terminer au bout de trois mois, avenue Marbeuf, aux Champs-Élysées?

Et dans laquelle chacun de nos trois jeunes hommes jouait sincèrement le rôle qui lui avait été attribué, sans se rappeler néanmoins ni le point de départ de la pièce, ni le nom, ni la figure de l'étrange créature qui en avait conçu l'exécution et réglé la mise en scène...

Sans se soucier davantage du dénoûment vers lequel elle marchait...

. . . .

Laissant donc de côté, pour quelque temps, Maurice Daloz et Fanny Blondinette, Fabien de Crosne et Henriette de Rostaing, nous allons rejoindre Théodore Spindler.

Et tenez ! s'il vous plaît, nous le suivrons au moment où, douze ou quinze jours après sa visite à l'atelier de Maurice et sa rencontre avec Fabien sur le boulevard des Italiens... notre musicien, ganté de blanc, habillé de noir, descendait de voiture, un soir de la fin de juin, devant une petite maison de la rue de Boulogne.

Dans cette petite maison de la rue de Boulogne, il se donnait, ce soir-là, une espèce de bal, de fête sans façon, chez madame Gilbert, la femme d'un acteur d'un des théâtres de genre de Paris, aussi connu pour son talent de comique que pour son esprit.

Gilbert, lui-même, avait invité Spindler en lui disant :

— Va donc à la soirée de ma femme, ça lui fera plaisir à cette chère amie... et vas-y de bonne heure, surtout...

moi, je n'arriverai que sur le minuit passé, parce que je joue... Mais c'est égal... je n'ai pas la prétention d'être le plus bel ornement de la fête... et je te garantis que tu y trouveras quelque minois que tu chiffonnerais bien... et moi aussi !

Un bal chez un acteur ! vous vous imaginez déjà, j'en suis sûr, que cela devait être quelque chose de très sans façon, en effet, dans la mauvaise acception du mot ?

Vous vous trompez. Les soirées de madame Gilbert étaient renommées, au contraire, pour le bon goût et la décence qui y régnaient. C'est un sot préjugé que celui qui veut que le théâtre soit le berceau de toutes les excentricités les plus galantes.

On entend dans certaines petites coulisses beaucoup moins de mots *légers* que dans certains grands boudoirs. Ensuite, comme madame Gilbert n'était pas au théâtre; elle, et qu'elle ne permettait à son mari qu'un nombre fort limité d'invitations parmi ses propres connaissances, il s'ensuivait qu'il n'y avait, en général, que peu d'acteurs et d'actrices aux soirées de madame Gilbert. Des négociants, des peintres, des compositeurs, des artistes de tous genres et les femmes, les filles ou les sœurs de ces messieurs, voilà quel était le noyau de cette société. On dansait au piano au rez-de chaussée, dans un immense salon, et au besoin, aussi, dans la salle à manger qui précédait ce salon. Puis, après chaque contredanse, redowa ou polka, on pouvait aller prendre le frais dans un jardin, grand

comme quatre pots de fleurs (mais quatre pots de fleurs, à Paris, cela équivaut à quatre arpents à la campagne) attenant à l'appartement. Des sirops, du punch, des glaces vous étaient offerts à profusion.

Sur les deux heures du matin, on montait au premier, où se trouvait servie une collation très-substantielle. Et danses, rafraîchissements, souper, madame Gilbert faisait les honneurs de tout cela avec une grâce et un entrain charmants. Madame Gilbert n'était plus une jeune femme, elle n'avait jamais été jolie... mais elle était aimable, et, chez un amphitryon, le principal mérite est de faire briller ou d'amuser les autres avant de s'amuser ou de briller soi-même.

Madame Gilbert donnait deux fois par an, depuis cinq ans, ces petites soirées, au mois de juin et au mois de septembre. C'était la première fois que Spindler s'y trouvait. Après avoir présenté ses respects à la maîtresse de la maison, il se mit donc à chercher autour de lui s'il n'apercevait pas quelque figure de connaissance et surtout quelque minois tel que lui en avait promis Gilbert.

Au bout de dix minutes de recherches, Spindler avait salué un nommé Saint-Aguet, une espèce de *lion*, qu'il se rappelait avoir rencontré, par-ci par-là, dans le monde et remarqué deux jolies femmes... mais deux très-jolies femmes.

L'une dansait justement alors avec ce Saint-Aguet que nous venons de nommer. Et de prime abord Spindler

éprouva comme du dépit à l'aspect des mines, des roulements d'yeux, des chuchotements dont Saint-Aguet semblait prendre à tâche d'accabler sa danseuse. Cependant, si cette dame n'avait pas l'air de se formaliser du manége quelque peu compromettant pour elle de ce monsieur, elle ne paraissait pas non plus y prendre un agrément extrême. Sans doute, elle était habituée à ces gentillesses de Saint-Aguet et n'y attachait ni importance ni plaisir. C'était une femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, blonde, petite, mince et fine. Elle avait des épaules d'une blancheur éblouissante, des yeux délicieux et le plus mignon pied du monde.

La seconde dame qui avait provoqué l'admiration de Spindler était tout l'opposé, comme beauté, de la première; celle-là dansait avec un monsieur très-barbu, assez laid, roide et sec comme un bâton, qui ne la regardait que rarement, mais qui, en revanche, chaque fois qu'il la regardait, l'obligeait aussitôt à baisser les yeux; effet particulier de magnétisme, sans doute, dont Spindler s'aperçut encore tout de suite en observant ce nouveau couple, et qui lui déplut autant, d'instinct, que le laisser-aller de M. Saint-Aguet avec la jolie blonde.

La contredanse terminée, Saint-Aguet, après avoir reconduit sa danseuse, accourut à l'entrée du salon où se tenait debout Spindler, et, serrant avec effusion la main de ce dernier, comme s'il eût retrouvé en lui l'ami le plus fidèle :

— Eh! bonjour, mon bon Spindler! s'écria-t-il. Par quel heureux hasard ici, s'il vous plaît?

Les moindres mots vous choquent de la part des gens qui vous sont antipathiques; Spindler repartit donc assez sèchement à son interlocuteur :

— Mais par le même hasard qui vous y a amené vous-même, je présume, mon cher. On m'a invité... je suis venu... Est-ce que vous connaissez un autre procédé pour se présenter quelque part?

Saint-Aguet se mit à rire.

— Toujours original! reprit-il. Mais parbleu, mon bon, je suppose bien que vous avez été invité... on doit se trouver assez honoré, partout, de recevoir un homme tel que vous... Je m'étonnais seulement de vous rencontrer, parce que voilà près de trois ans de suite que je suis les petites soirées de madame Gilbert et que c'est la première fois que je vous y rencontre. — Il y a commencement à tout. — Ceci est indubitable. Au reste, je suis enchanté de vous voir dans cette maison... On s'y amuse beaucoup... Madame Gilbert est peut-être un peu bavarde... Le salon n'est peut-être pas assez éclairé... Le jardin où l'on va prendre le frais est peut-être un peu trop exigu... et le souper qu'on vous offre, vous vous apercevrez de cela, n'est peut-être pas toujours des plus recherchés... La dernière fois on nous y a donné un bœuf à la mode, croiriez-vous ça?... un bœuf à la mode exquis... c'est vrai... et sur lequel chacun est tombé avec fureur... mais c'est

égal... pour un souper de bal... un bœuf à la mode!...

Enfin... malgré tout... je vous le répète... comme on est à son aise ici comme chez soi... et comme on y trouve quelques jolies femmes...

— Vous daignez passer sur le bavardage de madame Gilbert, l'exiguïté du jardin, le défaut de l'éclairage et la vulgarité du souper.

Ceci prouve un parfait naturel de votre part et je vous en félicite...

— Eh! eh! eh!... qu'il est drôle ce Spindler! il a toujours l'air de se moquer des gens! — Allons donc!... je vous laisse ce soin, mon cher, et vous vous en acquittez trop bien, je vous le jure, pour qu'on se permette de marcher sur vos brisées.

Mais causons sérieusement... Vous dites qu'il y a quelques femmes jolies ici, et j'en ai remarqué en effet deux qui m'ont principalement paru mériter ce titre. En votre qualité de commensal habituel de la maison, vous devez connaître tout le monde, n'est-ce pas? Vous allez donc me donner des renseignements.

Saint-Aguet se rengorgeait d'avance dans son faux-col.

— Je suis à vos ordres, mon ami, répliqua-t-il. Oui, je suis tout prêt à vous donner tous les renseignements que vous pouvez souhaiter. Il y a mieux...

Et ici Saint-Aguet prit un air suffisant.

— Je crois que personne ici ne serait de ma force pour

vous instruire à ce propos, surtout quant à l'une de ces deux jolies femmes que vous avez remarquées... — Ah! bah!... mais vous êtes donc sorcier!... je ne vous les ai pas encore désignées...

Je ne suis pas sorcier... je suis homme de goût; comme vous, par conséquent, j'ai la persuasion de ne pas me tromper en vous disant que les deux femmes qui ont dû captiver vos regards sont... cette grande dame brune... là-bas... assise près du piano...

Et cette petite blonde qui cause en ce moment avec la maîtresse de la maison...

Et qui dansait tout à l'heure avec moi.

— C'est vraiment bien cela! s'écria Spindler en feignant d'admirer outre mesure la perspicacité de son cicerone.

Il avait besoin du bavardage de ce monsieur et il savait que rien ne monte un sot comme lorsqu'on lui suppose de l'esprit.

Saint-Aguet était triomphant.

— Venez donc avec moi faire un tour dans ce qu'on est convenu d'appeler le jardin, continua-t-il en s'emparant du bras de Spindler, voilà justement une nouvelle contredanse qui commence... nous aurons un peu de place dans le parc... et je vous dirai ce que sont ces deux dames qui vous ont séduit.

Spindler se laissa emmener.

Il ne restait plus en effet alors que deux ou trois promeneurs dans l'unique allée du petit jardin.

— Par laquelle commencerons-nous? fit Saint-Aguet en s'arrêtant devant son interlocuteur, par la brune ou par la blonde? — Par la blonde ou par la brune, peu m'importe!... — Oui... mais il m'importe à moi, car je dois vous avouer avant tout, mon cher, que l'une des deux m'appartient... ou à peu de chose près... et que je suis décidé à écarter sans pitié toute rivalité... — Oh! oh!... ne craignez rien!... mon intention n'est nullement de chercher à vous nuire, mon bon ami, et...

Saint-Aguet interrompit, en souriant, Spindler.

— Je plaisante, fit-il, je suis très-convaincu que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Nous commencerons donc par la brune, s'il vous plaît.

— Celle qui *vous appartient*... ou *à peu près?*... — Au contraire. — Très-bien! alors... quant à celle-là... il m'est permis... — De la courtiser tant qu'il vous plaira... oh!... parfaitement... et de réussir... si vous pouvez... — Si je puis... vous jugez donc l'affaire difficile? — On le dit, madame Kettler... c'est le nom de notre brune... adore son mari et est adorée de lui. C'est un ménage modèle. M. Kettler est un brave garçon... une nature d'artiste... simple, ronde, sans façon. Il n'est pas riche... et je vous en donne la preuve en vous apprenant qu'on demeure à Batignolles par raison d'économie... et il n'en est ni plus triste ni plus envieux pour cela. Kettler a trente-trois ans... sa femme en a vingt-quatre...

Ils possèdent deux petits enfants...

Et voilà.

— Merci. Et maintenant, sur quoi fondez-vous la difficulté probable d'arriver à madame Kettler? Je vous sais trop fort pour admettre l'amour du mari et celui de la femme comme principale barrière. Il y en a une autre, n'est-ce pas? — Oui... cependant, ce n'est qu'une supposition de ma part.

Mais avez-vous remarqué ce monsieur qui dansait avec madame Kettler, tout à l'heure, en face de moi et de madame de Castries : madame de Castries, c'est la petite blonde.

— Oui... un monsieur assez laid, très-riche en barbe...

Et qui avait l'air de danser comme on suit un enterrement!

— C'est cela. Eh bien! ou je me trompe grossièrement, ou je parierais que ce monsieur, quoique trop laid et trop barbu, qni vous représente l'ami intime de Kettler, en est dans le ménage de l'artiste au point où je me trouve moi-même dans celui du baron de Castries, dont je vous représente, de mon côté, l'ami le plus forcené... — Ah! oui-da!... ce qui signifierait?... — Ce qui signifierait que M. Lecerf, c'est ce monsieur, un riche négociant, à ce qu'il paraît, un commissionnaire en marchandises, s'il n'est pas encore l'amant de madame Kettler... a bien envie de le devenir... — De même que si vous n'êtes pas

encore l'amant de madame de Castries, ce n'est pas faute d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour cela? — Juste! Seulement, je crois ma position meilleure que celle de mon confrère en espérances.

D'abord, je suis moins laid que lui, n'est-ce pas, amour-propre à part?

Ensuite celle à qui je m'adresse n'est pas une vertu... elle a fait ses preuves...

— Comment cela? — Je m'explique : avant d'être baronne de Castries, la charmante blonde se nommait tout simplement Esther Grosbois. Vous rappelez-vous ce nom? — Du tout. — Elle était danseuse à l'Opéra. Castries, qui est une sorte de niais, s'amouracha d'elle, il y a un an, et l'épousa...

Elle se conduit à ravir depuis son mariage...

— Et vous tenez à la ramener à ses anciennes erreurs? — Elle me plaît... j'ai les moyens de la rendre souple... je les emploierai... Je marche doucement... mais je marche...

Pourquoi me gênerais-je? De par moi ou par un autre, ne faut-il pas que ce pauvre Castries devienne un jour ce que deviennent tous les maris?...

Et surtout les maris de danseuses?...

Spindler sourit. Cependant l'outrecuidance de Saint-Aguet commençait à le fatiguer.

— Et vos moyens... d'assouplir madame de Castries, repartit-il, serait-ce une indiscrétion de s'informer de la

source où vous les avez puisés?... Vous me paraissez si habile en matières galantes que je ne serais pas fâché de m'instruire à votre école.

Saint-Aguet réfléchit. Comme tous les sots, il ne demandait pas mieux, quand on l'en priait, que de confier ses secrets, même les plus importants.

Néanmoins, un reste de pudeur le retenait sans doute. Il affecta de rire avec modestie.

— Vous me flattez, mon cher Spindler, répliqua-t-il; vous me flattez, ma parole d'honneur! Je ne suis pas si habile que cela.

Le lieu et le moment ne sont guère choisis, d'ailleurs, pour vous dérouler mes combinaisons machiavéliques.

Et puis, j'entends la ritournelle d'une valse, et Esther doit me chercher...

Mais... si vous voulez que j'aille après-demain vous prendre chez vous... je vous présenterai chez M. de Castries... à sa campagne... à Nogent-sur-Marne...

Oh! amené par moi, vous serez accueilli à ravir.

Là, nous pourrons causer à notre aise.

Et je vous expliquerai mes plans.

Vous voyez que j'agis en compagnon courtois... sans crainte que vous abusiez de mes confidences...

— Et vous avez raison, je vous le jure. — Parbleu! C'est donc convenu... j'irai vous prendre... Oh! vous verrez... c'est la maison du bon Dieu que celle de ce pauvre Castries!

Et, en attendant... tenez... voilà Kettler qui vient de ce côté avec sa femme... Le cher graveur raffole de la musique... les arts sont frères... je vais vous mettre en rapport avec lui... Vous avez un nom... du talent... il sera enchanté de vous connaître et de vous recevoir...

Ce sera encore une maison d'ouverte pour vous.

Et où vous pourrez, s'il vous convient, tout en vous assurant de la valeur de mes soupçons sur M. Lecerf, vous amuser, s'il vous plaît encore, à contre-balancer la puissance de ce vilain monsieur.

M. Kettler et sa femme s'avançaient en effet à ce moment dans le jardin, du côté de Spindler et de Saint-Aguet.

Avant que Spindler eût répondu à sa proposition, Saint-Aguet, courant au-devant de Kettler, lui dit :

— Ma foi, cher ami, vous arrivez bien!... je parlais justement de vous à mon ami Théodore Spindler... Spindler a admiré la plupart de vos eaux-fortes... chez *Vibert* et *Goupil*... —Et si monsieur était assez bon pour venir en choisir quelques-unes chez moi, repartit Kettler en s'inclinant devant le musicien, je serais trop heureux de les lui offrir...

A condition, ajouta-t-il en souriant, que monsieur m'accorderait quelques instants le plaisir de l'entendre.

J'ai un assez mauvais piano, monsieur, mais, pour un grand artiste, il n'est pas de pauvre instrument.

Spindler salua.

— J'accepte vos conditions, monsieur, dit-il.

La figure du graveur s'illumina.

— Oh! c'est que j'aime tant la musique, voyez-vous, monsieur, reprit-il; la bonne musique, bien entendu!... et vous avez un si beau talent...

J'étais à votre dernier concert à la salle de Hertz.

T'en souviens-tu, Rosalie? Nous y étions ensemble.

Rosalie, c'était la femme du graveur; la grande brune allait répondre.

Tout à coup elle s'arrêta.

M. Lecerf s'approchait d'elle.

— Madame, dit le monsieur barbu, on valse... vous savez?... — On valse!... eh bien!... va valser, ma bonne, fit Kettler à sa femme. Va valser avec ce cher Lecerf...

Moi, je reste à causer un peu avec M. Spindler.

Madame Kettler ne répliqua pas. Son bras avait passé du bras de son mari sous celui de M. Lecerf, qui l'emmenait.

Seulement, Spindler crut s'apercevoir qu'elle avait pâli légèrement en s'éloignant.

La valse s'animait déjà; du jardin où ils étaient demeurés seuls, Kettler et Spindler pouvaient voir dans le salon tournoyer chaque couple.

Spindler considérait surtout Saint-Agnet et madame de Castries.

Madame Kettler et M. Lecerf...

Et une foule de pensées se succédaient dans le cerveau du jeune homme à mesure que se succédaient , devant lui, les évolutions chorégraphiques de ces quatre personnages.

— Il faut bien que nos femmes s'amusent! dit, avec un sourire bonhomme, à Spindler, le graveur, croyant répondre ainsi à la préoccupation de son compagnon.

Spindler, arraché à ses rêveries, sursauta.

— Oui! oui! répliqua-t-il vivement, oui... il faut bien que ces dames s'amusent...

Mais s'amusent-elles? ajouta-t-il tout bas. Voilà ce que je voudrais savoir!

—

VII

Esther de Castries.

Fidèle à sa promesse, le surlendemain matin, sur les onze heures, Saint-Aguet venait prendre Spindler chez lui pour le mener à la campagne du baron de Castries. Une élégante américaine appartenant au lion attendait à la porte. Spindler y prit place à côté de son ami de rencontre.

On descendit les boulevards jusqu'à la place de la Bastille, on traversa le faubourg Saint-Antoine, on suivit la route de Vincennes; bientôt on eut atteint le bois.

Dans une demi-heure au plus maintenant, on devait être arrivé à Nogent.

Chemin faisant, Spindler étudia avec une nouvelle attention le caractère de Saint-Aguet. Cet homme, qui se pavanait ainsi avec une sorte d'arrogance dans son orgueil de libertin, ce semblant de Lovelace, qui faisait si bon marché de la réputation d'une femme et de l'honneur d'un mari, qu'il les traînait tout de suite dans la boue, à la première rencontre avec presque le premier venu; cette parodie de don Juan, doutant de tout, excepté de lui-même; ce sot, enfin, n'était qu'un sot... mais ce n'était pas un méchant homme; sa moustache retroussée n'avait la prétention que d'être retroussée... son œil bleu clair n'était impertinent que parce que la nature lui avait donné cette expression-là... sa bouche ne prononçait des paroles railleuses que parce qu'il ne savait pas lui donner d'autres paroles à prononcer!

Spindler, qu'entraînaient chez M. de Castries et l'envie de s'instruire et peut-être aussi la fantaisie de donner à l'occasion une leçon à un indiscret; Spindler, au bout d'une heure de conversation suivie avec son compagnon, en appréciant au juste ce que valait l'homme, comprit en même temps qu'il n'aurait pas grand'peine, si besoin se présentait, à le mater. Et cette assurance morale refroidit un peu l'enthousiasme de Spindler. Il avait rêvé en la blonde madame de Castries une pauvre femme tourmentée par un misérable, et qu'il délivrerait de ses pour-

suites, avec l'espoir peut-être d'une récompense! Mais il s'était imaginé aussi que Saint-Aguet avait bec et ongles et qu'il se défendrait contre ses attaques. Et voilà que tout d'abord notre brave chevalier des dames était obligé de reconnaître que l'ennemi qu'il s'apprêtait à combattre était de l'espèce la plus insipide d'ennemis : celle qui tourne casaque au premier coup de feu.

Cependant quelque chose soutenait encore un peu l'entrain de Spindler en cette aventure.

En dépit de ses sollicitations près de Saint-Aguet, en dépit du penchant de ce dernier au bavardage et de ses engagements de la veille, Spindler ne savait pas encore à quoi s'en tenir sur ces *moyens certains d'assouplir madame de Castries*, que Saint-Aguet s'était si orgueilleusement vanté de posséder à son service.

— Plus tard... ce soir... en revenant à Paris... je vous conterai cela..., répétait Saint-Aguet chaque fois que Spindler le questionnait à ce sujet. Maintenant ça me gênerait. Vous me comprenez?... Vous allez vous trouver près d'Esther... je ne pourrais pas vous regarder sans rire... elle s'en apercevrait peut-être... et tout serait perdu pour moi. — Eh bien! à ce soir donc! fit Spindler qui vit que ses instances seraient vaines.

Et il se résigna à attendre; s'il n'avait plus de colère, il lui restait sa curiosité.

Cependant nos voyageurs entraient dans le petit village de Nogent-sur-Marne.

L'américaine s'arrêta en face d'une charmante maison devant la façade de laquelle s'étendait une large pelouse verte.

Saint-Aguet aperçut au loin le baron de Castries qui venait à eux.

— Voici notre hôte, dit-il à Spindler, vous allez voir!... il n'a pas inventé la manière de diriger les ballons...

Mais c'est le meilleur enfant de la terre.

Et puis, ce n'est pas pour lui que nous venons, n'est-ce pas? c'est pour sa femme!

M. de Castries était tout près de nos compagnons.

C'était un homme de vingt-six à vingt-sept ans, blond et frêle comme sa femme, d'une physionomie assez agréable, l'œil un peu naïf, il est vrai, mais doux et affable.

Il accueillit Spindler avec la plus gracieuse cordialité.

— Présenté par Saint-Aguet, monsieur, lui dit-il, vous ne pouvez être que le bien reçu chez moi. Considérez donc ma maison comme la vôtre. Promenez-vous... jouez au billard... lisez... faites tout ce qu'il vous plaira... A la campagne, d'ailleurs, vous le savez, il est d'usage de ne point se gêner. — Et nous abuserons de la permission, repartit, pour Spindler, Saint-Aguet, avec un sourire qu'il essayait de rendre fin. D'abord, moi, tu me connais, Castries... j'aime à mettre mes coudes sur la table.

A propos de table, est-ce qu'on a déjà déjeuné ici?

— Non! non! tu m'avais dit que tu arriverais avec

monsieur sur le midi... nous vous attendions. — Et ta femme? — Elle achève sa toilette, je crois. — Oh! oui! les femmes... ça achève sa toilette pendant des deux ou trois heures de suite...

Cela ne nous empêche pas de nous diriger du côté de la salle à manger, n'est-ce pas?

— Parbleu! — Mais cependant, fit Spindler, si madame de Castries n'est pas là, il ne serait pas galant de notre part... — Merci, monsieur... oh!... elle va descendre sans doute... et tenez... la voici qui nous appelle.

Esther de Castries paraissait en effet, à ce moment, en haut du perron de la maison.

— A la bonne heure! s'écria Saint-Aguet, je cours lui annoncer Spindler.

Et le fat, après avoir jeté un coup d'œil à son confident, s'élança en avant.

— Madame de Castries est bien jolie, monsieur! dit Spindler au baron en continuant de marcher posément près de ce dernier.

Une expression de douce satisfaction se peignit sur les traits du mari.

— Oui, monsieur, bien jolie, il est vrai, répliqua-t-il, et, ce qui vaut mieux encore, bien bonne.

Je suis d'une pauvre santé... souvent... fort souvent je souffre...

Ma femme a les soins les plus touchants et les plus affectueux pour moi.

Aussi... je l'aime!... oh! je l'aime!... comme je n'ai jamais aimé personne, monsieur!...

En s'exprimant ainsi, une larme avait fait trembloter la voix du baron.

Quelque enraciné dans la raillerie que fût Spindler à l'égard des maris, il ne songea pas à trouver ridicule l'émotion de cet homme en parlant d'une femme aimée.

Au contraire, cela ne l'excita que davantage à poursuivre la noble tâche qu'il supposait devoir s'offrir bientôt à lui, de défendre, s'il en était temps encore, madame de Castries contre les machinations de Saint-Aguet.

De Saint-Aguet... qui ne pouvait lui plaire...

Et qui se croyait pourtant si sûr de la vaincre.

Maintenant, en deux mots, cette noble tâche susdite, Spindler se l'était-il vraiment imposée dans un but désintéressé?...

Franchement, nous ne le croyons pas.

Mais nous n'avons point, pour cet instant, à scruter les intentions de Spindler en cette affaire.

Nous le suivons, nous voulons voir où il va...

Est-ce par hasard ou à dessein qu'il se trouve sur une bonne route?

Vous jugerez de cela plus tard.

Le baron et Spindler atteignaient le perron.

Madame de Castries, à qui Saint-Aguet adressait alors des paroles qu'on ne pouvait entendre, mais qui la rendaient toute rouge, salua le nouveau venu.

— Comme te voilà animée! lui dit son mari; Saint-Aguet te contait encore des folies, selon son habitude, n'est-il pas vrai? — Oui... des folies... il est vrai! repartit madame de Castries en rougissant plus encore. — Oh!... des enfantillages! pas autre chose! s'écria Saint-Aguet en pirouettant. — Mais il y a folies et folies, dit tout bas Spindler en montant le perron près de madame de Castries et de façon à n'être entendu que d'elle, et M. de Saint-Aguet ne sait peut-être ni bien choisir ni bien dire les siennes!

Esther se retourna vivement du côté de Spindler, comme si elle eût voulu lui demander l'explication de ces paroles.

Spindler s'était baissé pour aspirer le parfum d'un chèvrefeuille qui grimpait le long d'une fenêtre.

On entra dans la salle à manger.

Le repas fut long et assez joyeux. Le baron et sa femme buvaient et mangeaient peu, mais ils mettaient leurs soins à bien traiter leurs convives.

Et Saint-Aguet et Spindler se laissaient bien traiter, l'un parce qu'il n'était pas assez amoureux, à ce qu'il paraît, pour en perdre l'appétit, l'autre parce qu'il avait faim et qu'il ne voyait pas la nécessité de faire souffrir son estomac des préoccupations de son esprit.

Quant à la conversation, elle demeura naturellement sur un pied général, quoique Saint-Aguet essayât, de temps à autre, de glisser, *a parte*, quelques mots à ma-

dame de Castries... à la droite de laquelle il se trouvait assis.

Mais alors Spindler s'empressait de s'adresser tout haut à Saint-Aguet, et force était à ce dernier de répondre.

Le déjeuner terminé, on descendit au jardin. Ce jardin, au rebours de celui de madame Gilbert, pouvait presque passer pour un parc.

Saint-Aguet s'empara brusquement du bras de madame de Castries. Spindler crut la voir résister un instant, elle céda néanmoins.

Tout à coup, simulant un caprice d'écolier, Saint-Aguet s'écria :

— Courons! courons!

Et il entraîna sa compagne, qui se débattait évidemment encore, et il disparut avec elle au détour d'une allée.

Spindler était stupéfait. Saint-Aguet abusait de la permission, s'il la possédait effectivement, de compromettre cette femme.

Notre musicien regarda le baron qui marchait à ses côtés : il souriait à ce qu'il acceptait pour un jeu.

— Il est fort gai, n'est-ce pas, ce cher Saint-Aguet? dit Spindler au confiant mari. — Oui! repartit ce dernier, oh! il est fort gai... fort amusant!... — Il y a longtemps que vous êtes lié avec lui, monsieur le baron? — Sept ou huit ans... Nous nous connaissions avant mon

mariage, nous nous sommes perdus de vue un peu quelque temps, puis retrouvés l'année dernière.

Il a pris ma femme en affection à cause de moi... et elle l'aime, je crois, beaucoup...

— Ah! vraiment!...

A cet instant, Spindler et le baron rejoignaient Saint-Aguet et madame de Castries.

Spindler remarqua encore que madame de Castries avait les yeux humides, comme une personne qui a failli pleurer...

Et que Saint-Aguet semblait de fort mauvaise humeur.

Mais, à l'aspect du mari et de l'étranger, l'un et l'autre s'efforcèrent de redevenir calmes.

— Madame est fatiguée, dit Saint-Aguet d'un ton goguenard. Madame a assez de la promenade; si nous rentrions? — En effet, reprit le baron en considérant avec inquiétude sa femme dont les yeux n'avaient pas retrouvé assez vite leur éclat habituel; qu'as-tu donc, Esther? es-tu indisposée?... On dirait que tu as pleuré...

Madame de Castries secoua la tête et tâcha de sourire, en passant son bras sous celui de son mari.

— Oh! ce n'est rien, fit-elle; mais monsieur Saint-Aguet, en m'obligeant à courir... oh! ce n'est pas de sa faute pourtant... m'a fait heurter du pied contre une pierre... et la douleur a été si vive... — Maladroit! s'écria M. de Castries à Saint-Aguet.

Ce dernier continuait de ricaner.

— Bah! tu vas me gronder aussi, toi! répliqua-t-il; mais puisque ta femme avoue qu'il n'y a pas de ma faute! Il paraît qu'il n'est plus permis de courir, ici... C'est bon... on ne courra plus... Allons faire une partie de billard, alors, Castries, avec Spindler, hein? Jouez-vous au billard, Spindler?

— Mal...

— Moi, je suis de première force; mais je vous rendrai des points, à vous et à Castries.

On retourna vers la maison.

Le baron et sa femme marchaient devant.

Saint-Aguet les suivait de l'air pensif d'un homme qui vient d'échouer dans une tentative importante.

Et venant après ces trois personnages qu'il ne perdait pas de vue, Spindler s'en allait, se demandant quel pouvait être le lien mystérieux qui unissait madame de Castries à Saint-Aguet... et qui obligeait, de la sorte, la pauvre femme à mettre sur le compte d'un caillou... la douleur qu'elle ne devait, certainement, qu'à quelque impertinence.

— Est-ce que je me serais trompé? se disait Spindler; est-ce que Saint-Aguet serait aussi méchant, que bête?...

Parbleu, ma patience commence à se lasser, et ma curiosité à prendre feu... Il m'a promis de parler ce soir... il parlera ce soir! ou je l'y forcerai bien!

Nous ne raconterons pas dans tous ses détails cette journée.

En quelques lignes, nous dirons seulement que, leur partie de billard achevée, le maître de la maison et ses hôtes ayant rejoint madame de Castries, qui lisait dans un petit salon, Spindler fut à même d'être, de nouveau, témoin des lourdes obsessions dont Saint-Aguet accablait la femme de son ami.

Au dîner, ses manières ne changèrent point.

Assis auprès d'Esther, il ne cessait de lui parler à l'oreille sitôt que son mari tournait la tête. Le soir, dans une promenade en bateau que l'on fit sur la Marne, même conduite de la part de l'impertinent galant. Taudis que M. de Castries tenait le gouvernail et Spindler le filin de la voile, Saint-Aguet, assis à l'avant, continuait de tourmenter sa victime.

Spindler ne s'étonnait que médiocrement que M. de Castries ne s'aperçût pas de ce qui se passait ainsi entre sa femme et son ami (il est avéré que les maris ne s'inquiètent, en général, que de ce dont le monde ne daigne plus s'inquiéter); mais ce qui surprenait au plus haut degré notre observateur, c'était la longanimité avec laquelle madame de Castries supportait la poursuite acharnée de Saint-Aguet. Elle souffrait, à coup sûr, de cette poursuite, et cependant elle ne savait pas s'y dérober.

On devinait que, sous le regard, surtout d'un étranger, il lui répugnait de ne pas traiter comme elles le méritaient les familiarités compromettantes de son tyran .. Néanmoins, elle ne leur opposait que des sourires.

Décidément, madame de Castries était ou bien coupable ou bien pusillanime.

Spindler, dévoré d'impatience, comptait les minutes qui le séparaient encore de l'heure où tous ces mystères lui seraient dévoilés.

Et d'avance il aiguisait ses griffes pour en stigmatiser le sot qui l'avait contraint à demeurer simple spectateur, une journée entière, d'un drame incompréhensible pour lui.

Enfin, le moment du départ arriva.

Il était dix heures; le baron, dont la santé assez faible, il l'avait dit, demandait quelques ménagements, laissa à entendre qu'il désirait aller prendre du repos. Saint-Aguet feignit de ne point avoir compris son ami; mais Spindler le comprit pour deux.

Le domestique reçut ordre d'aller préparer la voiture.

Reconduits par le baron et sa femme, les visiteurs traversèrent la pelouse et se dirigèrent vers leur véhicule.

Durant ce trajet encore, Spindler put observer Saint-Aguet qui, s'étant emparé, comme d'ordinaire, du bras de madame de Castries, semblait lui adresser des reproches... peut-être des menaces.

Des adieux aimables, des invitations pressantes à revenir bientôt...

Ceci de la part de M. et madame de Castries à Spindler.

Une poignée de main du mari, un baiser que se laissa donner, au front, la femme...

Ceci pour Saint-Aguet.

Et Spindler et Saint-Aguet sautèrent dans leur américaine.

Le domestique toucha.

— Ah! vous allez donc me dire maintenant...? s'écria Spindler. — Rien encore, répliqua Saint-Aguet.

Spindler eut un geste de fureur que son compagnon prit, heureusement, pour un simple mouvement de dépit.

Heureusement! car s'il se fût douté alors des éléments d'orage qui s'étaient amassés contre lui, depuis le matin, dans l'âme de Spindler, certes l'impertinent personnage se fût bien gardé de pousser jusqu'au bout ses confidences à l'artiste, ainsi qu'il s'apprêtait à le faire.

— Rien encore!... répéta Spindler, qui se contenait avec peine. Comment, rien! ah çà, Saint-Aguet, vous moquez-vous de moi, et... — La! la! interrompit Saint-Aguet, ne nous chagrinons pas, curieux!

Je veux dire que j'attendrai que nous soyons chez moi, tous deux, pour vous chanter ma palinodie.

Je veux dire que je suis furieux contre cette bégueule d'Esther... qui m'a traité aujourd'hui de la manière la plus inconvenante... sans respect pour ce qu'elle me doit...

Tout cela, probablement, parce qu'elle se sentait forte de la présence d'un étranger dans sa maison.

Je veux dire, enfin, que mon intention, à cette heure,

est de vous donner, non pas seulement des preuves verbales du droit que je possède de dicter des conditions à cette femme...

Mais des preuves physiques, palpables, terribles...

Soyez tranquille, Spindler... Esther s'entête à me vouloir glisser entre les mains... Eh bien! nous serons deux, maintenant, à la dompter.

Je ne suis pas si amoureux que ça d'elle, après tout...

A deux, ce sera plus comique, n'est-ce pas?

— Oui!... oui..., repartit Spindler; je me figure aussi qu'à nous deux ce sera plus comique! ..

Alors, donc, c'est chez vous que nous allons causer?

— Sans doute! — Vous ne reculerez plus, cette fois!

— Qu'il est drôle!... je ne recule pas... je dresse mes batteries, voilà tout! — A la bonne heure!

. . . .

C'était à Paris, chez Saint-Aguet.

Sans prendre le temps de secouer la poussière de la route, Saint-Aguet était allé chercher, dans sa chambre à coucher, ces preuves palpables, terribles, de ses droits sur madame de Castries... qu'il avait promises à Spindler.

Le chapeau sur la tête, Spindler se promenait, en l'attendant, dans le salon.

Saint-Aguet reparut. Il tenait un petit coffret de velours noir.

Il le posa sur une table, l'ouvrit... et montrant à Spindler une trentaine de lettres que contenait le coffret:

— Tenez, mon cher, dit-il, voilà le pot aux roses... Prenez au hasard parmi ces lettres.

Spindler obéit. Sans les ouvrir, il regarda la suscription de quelques enveloppes. Les unes, d'une écriture masculine, portaient ces mots : *A mademoiselle Esther Grosbois, à l'Opéra;* les autres, d'une écriture de femme, portaient cette adresse : *A M. Paulin de Mengs*, *rue Godot-de-Mauroy*, 7, *à Paris*.

Spindler n'avait plus besoin de se creuser l'esprit pour savoir de quelle nature était le talisman à l'aide duquel Saint-Aguet faisait trembler devant lui la femme du baron de Castries.

Pourtant, il fit semblant de ne pas avoir deviné tout à fait encore.

— Eh bien! dit-il à Saint-Aguet en rejetant les lettres dans le coffret, qu'est-ce que c'est que cela? — Lisez!... lisez! mon cher, repartit Saint-Aguet, vous le saurez... — Vous les avez lues, vous, cela me suffit... Passons à l'explication de la charade. — Quoi! vous n'y êtes pas déjà? — A peu près... mais je préfère vous entendre.

— Eh bien! mon cher, c'est tout simple... oh! c'est trop simple.

Esther de Castries... alors Esther Grosbois tout court, a été la maîtresse autrefois de M. Paulin de Mengs... un militaire... le cousin du baron de Castries et son plus mortel ennemi...

Le baron a toujours ignoré cette liaison de l'ex-danseuse.

— M. de Mengs est donc mort? — Non! mais il est en Russie depuis quatre ans... et on ne sait quand il en reviendra. — Bon! et comment ces lettres sont-elles tombées en votre possession? — C'est une femme qui les avait reçues en dépôt de Mengs avant son départ, qui me les a confiees...

Moyennant vingt-cinq louis et l'assurance de les remettre à Mengs quand il reparaîtrait.

Que voulez-vous! cette femme était malade... elle avait besoin d'argent et...

— Bon!... cette femme est une gueuse... n'importe!... Et c'est sur ces lettres que vous comptez pour contraindre madame de Castries à devenir votre maîtresse? — Parbleu! vous concevez qu'elle a trop peur que son mari n'apprenne qu'elle a connu intimement M. de Mengs, pour ne pas obéir à celui qui la menacera de montrer au baron toute cette correspondance. — Bon! Et qu'avez-vous obtenu jusqu'à présent de madame de Castries, grâce à cet agréable moyen de chantage qui vous coûte vingt-cinq louis?... C'est donné... — Eh! eh! c'est vrai, que c'est donné! Qu'il est drôle ce Spindler...

Eh bien! ce que j'ai obtenu... pas grand'chose, le croiriez-vous?... Esther pleure... elle me supplie, quand je lui parle de ces lettres... elle me dit que je n'aurai pas le courage de les remettre à son mari...

Et elle a raison... je l'avoue... j'hésiterais beaucoup avant de me permettre une facétie pareille! On peut être canaille... mais pas tant que ça!...

Et néanmoins, quand je mets sur le tapis, près d'elle, le prix... l'amoureux prix auquel j'évalue mon trésor... pour le lui céder... elle tergiverse... elle cherche midi à quatorze heures... elle me dit des bêtises... et qu'il serait affreux à elle de tromper son mari... et qu'elle a juré de réparer par le présent les erreurs de sa vie passée... que sais-je, moi!

— Bref! elle a refusé de racheter une faute par une autre faute? — Mon Dieu, oui! C'est trop fort, hein! une ex-danseuse qui se pose en femme vertueuse!

Spindler ne répliqua pas. Il refermait, à ce moment, le coffret de velours et en glissait la clef dans sa poche.

Ceci fait, il mit le petit meuble sous son paletot.

Puis, saluant Saint-Aguet de la main et se dirigeant vers la porte du salon :

— Merci de vos renseignements, mon cher, lui dit-il, et bonsoir! Il est tard... je vais me coucher.

Saint-Aguet, ébahi, courut à Spindler, et le prenant par le bras :

— Pardon! pardon! s'écria-t-il, mon ami, mais qu'est-ce que vous faites-là? Vous ne vous apercevez donc pas que vous emportez les lettres? — Parfaitement, au contraire. Je m'en aperçois si bien que je vous prie de ne pas me tirer le bras de cette façon, parce que vous allez faire tomber le coffret à terre... et que ça l'abîmera... — Mais... pourquoi l'emportez-vous?... Si vous tenez à lire

la correspondance d'Esther... lisez ici... — Lire! du tout!... les lettres d'amour m'ennuient... je n'ai jamais pu achever la *Nouvelle Héloïse*. Je ne lirai pas plus ces papiers ici que chez moi! — Alors... je n'y suis plus... moi!... alors... mais vous n'avez que faire de ces lettres, il me semble? — Vous vous trompez, j'ai à les reporter demain à madame de Castries!... — Les reporter à madame de Castries!...

Saint-Aguet articula cette phrase comme si chacun des mots qui la composaient eût pesé un kilogramme de plomb sur sa langue.

— Mais c'est une plaisanterie! balbutia-t-il après un silence. — Une plaisanterie! répéta Spindler. Du tout! Regardez-moi donc... est-ce que j'ai l'air de plaisanter, Saint-Aguet?

Saint-Aguet regarda Spindler... et il devint blême... Le fait est que Spindler n'avait nullement l'air disposé à chanter des gaudrioles...

— Cependant, reprit le lion, vous m'expliquerez du moins... — Pourquoi j'abuse de votre confiance en vous enlevant ce précieux coffret?... Oh! quant à ceci, je ne demande pas mieux...

Tout uniment pour vous empêcher de commettre une mauvaise action.

Ecoutez-moi, Saint-Aguet... vous avez dit un mot, tout à l'heure, qui rachète un peu vos torts.

Vous avez dit que malgré vos menaces à Esther, vous

n'auriez jamais eu le courage de remettre ces lettres à son mari...

Qu'il était permis d'être canaille... mais pas tant que ça...

Ce sont là les propres expressions dont vous vous êtes servi.

Eh bien, moi, je vous réponds que lorsqu'on se sent assez de cœur pour reculer devant une infamie...

On doit aussi se garder de commettre une lâcheté...

Et c'est une lâcheté de faire pleurer une femme, monsieur... c'est une lâcheté de chercher à la posséder par intimidation.

Saint-Aguet tressaillit.

— Monsieur! s'écria-t-il, mais vous m'insultez!... — Bah! dit Spindler, vous croyez!... c'est possible, mais telle n'était pas mon intention.

Je vous répète qu'en faveur de votre mot de tout à l'heure, je suis très-enclin, au contraire, maintenant, à demeurer votre ami...

Ah! par exemple, je vous l'avouerai, sans ce mot... en prenant le coffret, j'aurais peut-être aussi pris la peine de vous souffleter!...

Saint-Aguet du blanc tourna au livide... mais il ne bougea point.

— Cependant, continua Spindler, si vous vous trouvez insulté... de ce que je viens de vous dire... je suis tout à votre disposition; vous m'entendez, monsieur Saint-Aguet?

Saint-Aguet tomba sans répondre sur un fauteuil.

Spindler considéra un instant avec mépris le misérable.

— Alors nous ne nous battrons pas? fit-il froidement.

Comme il vous plaira.

Adieu donc!...

Ah!... vous n'oublierez pas ceci, n'est-ce pas, monsieur Saint-Aguet?

Vous écrirez à M. de Castries que vous partez pour un long voyage.

Et toute cette aventure est morte, bien morte, tout à fait morte entre vous, madame de Castries et moi?

C'est convenu, hein!

Spindler avait posé sa main sur l'épaule de Saint-Aguet.

Un sourd gémissement accompagné d'une inclinaison de tête fut la seule réponse de ce dernier.

— Adieu! répéta Spindler.

Et il s'éloigna.

Il avait pensé juste; Saint-Aguet était plus bête que méchant.

A vrai dire, notre opinion est que Saint-Aguet n'était même pas assez méchant

Pour un homme qu'on venait d'accuser de lâcheté!

VIII

Petite scène sous forme de dénoûment d'une pièce vertueuse du théâtre du Gymnase.

Chez M. Castries, à Nogent-sur-Marne. Le théâtre représente un salon donnant sur le jardin. Esther de Castries est seule, elle parcourt un journal de modes. Spindler, accompagné d'un domestique, paraît dans l'allée qui conduit au salon.

SPINDLER (*en dehors, à voix basse au domestique*).

Ainsi, M. le baron est à Paris... et cependant vous m'assurez que cela ne contrariera pas madame de me recevoir.

LE DOMESTIQUE.

Nullement, monsieur. Au reste, je vais vous annoncer. Votre nom, s'il vous plaît?

SPINDLER.

Théodore Spindler.

LE DOMESTIQUE (annonçant à la porte du salon).

M. Théodore Spindler.

Madame de Castries jette son journal de côté et se lève vivement. Saluts de part et d'autre. Le domestique s'éloigne.

SPINDLER (*s'avançant vers madame de Castries*).

Vous ne vous attendiez point, n'est-il pas vrai, madame, à me revoir si vite? J'ai eu le plaisir de diner chez vous hier ici, je reviens aujourd'hui. En général, les visites de digestion n'ont pas pour habitude de se hâter autant.

MADAME DE CASTRIES (*souriant*).

Mais, monsieur... mon mari et moi, nous ne comptons pas avec les visites des personnes qui nous plaisent.

SPINDLER (*saluant*).

Mille fois trop bonne, madame.

Madame de Castries a montré un siége, près d'elle, à Spindler. Elle reprend elle-même la place qu'elle occupait.

SPINDLER (*s'asseyant*).

Au reste, madame, je n'abuserai pas de vos moments...

MADAME DE CASTRIES (*souriant*).

Mais, monsieur, vous n'abusez pas du tout, je vous assure...

SPINDLER.

Si fait! si fait... vous êtes très-aimable, madame... et vous m'accueillez à ravir... cependant, vous me connaissez à peine... je vous ai été présenté par un de vos grands amis, il est vrai... mais les plus grands amis savent si peu ce qu'ils font parfois!...

Madame de Castries tressaille. — Spindler continue :

Et... mon arrivée inopinée... ce matin... chez vous... peut, à coup sûr, sinon vous gêner, du moins vous surprendre...

Madame de Castries va s'écrier de nouveau; Spindler arrête, d'un geste, la jeune femme et reprend ainsi :

Comme excuse de ma conduite, madame, j'ai deux motifs à alléguer. Le premier, c'est que je suis attendu à déjeuner dans un petit pays tout près d'ici... à Joinville-le-Pont... et que je n'ai pas voulu passer devant votre maison sans vous présenter mes hommages; le second... c'est que, si vous me le permettiez... je serais très-heureux de vous conter un rêve... assez singulier, que j'ai fait cette nuit...

MADAME DE CASTRIES (*stupéfaite*).

Un rêve!

SPINDLER (*souriant à son tour*).

Oui! un rêve!... Une telle fantaisie de ma part vous passe, n'est-ce pas, madame? Un peu plus, et vous allez croire avoir affaire à un fou.

MADAME DE CASTRIES.

Non, monsieur; mais enfin...

SPINDLER.

Mais enfin... laissez-moi vous conter mon rêve, madame!... que vous importe!... en l'achevant, je prendrai congé de vous... et s'il vous plaît d'oublier ensuite mon récit, comme je l'aurai oublié bientôt moi-même, je vous le jure... vous le savez... tous songes... tous mensonges... autant en emporte le vent... Eh bien! la première fois que nous nous retrouverons... il n'existera entre nous, comme souvenir de cette entrevue, qu'un peu plus d'intimité peut-être de votre côté... un peu plus de bonheur du mien... Me refuserez-vous cette douce perspective, madame?

Silence. Madame de Castries est émue. D'instinct elle devine qu'il s'agit pour elle, en cet instant, de quelque événement important. Elle regarde avec timidité Spindler, elle hésite; mais à l'aspect de la physionomie calme et digne du jeune homme, elle se sent rassurée.

MADAME DE CASTRIES.

Parlez donc, monsieur... contez-moi... votre rêve... puisque cela... doit vous rendre heureux... Je vous écoute...

SPINDLER (*avec joie*).

Merci!... merci, madame! Je commence. Figurez-vous, madame, que je me trouvais, d'abord, dans un bal. Une femme jeune, charmante, distinguée, était l'objet prin-

cipal de mon admiration. Mais voilà qu'au moment où mes regards se fixaient sur cette femme, sans savoir comment ils parviendraient à se détacher d'elle, un homme, un sot, un imbécile, un niais, un bavard, que je me rappelais avoir rencontré, par-ci par-là, dans le monde, s'approchait de moi et me disait : «Elle est bien jolie, cette dame, n'est-il pas vrai? Eh bien ! mon cher... quand je voudrai... elle sera à moi! je vous en donnerai les preuves!»

MADAME DE CASTRIES (*qui a pâli*).

Ah !

SPINDLER.

Oui, madame, notre sot me disait cela! et comme j'avais naturellement l'air de douter de son assertion, tout à coup, alors, le lieu de la scène se transformant (les rêves comme les féeries raffolent des changements à vue...), je me promenais dans un jardin magnifique, et je devenais témoin d'un spectacle qui me faisait bouillir le sang dans les veines, celui du sot en question poursuivant la jolie dame de ses importunités... l'obligeant à lui donner le bras malgré elle... lui parlant à l'oreille au risque de la compromettre... la tourmentant enfin... comme un démon tourmente un ange...

Et tout cela, cependant, en présence du mari de la jolie dame... car elle avait un mari, j'ai oublié de vous l'apprendre...

Mais ce mari était bon et confiant... il croyait le sot son ami! (On s'imagine quelquefois qu'un sot est votre

ami!...), et il ne s'apercevait pas des tortures qu'imposait celui-ci à sa femme, ou, plutôt, grâce au prisme adoucissant de son indulgence, il prenait ces tortures pour de simples plaisanteries...

Et, tout en en souffrant, peut-être, le premier lui-même, par bonté il consentait à les excuser...

MADAME DE CASTRIES (*de plus en plus pâle*).

Après, monsieur, après?...

SPINDLER.

Après, madame? Nous étions seuls, moi et le sot, chez lui... A bout de patience, car j'avais bien compris, moi, le martyre de la jolie dame et je brûlais de la délivrer... à bout de patience, je sommais mon compagnon de me montrer ces preuves, dont il s'était targué, de ses droits sur la jolie dame...

Et il allait chercher une petite cassette qu'il mettait devant moi. Cette cassette, assurait-il, renfermait des lettres qui pouvaient perdre sa victime... si elle continuait de lui résister...

Car sa victime lui avait résisté malgré tout; il l'avouait, remarquez-le bien, madame.

Il m'invitait à lire ces lettres... je lui répondais avec le mépris que méritait une offre pareille...

Et, de sot, faisant encore de cet homme un lâche... en le traitant à sa juste valeur... je m'éloignais de lui en lui défendant de reparaître de longtemps devant la jolie

dame, et emportant avec moi la cassette qui renfermait les lettres pour courir la remettre...

MADAME DE CASTRIES (*au comble de l'émotion*).

La remettre... à qui... à qui... monsieur?

SPINDLER (*se levant et présentant à madame de Castries un coffret de velours qu'il cachait sous son paletot*).

Parbleu!... madame... à celle à qui il devait appartenir...

MADAME DE CASTRIES (*saisissant le coffret*).

Il serait possible! quoi... monsieur... Oh!... vous êtes mon sauveur!... Quelle joie!... ces lettres... ces malheureuses lettres... je les possède enfin... Et c'est vous!... c'est vous!... monsieur... ah! croyez que ma reconnaissance...

SPINDLER (*vivement*).

Pas un mot de plus, madame... Vous oubliez que tout ce que je vous ai conté n'a été qu'un songe pour moi...

Il est vrai que cette cassette est bien réelle, trop réelle... sans doute.

Mais brûlez-la avec tout ce qu'elle contient...

Comme un rêve la fumée s'envole.

Ainsi que moi, bientôt, vous ne vous souviendrez plus de rien. (*Saluant*) Adieu, madame.

MADAME DE CASTRIES (*tendant sa main à Spindler.*)

Non! pas adieu, monsieur! Au revoir.

Spindler dépose un chaste baiser sur la main de madame de Castries et s'éloigne. La toile tombe.

IX

Pauline Kettler.

— Victoire! chantait Spindler, le lendemain matin de cette scène, en souriant à l'image de madame de Castries qui était venue le saluer à son réveil.

Il est impossible qu'une femme à qui j'ai rendu un service aussi signalé ne m'en tienne pas compte à un moment donné...

Elle adore son mari... je le crois.

Elle n'aurait pas cédé à Saint-Aguet... j'en suis sûr!

Mais, que diable!... nulle femme sur terre n'adore son mari à perpétuité!

Et si celle-ci ne voulait pas accepter pour amant un imbécile... qui s'y prenait d'ailleurs fort mal pour la captiver... il n'en sera peut-être pas de même à l'égard d'un galant homme...

Qui mettra autant de soins à ne pas lui rappeler le passé... que l'imbécile en mettait à l'évoquer devant elle...

Allons! un vieux proverbe dit qu'un bienfait n'est jamais perdu! Je ne crois pas à la sagesse des nations, mais j'ai confiance dans la reconnaissance des femmes... en certains cas...

Je me représenterai chez madame de Castries dans un mois.

Voyons donc, maintenant, où en est madame Kettler avec cet affreux M. Lecerf.

Après la grande dame, la petite bourgeoise, la femme d'artiste; après la blonde, la brune.

Parbleu, ce rôle de don Quichotte au petit pied, s'il n'est pas sans dangers, a bien ses mérites.

Là-dessus, Spindler se leva, soigna sa toilette... alla déjeuner à son café habituel...

Puis il prit un cabriolet et se fit conduire rue des Dames, numéro 7, à Batignolles, chez M. Kettler, le graveur...

. . . .

Vous connaissez au juste, à cette heure, le mobile de la conduite de Spindler dans toutes ces affaires.

Fidèle à sa manière de voir quant aux femmes, il mettait au même niveau déjà et Sylvie et madame de Castries, et madame Kettler et madame Peschère.

Sortant de secourir l'une, tout près de venir en aide à l'autre, il calculait déjà les bénéfices que pourraient lui valoir ses prouesses.

Sans doute, ce n'est pas là de la générosité pure.

Néanmoins, faut-il en vouloir à Spindler de ses pensées et de ses désirs? faut-il lui pardonner le fond en faveur de la forme? Je laisse ceci entièrement à votre discrétion.

Que celui qui se croit capable de plus de vertu que lui lui jette la première pierre.

Pour ma part, je confesse que je ne me sens pas de force à faire ma partie dans cette lapidation.

. . . .

Il était environ midi quand Spindler arriva chez Kettler.

Le graveur demeurait au troisième, au fond d'une cour.

Spindler monta les trois étages et sonna...

Une petite fille d'une dizaine d'années, brune et belle, tout le portrait de madame Kettler, lui ouvrit.

Derrière elle, se tenait un petit garçon de sept à huit ans, qui ressemblait au mari, celui-là.

Les enfants considéraient curieusement l'étranger qui les regardait avec non moins d'attention.

— Que demandez-vous, monsieur? fit d'un ton poli la petite fille. — Mademoiselle, repartit Spindler, je désirerais voir M. Kettler. — Papa n'est pas ici pour le moment, monsieur, mais il ne tardera pas à rentrer, et si vous voulez prendre la peine de l'attendre dans l'atelier... — Volontiers, mademoiselle; et madame votre mère, elle est sortie aussi? — Maman est au marché! s'écria le petit garçon.

La petite fille lança un regard de reproche à son frère; elle savait déjà que toute vérité n'est pas bonne à dire.

Spindler suivit, en souriant, les enfants. Le mot de l'enfant terrible et le coup d'œil de son aînée ne lui avaient pas échappé. Au marché! Madame Kettler, cette femme si belle, si séduisante, allait elle-même chercher son pot-au-feu! Certes, il n'y a rien de honteux pour une femme à s'occuper de ces détails de ménage, et les sots osent seuls, en pareille circonstance, railler celle qui se soumet à certaines nécessités; mais Spindler pensait qu'il était dommage que madame Kettler fût pauvre, parce qu'elle avait tout ce qu'il fallait, physiquement parlant, pour se permettre d'être riche.

Après avoir traversé une antichambre et une salle à manger des plus simplement meublées, mais brillantes d'ordre et de propreté, Spindler était entré dans l'atelier du graveur. Cette pièce, grande et éclairée par trois fenêtres, servait probablement en même temps de salon, car elle était la plus lumineuse du logis. En face de la

table, luxueuse d'un châssis en mousseline, et sur laquelle le visiteur pouvait voir tout ce qui était nécessaire à l'artiste : ses planches d'acier et de cuivre, ses pointes, ses burins, il y avait un piano, un de ces antiques pianos carrés d'Érard, qui n'ont presque plus de son, mais qui, de même que les vieilles gens de bonne compagnie, sont encore agréables à entendre... du moment que vous vous serez fait à leur chevrotement...

Un canapé de velours jaune, flanqué de quatre fauteuils et de quatre chaises recouverts de même étoffe, une chiffonnière en bois de rose qui demandait quelque restauration, un chevalet; sur la cheminée, une pendule et des candélabres en cuivre...

Puis, de tous côtés, aux murailles, des gravures modernes et anciennes, des tableaux, des esquisses, des plâtres...

Ainsi se composait l'ameublement de cette pièce mi-artistique, nous le répétons, mi-bourgeoise.

Spindler s'était assis sur un fauteuil.

La petite fille qui avait introduit l'étranger se tenait près de la porte.

Derrière elle se cachait le petit garçon qui, depuis le coup d'œil grondeur à lui lancé par sa sœur, semblait craindre de lever la tête.

— Comment vous nommez-vous, mademoiselle? dit à la petite fille Spindler, qui n'était pas fâché de lier une conversation où il n'avait qu'à gagner.

Les curieux ont toujours à gagner à faire causer les enfants.

— Monsieur, je me nomme Léopoldine, repartit la petite fille d'un air grave. — Et votre frère?

Le petit garçon se dissimula tout à fait dans la robe de sa sœur.

Il ne voulait plus parler, lui!

— Mon frère se nomme Eugène, monsieur, continua Léopoldine. — Ah! et êtes-vous bien sages tous deux, mademoiselle Léopoldine et monsieur Eugène? Travaillez-vous bien? Aimez-vous bien votre papa et votre maman?

La petite fille tourna vers son interlocuteur de grands yeux étonnés : elle ne semblait pas comprendre qu'on pût lui adresser sérieusement de semblables questions.

— Mais, oui, monsieur, répliqua-t-elle. — Oui! oui! répéta M. Eugène, qui reprenait courage en sentant son cœur et son intelligence mis en doute! oui, monsieur, on est très-content de nous... nous aimons bien papa et maman... et ils nous aiment bien aussi...

Et moi, je commence à écrire en gros et à lire couramment....

Et Didine aide maman pour le dîner... et c'est elle qui met le couvert tous les jours à présent...

Et...

— Et vous n'êtes qu'un bavard, monsieur! Taisez-vous! on ne vous demande pas tout cela!

Pour le coup mademoiselle Léopoldine était en colère.

Et M. Eugène, qui s'en aperçut à la manière dont elle lui prit le bras alors, s'empressa de lui obéir en interrompant le cours de ses éloges.

Le pauvre petit n'avait pas de chance, décidément.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas laisser parler votre frère, mademoiselle? fit Spindler qui se retint pour ne pas éclater de rire. — Parce qu'il ne sait dire que des bêtises, repartit naïvement mademoiselle Léopoldine.

Mais j'entends du bruit...

C'est maman qui rentre sans doute...

Les deux enfants s'enfuirent...

Une minute après, madame Kettler paraissait dans l'atelier.

A l'aspect d'un étranger, car elle ne reconnaissait pas Spindler, madame Kettler rougit un peu.

— Madame, lui dit Spindler en la saluant, je me nomme Théodore Spindler, j'ai eu le plaisir de me rencontrer avec vous et monsieur votre mari, il y a quelques jours, à une soirée chez madame Gilbert.

Monsieur votre mari a eu la bonté de m'inviter à venir voir ses ouvrages...

Et je me permets d'user sans façon de son offre.

Madame Kettler fit signe à Spindler de se rasseoir.

Elle prit place en face de lui.

— En effet, monsieur, repartit-elle, mon mari m'a parlé de vous... et... à présent... je me souviens... que vous étiez au bal de madame Gilbert. — Où vous vous

êtes beaucoup amusée, n'est-ce pas, madame? — Mais oui, monsieur. — J'ai même regretté, madame, d'être un pauvre danseur de ma nature... car j'aurais été heureux de vous demander une valse ou une polka.

Mais vous aviez à votre disposition une personne qui s'acquittait si bien de ses devoirs de cavalier... Un des amis de monsieur votre mari, je crois, M. Lecerf?

Madame Kettler tressaillit, et regardant Spindler :

— Vous connaissez M. Lecerf, monsieur? fit-elle.

Spindler hésita.

Mais comme il supposait qu'un petit mensonge pouvait l'aider à jeter son premier jalon :

— Un peu, madame, répliqua-t-il. — Et il vous connaît, lui? — Oh ! pour cela, pas du tout, madame.

Je suis artiste... il est marchand.... En général.. l'amitié ne se forme guère entre gens qui n'ont ni les mêmes goûts, ni les mêmes penchants, ni les mêmes manières de vivre...

Cependant M. Lecerf est lié avec M. Kettler, je ne l'ignore pas.

Mais ceci est une exception... et dans cette exception... peut-être encore, n'est-ce pas malheureusement l'artiste qui profite des avantages de la liaison.

Je suis persuadé que vous me comprenez, madame.

Madame Kettler était pâle comme une morte.

— Pas le moins du monde, monsieur, murmura-t-elle. — Vraiment! fit Spindler d'un ton doucement rail-

leur. Pourquoi pâlissez-vous alors, madame, quand je vous parle de M. Lecerf? — Monsieur! s'écria madame Kettler.

Et elle se leva.

Elle était magnifique de noblesse et de fierté.

Si magnifique, que Spindler oublia tout, une minute, pour la contempler avec admiration.

Pourtant, revenant à lui :

— Madame, dit-il d'une voix grave, pardonnez-moi! vous vous méprenez en ce moment sur le sens de mes paroles. Vous croyez qu'elles sont le résultat d'une indiscrétion coupable, d'une indigne curiosité, quand, au contraire, elles me sont dictées par l'intérêt le plus réel, le respect le plus profond.

Veuillez m'écouter, madame.

Je ne vous expliquerai point par quel singulier concours de circonstances le hasard m'a placé près de vous dans la situation où je me trouve aujourd'hui.

Ce que je puis vous dire seulement, c'est que, sans vous connaître, en vous voyant en danger, je n'ai éprouvé qu'un désir : celui de vous être utile, si vous daigniez avoir pleine confiance en moi.

Je ne vous apprendrai pas comment j'en suis venu, à ce bal où nous nous sommes rencontrés, à être certain que ce M. Lecerf pesait sur votre existence...

Mais je vous protesterai de toutes les forces de mon âme, madame, qu'en même temps que je découvrais ce

mystère, j'avais la persuasion que, s'il recélait quelque honte, ce n'était pas sur vous que cette honte devait retomber.

Maintenant, je vous l'avouerai, trop prompt à me révéler, trop emporté par la vive ardeur de mon imagination, peut-être ai-je eu tort en mettant tout de suite le doigt sur un secret dont la pensée seule vous fait frémir.

Vous ne me connaissez pas non plus, madame... et il est permis de douter de la parole d'un étranger.

Néanmoins, regardez-moi d'abord en face. Ai-je l'air d'un imposteur et d'un méchant?

Puis réfléchissez qu'en fait d'amitiés les plus sincères, parfois le temps n'est rien, la sympathie est tout.

Et donnez-moi votre main... sans crainte, madame.

Dites-moi que j'ai eu raison de supposer que vous seriez heureuse qu'une volonté puissante se mît entre vous et M. Lecerf.

Dites-moi que vous avez foi en mon honneur.

J'attends un mot, un seul mot de votre bouche, madame...

Pour agir ou pour vous dire un éternel adieu...

Eh bien?...

— Eh bien! répéta madame Kettler.

Sa main s'avançait déjà vers le jeune homme, entraînée par un irrésistible attrait.

Elle la retira à mi-chemin.

Le doute luttait, en elle, avec la confiance.

Et il est vrai qu'il y avait lieu, pour la pauvre femme, d'hésiter.

A ce moment des pas résonnèrent dans la pièce voisine.

— Madame ! madame! murmura Spindler d'une voix où la prière se mêlait à la douleur, madame, on vient... Au nom du ciel, décidez-vous! Me chassez-vous, m'acceptez vous pour ami?...

Madame Kettler hésita encore.

Elle regarda.

Enfin, laissant tomber sa main dans la main du jeune homme :

— Vous saurez tout, monsieur! dit-elle.

Spindler poussa une exclamation de joie.

Et il s'éloigna vivement de madame Kettler.

La porte de l'atelier s'ouvrait.

Et le graveur entrait, suivi de ses enfants.

A la vue de Spindler, Kettler s'écria gaiement :

— Bravo! un homme de parole! c'est charmant!

Et se tournant vers sa femme :

— Tu tenais compagnie à monsieur, ma bonne Pauline... l'avais-tu reconnu, seulement?

Madame Kettler sourit avec un geste négatif.

— Comment, non! reprit le graveur; mais je t'avais montré moi-même M. Spindler au bal de madame Gilbert, en te disant qu'il devait nous faire le plaisir d'une petite visite...

Vous n'avez pas encore regardé notre chaudron, monsieur Spindler?

Le chaudron de Kettler, c'était son piano.

— Non, répliqua Spindler, mais je suis tout prêt, s'il vous est agréable, à juger de ce qu'il vaut.

En parlant ainsi, Spindler ouvrait le piano.

Le graveur se tenait près de lui, dans une inquiétude comique...

Madame Kettler, un peu plus loin, demeurait pensive.

Et les deux enfants, joyeux d'entendre de la musique, immobiles à côté de leur mère, ne perdaient pas du regard un seul mouvement de Spindler.

Eh bien! vrai! le vieil instrument d'Erard n'était pas si mauvais qu'on eût pu s'y attendre.

Sans doute le son qu'il daignait rendre encore n'était ni d'une sonorité extrême, ni du velouté le plus pur; il avait bien même, par-ci par-là, quelques notes qui se refusaient absolument à parler...

Mais, somme toute, sous les mains habiles et puissantes de Spindler, le chaudron semblait se piquer d'amour-propre, comme un vieux cheval de race qui se sent monté par un savant écuyer.

Spindler y mettait, d'ailleurs, toute la bonne volonté possible. Beaucoup d'autres à sa place se fussent écriés : « Peuh! quelle horreur! mais on ne peut rien jouer là-dessus! »

Lui, qui préférait être aimable au plaisir de faire du genre, joua... et joua bien...

Vingt minutes durant, le graveur et sa femme et les deux enfants écoutèrent dans un religieux silence...

Puis Spindler se leva.

Kettler applaudissait à tout rompre.

— Merci! merci! s'écria-t-il. Quel talent, hein! Pauline, quel talent!...

Oh!... que c'est beau, la musique!

C'est-à-dire que, tout à l'heure, mon piano avait rajeuni de vingt ans... il valait mille francs sous vos doigts, monsieur Spindler.

Mais c'est assez abuser de votre complaisance; à mon tour de vous montrer ce que je sais faire. Pauline, ne te gêne pas, ma bonne... si tu as quelque occupation...

Et vous, mademoiselle et monsieur, soyez assez bons pour nous tourner les talons, hein!

Qu'est-ce que c'est que des drôles comme ça qui se permettent d'assister à un concert sans qu'on les ait invités...

Les deux enfants, à qui s'adressait cette apostrophe, y répondirent en sautant au cou de leur père pour l'embrasser.

Et le graveur reprit en regardant Spindler :

— Voilà comme ils ont peur de moi.

Mais madame Kettler fit un geste, et M. Eugène et mademoiselle Léopoldine accoururent près de leur mère; elles les prit par la main, et adressant un salut gracieux à Spindler :

— Nous nous reverrons, monsieur, lui dit-elle en s'éloignant. — J'y compte, madame, reprit Spindler.

Demeuré seul en compagnie de son hôte, Kettler laissa échapper un soupir, et s'écria :

— Ah! monsieur Spindler, quel dommage de ne point posséder vingt mille livres de rente avec une femme et des enfants pareils! Ils sont si bons, si gentils tous trois, et ils méritent si bien d'être aimés!

Vous êtes garçon, vous?

— Oui. — Vous êtes bien heureux, si vous n'avez pas de fortune!

Être pauvre et père de famille, voilà deux fâcheux fardeaux pour un artiste!

— C'est vrai! et pourtant je gage que vous ne troqueriez pas votre femme et vos enfants contre un million.

Le graveur se redressa.

— Sans doute! répliqua-t-il, ce qu'on a on le garde!... D'ailleurs, j'ai tort de me plaindre, ma Pauline est si bonne, si affectueuse, les deux chers bijoux qu'elle m'a donnés sont si beaux!

Après tout, qu'importe l'argent, n'est-ce pas? Je suis gueux... mais je ne dois rien à personne... j'ai la tranquillité... un peu de talent... un nom dont on commence à parler...

Bah! il y en a de plus désespérés que moi, n'est-ce pas?

Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit; je bavarde,

je bavarde, comme si nous nous connaissions depuis dix ans... et je vous ennuie, j'en suis sûr.

— Du tout, croyez-le bien! — Allons! venez voir mes travaux. Dînez-vous ici? — Impossible aujourd'hui... mais j'accepte votre invitation pour ma première visite. — Bon!... vous ne faites pas de façons, j'aime cela... Tenez... comment trouvez-vous cette *Vierge au linge?*

Pendant une heure, Kettler déroula devant son hôte toutes les richesses de son album. Spindler suivait avec intérêt le graveur dans cette sorte de revue; d'abord il aimait les arts, et tout ce que lui montrait Kettler était en général fort beau. Les œuvres de Raphaël, du Titien, de Paul Véronèse, celles de Delacroix, Ingres, Decamps, et bien d'autres, passaient, tour à tour, sous ses yeux, rendues par le burin avec un talent remarquable.

Et puis, tout en exhibant ses travaux à son nouvel ami, Kettler continuait de s'épancher.

Et plus il l'entendait, plus Spindler se pouvait convaincre que cet homme était honnête, bon et modeste.

Trop modeste même, cela devait l'empêcher d'arriver.

Qu'il méritait, autant que qui que ce fût, cette fortune qui lui faisait défaut.

Et qu'il était digne surtout du bonheur que Dieu lui avait envoyé dans sa maison!

En écoutant Kettler, Spindler, gagné par tant de cœur et de bonhomie, se disait encore :

— Certes! oui, ce sera une louable action de ma part

de délivrer cette famille du Lecerf... qui tôt ou tard y jetterait le trouble et le chagrin...

Et il ne songeait plus à se dire :

—Et un jour, peut-être, madame Kettler me payera de ma bonne action...

Que l'on ne rie pas! la vertu est une maladie! une bonne maladie, comme la faim, qu'on gagne parfois au moment où on s'y attend le moins.

Nous devons reconnaître que, quand le tempérament s'y oppose, on guérit très-vite aussi de cette maladie-là.

Kettler cherchait un dernier carton qui renfermait ses dernières merveilles.

En attendant, Spindler s'était remis au piano.

Ce qui était cause que le graveur ne se pressait guère de chercher.

Madame Kettler reparut dans l'atelier.

— Mon ami, dit-elle à son mari, il y a là M. Durandin.

Kettler fronça le sourcil.

— M. Durandin, l'éditeur, répliqua-t-il; dis-lui d'attendre... il vient pour me parler d'affaires... je n'ai pas le temps pour l'instant.

Spindler se leva vivement : il avait surpris un coup d'œil de madame Kettler.

— Du tout! du tout! fit-il à l'artiste, les éditeurs avant les amis... je sais ce que c'est que les affaires, et je ne souffrirai pas que vous sacrifiiez vos intérêts à mon plaisir.

Je vous laisse donc causer avec M. Durandin pendant que j'irai jouer avec vos enfants.

— Puisque vous l'exigez..., repartit Kettler.

Recevons donc le Durandin; mais vous ne partirez pas sans me revoir, au moins?

— Non, soyez tranquille!

L'éditeur entra, et l'artiste prit un air de circonstance. Ces messieurs les gens qui *font travailler* méritent bien quelques égards des *travailleurs*, après tout.

La porte de l'atelier était fermée.

Spindler et madame Kettler se trouvaient seuls dans la salle à manger.

— Monsieur, dit d'une voix émue madame Kettler au jeune homme, j'ai réfléchi encore à la proposition que vous m'avez faite de m'aider à sortir de la fâcheuse position où une imprudence m'a jetée.

Et le résultat de mes réflexions a été que je ne devais pas hésiter à me confier à vous.

Néanmoins, monsieur, je ne puis vous le cacher... j'ai peur que vous ne rencontriez de grandes difficultés dans ce que vous voulez entreprendre.

Spindler serra la main de madame Kettler.

— Ces difficultés, je les surmonterai, madame, répliqua-t-il, croyez-le bien. — Je le crois, monsieur... vous êtes bon, vous devez être brave... cependant...

Madame Kettler tremblait.

— Si M. Lecerf, en apprenant que vous êtes posses-

seur de son secret... allait s'emporter, vous insulter... — Nous le mettrions à la raison, madame. — Et voilà justement ce que je redoute, monsieur. Pour rien au monde, je ne consentirais à ce qu'un homme, un noble cœur... risque sa vie à cause de moi. — Préférez-vous donc qu'un homme... une misérable nature, vous tienne éternellement sous sa dépendance, madame?

Madame Kettler se taisait.

— Tenez, madame, reprit Spindler, les moments sont précieux; je vous en conjure, ne vous inquiétez ni de moi, ni des moyens par lesquels je puis obtenir votre tranquillité; songez d'abord à vous, à votre mari, à vos enfants.

Je vous appartiens, disposez de moi franchement.

Dieu sera avec nous, madame.

D'ailleurs, ce M. Lecerf n'est peut-être pas aussi méchant qu'il le paraît!...

La porte de l'atelier allait se rouvrir.

L'artiste et son éditeur approchaient.

Oh! Kettler en avait eu vite fait avec M. Durandin!

— Tenez donc! fit madame Kettler en glissant une lettre dans la main de Spindler, j'ai mieux aimé vous écrire ma confession que de vous la faire de vive voix.

Lisez! et que Dieu soit pour nous en effet!

—

X

Monsieur Lecerf.

— Pauvre femme! murmurait Spindler après avoir lu, en sortant de chez Kettler, la lettre qui suit. Comment! c'est là ce qu'elle appelle sa confession!... Mais son crime est tout au plus ce dont pourrait s'accuser un enfant de douze ans.

C'est-à-dire que je montrerais cette lettre à certaines dames du monde, qu'elles n'y croiraient pas!...

Ou qu'elles se mettraient à rire comme des folles!

Et M. Lecerf abuse de cette innocence primitive pour vouloir contraindre madame Kettler à passer sous ses fourches caudines!

Pardieu! monsieur Lecerf, vous êtes un lâche gredin, et je vous prouverai qu'une femme comme madame Kettler se tarife à plus de huit cents francs.

Quelle heure est-il?

Spindler regarda à sa montre.

— Quatre heures bientôt. Courons chez moi prendre de l'argent.

Et puis chez le Lecerf.

Allons! je disais hier à Saint-Aguet qu'il ne valait pas grand'chose; mais voilà un monsieur qui vaut encore moins que Saint-Aguet.

. . . .

Telle était la lettre de madame Kettler à Spindler :

Monsieur.

Il y aura bientôt quinze mois que mon mari fit la con naissance de M. Lecerf. M. Lecerf, quoique négociant, adorait les arts, assurait-il. Il demanda à mon mari la permission de lui rendre quelques visites. Bientôt, à force de compliments, il sut captiver M. Kettler. M. Kettler n'a pas d'amour-propre, monsieur; mais quel est l'artiste qui ne se laisse un peu séduire par les louanges! Bref, au bout de quelque temps, M. Lecerf était devenu le commensal habituel de notre maison. Il passait des journées à l'atelier, jouait avec les enfants, leur apportait des babioles... il n'y avait que moi qui eusse de la peine à me

faire à cet homme... en dépit des mille soins dont il m'accablait comme les autres. C'est que, instinctivement sans doute, je sentais que le cœur était étranger à sa conduite à notre égard. Plût au ciel que je me fusse toujours ainsi défiée de lui!

Cependant six mois s'écoulèrent. A la longue, on s'habitue aux gens si on ne doit pas les aimer. Je m'étais donc habituée à M. Lecerf, qui continuait de se présenter chez nous au moins trois fois par semaine. Il était d'ailleurs aussi respectueux à mon égard, au bout de ces six mois, qu'au premier jour, et j'avais fini par croire que je m'étais abusée sur son compte... qu'il avait véritablement de l'amitié pour nous tous, et sans me laisser aller à une grande intimité avec lui, je commençais néanmoins à l'écouter et à lui parler plus à l'aise.

Un soir, nous étions seuls tous deux. Nous causions d'un bal où je me trouvais invitée avec mon mari.

Tenez, chez madame Gilbert.

J'ignore par quel hasard je parlai à M. Lecerf de ma toilette.

— Quel ennui! lui dis-je comme j'aurais dit autre chose, il faut que je mette pour ce bal la robe que j'y avais déjà l'année dernière...

Ah! les femmes d'artistes n'ont pas assez souvent le droit d'être coquettes, monsieur Lecerf.

Et c'est dommage, car j'aimerais tout autant qu'une duchesse à changer de toilette à mon gré.

En parlant ainsi je riais.

M. Lecerf riait aussi.

— Mais, répliqua-t-il, ma chère madame Kettler, qui vous empêche de porter une autre robe, cette année, au bal de madame Gilbert? — Qui! repris-je, personne, sans doute; mais quelque chose qui a bien aussi ses volontés.

L'état de ma bourse.

Une robe de bal vaut au moins une centaine de francs.

Or, mon mari me donne quarante francs par mois pour mes dépenses particulières, vous voyez donc bien que je ne puis me permettre, avec cela, une robe de bal nouvelle tous les ans.

. . . .

Ces détails vous ennuient, je pense, monsieur Spindler, ils vous paraissent puérils; mais, pardonnez-le-moi, ils sont nécessaires pourtant. J'irai plus vite tout à l'heure; maintenant il faut absolument que vous sachiez comment un instant de folle coquetterie de ma part, une minute de confiance que je déplore, surent faire pour moi, d'un étranger, le maître le plus odieux.

. . . .

M. Lecerf m'avait écoutée avec attention.

Lorsque j'eus achevé :

— Madame, fit-il d'un ton de bonhomie, ce que je vais vous dire est délicat... Jusqu'à ce jour, j'en conviens, nos relations, toutes superficielles, ne m'autorisent guère à vous demander la preuve de confiance positive...

la marque particulière d'estime... que je m'apprête à exiger de vous.

Quoi qu'il puisse résulter, néanmoins, de ma proposition, c'est-à-dire un refus qui me peinerait infiniment, cette proposition, j'oserai vous l'adresser.

Vous savez que je suis commissionnaire en marchandises, madame... j'expédie de tout et partout.

Il m'est donc facile de me procurer, au meilleur compte, toutes sortes d'étoffes.

Cette robe de bal qui vous manque, daignez me permettre de vous l'offrir... Oh! ne rougissez pas, madame! vous n'avez pas compris!... de vous l'offrir avec l'avantage, pour vous, de m'en rembourser le payement à votre discrétion.

Le service que je vous rendrai ainsi, vous le voyez, ne me coûtera rien...

Vous n'aurez donc même pas la peine de m'en être reconnaissante.

Cependant, je vous aurai été agréable.

Et cette persuasion me récompensera plus, de votre part, que ne sauraient le faire les plus brûlants remercîments d'une autre.

Eh bien... que répondez-vous? Acceptez-vous, madame ?

— Non, monsieur, répliquai-je. Je vous suis très-obligée de votre aimable pensée... mais... je commettrais une erreur impardonnable en me permettant de contrac-

ter une dette à l'insu de mon mari. Pauvreté n'est pas vice. Je me priverai d'une robe de bal, et tout sera dit.

—Vous vous passerez d'une fantaisie, et tout ne sera pas dit, au contraire, madame, repartit M. Lecerf.

Car votre refus m'aura convaincu que vous ne me jugez digne ni de la moindre amitié, ni de la moindre confiance.

En parlant ainsi, M. Lecerf s'était levé... je crus m'apercevoir que ses yeux se mouillaient...

Mon Dieu! monsieur Spindler, que vous dirai-je!

Ce que je n'avais pas accordé à la coquetterie, je l'accordai à la crainte d'offenser un homme qui se parait près de moi de tous les dehors de l'affection.

Deux heures après cette conversation, je recevais ma robe de bal.

. . . .

A dater de ce jour, vous expliquer par quel déplorable aveuglement, cédant aux impulsions de mon mauvais génie, je me livrai de plus en plus au piége que m'avait tendu M. Lecerf, me serait impossible!...

Une fois qu'on a mis le pied sur une fausse route, on ne sait plus retourner en arrière.

Après la robe de bal, ce fut d'un châle que j'eus envie.

Puis d'un voile en dentelles...

Je voulus encore pour ma fille une toilette tout entière, en une étoffe de soie qui sied à ravir aux enfants.

Châle, dentelles, soieries, M. Lecerf m'apporta tout cela... avec le même empressement.

Chaque fois que je recevais ainsi un nouveau service de cet homme... chaque fois que j'ajoutais une nouvelle obligation à celles que je lui avais déjà, j'éprouvais cependant comme un regret nouveau... comme une nouvelle appréhension...

Mais M. Lecerf répondait alors à mes doutes secrets par une cordialité qui me paraissait si sincère!... Quand je lui disais : « Je vais vous devoir trop d'argent, monsieur, je ne veux plus rien! » il se prenait si franchement à rire! Quand je lui offrais un à-compte sur ses déboursés, il me refusait si vivement en s'écriant : « Allons donc! vous avez le temps de songer à cela!» que je sentais aussitôt la tranquillité, la confiance renaître en moi...

Et toute frayeur, tout remords disparaître!

A présent, vous étonnez-vous que mon mari ne remarquât point mes dépenses excessives, relativement au peu d'argent qu'il me donnait pour mes dépenses personnelles?...

Je vous répondrai que M. Kettler, comme la plupart des artistes, se doute aussi peu de la valeur de ce que vous appelez, vous autres hommes, des chiffons, que je puis peu me douter, moi, du prix de la plus splendide gravure... du plus magnifique tableau.

M. Kettler, me voyant plus parée que de coutume à son bras, me disait :

— Comme te voilà belle, aujourd'hui, ma bonne!

Et c'était tout!

Ce n'était donc pas de ce côté-là que devait jaillir le premier éclair qui me signalerait l'orage amoncelé sur ma tête.

. . . .

Le temps avait passé ; un soir encore que je me trouvais seule avec M. Lecerf, qui, depuis quelques jours, affectait près de moi les manières les plus empressées, la conversation étant tombée sur la somme dont je lui étais débitrice, jugez de ma stupéfaction en entendant M. Lecerf répondre par ces mots à ma question :

— Bah! ne parlons pas de cette bagatelle, chère dame! vous ne me devez rien, si vous voulez... et c'est moi qui vous devrai tout... Les jolies femmes ne payent jamais leurs dettes avec de l'argent. — Que voulez-vous dire monsieur? murmurai-je. — Je veux dire, madame, répliqua M. Lecerf, une chose toute simple : c'est que je vous aime...

Et que, par conséquent, je n'ai qu'un désir : celui que vous considériez comme les humbles présents de l'amant le plus dévoué, les petites avances que j'ai eu le bonheur de vous faire.

En s'exprimant de la sorte, le misérable s'approchait de moi... sa main s'emparait de la mienne...

Interdite, glacée, je demeurais muette et immobile...

Enfin, le repoussant avec indignation :

-- Mais vous m'insultez, monsieur! m'écriai-je. — Je vous insulte, parce que je vous dis que je vous aime?...

Je m'élançai vers la porte.

— Oui, votre amour est une offense, et je vous ordonne de sortir de ma maison.

M. Lecerf s'inclina.

— Comme il vous plaira, madame, reprit-il; mais alors, si vous chassez l'amant, il faut bien que le marchand reparaisse...

Vous me devez huit cents francs, madame, ni plus ni moins... voici la note détaillée de mes fournitures...

Je vous serais donc obligé de me solder cette somme avant que je ne m'éloigne.

Le procédé ignoble de cet homme, loin de m'abattre, ranima encore mon courage et mon mépris.

— Monsieur, répliquai-je, d'abord, un marchand n'a point le droit d'exiger qu'on le paye à la première présentation de sa facture, quand depuis six mois il fournit à crédit.

Ensuite, vous voudrez bien, je pense, me laisser le temps de voir mon mari...

Pour lui conter la faute que j'ai commise en acceptant, sans le lui dire, un service de vous.

Et la manière dont vous comptiez me faire payer ce service.

M. Lecerf me salua de nouveau ironiquement.

— A votre aise, madame, dit-il, j'attendrai jusqu'à demain.

Seulement, je répondrai, en premier lieu, à votre objection qu'un marchand n'a pas le droit d'exiger qu'on paye

à première présentation sa facture, quand depuis plus de six mois il fournit à crédit...

Que vous vous abusez complétement sur ce point.

Le vendeur est toujours libre d'exiger payement immédiat de l'acheteur, lorsqu'il n'existe entre eux aucune convention ultérieure.

Ceci est un simple axiome de droit commercial, madame.

Quant à la menace, car c'est une menace, je le prends ainsi, que vous m'adressez, de conter à votre mari la faute que vous avez commise en acceptant un service de moi...

Et la manière dont je vous ai offert de vous acquitter,

Réfléchissez-y bien, madame, avant d'accomplir cet acte d'inconséquence.

Je ne parle pas du chagrin qu'éprouvera Kettler en apprenant que vous vous êtes obérée d'une somme énorme... pour votre maison... énorme quant aux motifs qui vous ont fait contracter cette dette.

Et Kettler, qui est la probité en personne, je le reconnais, déteste les dettes, madame, vous le savez...

Mais le chagrin de votre mari ne sera que le moindre résultat de votre aveu.

Ce qui sera plus grave, madame, le voici :

C'est que Kettler, en m'apportant mon argent, me demandera, croyez-le bien, en échange, réparation de ce qu'il appellera mon offense...

Or, comme je ne suis guère d'humeur à me laisser provoquer sans répondre, je consentirai nécessairement à donner à votre mari la réparation qu'il me demandera.

Une fois les armes à la main... Dieu est pour tous, en ces cas-là, madame, c'est-à-dire, qu'il n'est pour personne.

Je ne manie pas mal l'épée, je vous le confesse, et je tire le pistolet de même force.

Maintenant, c'est moi qui puis être blessé, tué... sans doute...

Mais dans l'une ou l'autre hypothèse, que pensera le monde de ce duel entre deux hommes hier encore inséparables?

Votre honneur, la vie de votre mari, le sort de vos enfants, vous allez donc tout mettre en jeu pour le plaisir de satisfaire une petite vengeance?

Et...

— Assez! assez! monsieur, interrompis-je, en saisissant avec désespoir le bras de l'infâme qui osait me dérouler cet affreux tableau devant les yeux.

Et le considérant, presque à mains jointes:

— Mais ce n'est pas possible, monsieur, repris-je en pleurant, non... ce n'est pas possible .. ce n'est pas vous... vous... l'ami de mon mari... le mien... qui me mettez dans cette alternative terrible de devenir criminelle ou de causer le malheur de ma famille...

Vous avez voulu plaisanter, n'est-ce pas?... avouez-le-

moi?... Oh!... cette plaisanterie est cruelle, mais... n'importe... je vous la pardonne...

Cet argent que je vous dois, je vous le rendrai petit à petit... je vendrai mes bijoux... tout ce que je possède pour vous le rendre plus vite.

Je n'aurai plus jamais recours à votre obligeance, je vous le jure!

Mais, vous ne persisterez pas dans l'horrible proposition que vous venez de me faire.

Je suis une honnête femme, monsieur, vous n'en doutez pas... vous n'abuserez pas de ma confiance... de l'amitié que j'éprouvais pour vous... car je commençais à vous porter de l'amitié, monsieur... vous ne vous servirez pas des misérables ressources que vous possédez contre moi pour me contraindre, non pas à vous céder... je ne vous céderai jamais! mais à rougir et à trembler devant vous!...

M. Lecerf m'avait écoutée sans m'interrompre.

Quand j'eus achevé:

— Madame, me dit-il, je ne vous ferai pas un long discours. Je suis négociant, et, à mon avis, chaque phrase est une seconde perdue lorsqu'elle n'aboutit à rien.

Je ne disconviens pas que le procédé que j'ai employé pour acquérir quelque pouvoir sur vous ne soit un peu... bizarre...

Mais, je vous aimais... et je vous connaissais, en effet, une honnête femme, très-attachée à ses devoirs...

Je n'avais donc pas le choix des moyens.

Je me résume.

Ma proposition persiste : soyez à moi... et je reconnais immédiatement, par écrit, que vous m'avez payé.

Ou rendez-moi la somme que vous me devez... et... alors... si vous l'exigez, je cesse à l'avenir de vous importuner de mes visites.

Cependant, comme dans la position où je vous ai placée, je reconnais qu'il est nécessaire de vous laisser du temps pour vous décider... d'une manière ou de l'autre...

Je vous accorde trois mois, madame. Trois mois! je suis généreux, vous le voyez. Pendant trois mois, il vous sera loisible de chercher à vous acquitter... ou de vous résigner à faire le bonheur d'un homme qui vous adore...

Pendant trois mois, je me présenterai dans cette maison comme par le passé...

Sans vous témoigner autre chose que de la politesse.

Adieu, madame. Réfléchissez ou agissez.

. . . .

La lettre se terminait en quelques lignes.

On voyait que cette pauvre honnête femme n'avait pas eu la force ni le temps de s'étendre davantage sur son malheur,

. . . .

Les trois mois s'achèveront dans huit jours, monsieur.

Je n'ai pu amasser, à force d'économie et de travail, car je travaille maintenant, en cachette de mon mari...

je brode pour une lingère, que le quart de la somme que je dois à M. Lecerf.

Quant à me procurer de l'argent quelque part, cela m'est impossible, M. Lecerf le savait bien. Je n'ai pas de famille... et parmi les connaissances que je possède il n'en est guère à même de m'aider en pareille occasion. D'ailleurs, sous quel prétexte emprunter?

Au reste, fidèle à sa promesse, depuis le moment où il se démasqua, M. Lecerf ne m'a jamais reparlé de rien.

Mais vous avez pu voir, au bal de madame Gilbert, qu'il n'en abuse pas moins de ce qu'il intitule *sa puissance sur moi.*

Et je suis obligée de le souffrir, pour ne pas l'irriter.

. . . .

Vous savez tout à présent, monsieur.

Il ne me reste qu'un mot à vous dire.

C'est que le jour assigné comme terme fatal par cet homme, je me serais tuée plutôt que de me rendre à ses désirs... ou de compromettre la vie et l'honneur de mon mari.

Mais Dieu vous a envoyé à moi.

Vous me sauverez!

Soyez béni d'avance dans ce que vous allez faire pour moi, monsieur.

Je prie et j'espère.

PAULINE.

P. S. — Voici l'adresse du misérable : rue Montmartre, 175. »

. . . .

A cinq heures sonnant, Spindler entrait chez M. Lecerf.

L'honorable négociant allait se mettre à table avec ses trois commis.

— Un mot en particulier, monsieur, lui dit Spindler.

— Très-volontiers, monsieur, repartit Lecerf, qui s'imagina flairer quelque *commission* importante.

Il monta un escalier qui conduisait à son cabinet; Spindler le suivait.

Quand les deux hommes furent seuls :

— Monsieur, fit Spindler en tirant son portefeuille de sa poche, je suis chargé par madame Kettler de vous remettre une somme de huit cents francs qu'elle vous doit.

Voici les huit cents francs.

Veuillez me faire un reçu détaillé, s'il vous plaît :

Reçu de madame Kettler la somme de huit cents francs, valeur fournie en marchandises.

En achevant ces paroles, Spindler avait jeté des billets de banque sur une table.

Il était calme et froid.

Lecerf, au contraire, qui avait, d'abord, affreusement pâli au nom de madame Kettler, était devenu, ensuite, écarlate à ces mots :

Veuillez me faire un reçu détaillé.

Et ce changement instantané de couleur seyait fort mal à sa physionomie.

Car non-seulement cet homme était laid, mais encore on voyait qu'il était méchant.

Cependant il se taisait.

Spindler reprit, en le regardant en face :

— Eh bien! monsieur, est-ce que vous ne m'avez pas entendu? Vous aurais-je parlé hébreu, par hasard, sans m'en douter ?

Lecerf redevint pâle.

— Non, monsieur, non.

Vous m'avez parlé à peu près français, je crois, repartit-il d'un ton aussi impertinent, pour le moins, que celui que venait d'employer Spindler.

Seulement, je dois vous avouer que je n'ai rien compris à ce que vous m'avez dit.

Madame Kettler ne me doit rien, et...

— Vous mentez, monsieur, interrompit Spindler avec force. — Monsieur!... hurla Lecerf.

Et non pas sa main, mais son poing se levait sur le jeune homme.

Mais Spindler avait prévu le geste.

Vif comme la poudre, avant que le bras du marchand eût fait la moitié du chemin vers lui, déjà l'artiste avait frappé le misérable au visage, avec une telle violence, qu'il tournoya sur lui-même et alla heurter contre une boiserie.

Lecerf poussa un second hurlement, mais il ne bougea pas.

Il sentait qu'il avait affaire à trop forte partie.

Spindler sourit dédaigneusement.

— Il ne faut pas jouer à ce jeu-là avec moi, mon cher monsieur, reprit-il, vous n'auriez pas l'avantage, vous le voyez!

Comme lorsque vous vous amusiez à torturer madame Kettler.

Finissons! Mon reçu...

Et s'il vous reste un peu de cœur, je vous offre la revanche de mon soufflet, à l'épée...

-- Oui! oui!... sans doute!... Oh! nous nous battrons, monsieur!... balbutia Lecerf qui écumait de rage.

Et je vous tuerai.

— Laissez donc!... vous ne me tuerez pas du tout... — Mais... quant à ce reçu... —Prenez garde, vous allez dire une nouvelle sottise.

Quant à ce reçu, vous n'avez pas grande envie de me le donner, n'est-ce pas?

Eh bien! savez-vous ce que vous gagnerez en vous obstinant, monsieur?

C'est que, d'abord, comme je vous laisserai, malgré vous, cet argent, devant vos commis, vous n'aurez pas le droit de crier que madame Kettler ne paye pas ses dettes.

Ensuite, c'est que j'irai conter moi-même à Kettler, moi-même, vous entendez? toutes vos infamies...

Et que je lui défendrai, cependant, de se battre avec vous...

De même que je m'interdirai ce plaisir...

Tout ce que nous pourrons faire pour vous, alors, Kettler et moi, ce sera de vous cracher à la figure chaque fois que nous vous rencontrerons.

Lecerf, du livide tourna au vert.

C'était un véritable caméléon que ce monsieur, décidément.

Il tomba devant la table sur laquelle couraient les billets de banque, et ses doigts tremblants griffonnèrent l'écrit qu'on lui imposait.

— Tenez, dit-il en présentant le papier à Spindler, prenez donc.

Mais nous allons nous battre tout de suite, n'est-ce pas?

— Oh! tout de suite! comme cela, dans votre cabinet! ce serait gênant!

— Vous me laisserez bien la permission d'aller chercher des armes et des témoins?

— Alors... dans deux heures.

— Vous devenez plus raisonnable.

Dans deux heures, soit; où cela?

— Au bois de Boulogne, avenue d'Auteuil. Nous nous retrouverons là, et nous saurons bien découvrir quelque endroit isolé.

— Je n'en doute pas! Dans deux heures, venue d'Auteuil, c'est convenu! Au revoir, monsieur... Je ne vous salue pas.

XI

Jusqu'où on aime...

Nous avons laissé Fabien de Crosne au comble du bonheur dans les bras d'Henriette de Rostaing.

Voyons donc ce qu'était devenu ce bonheur au bout d'un mois, à peu près, de durée.

Oh! posséder une femme jeune, jolie, spirituelle, aimante!

Et qui n'a appartenu encore à nul autre avant vous!

Ce qui est d'autant plus original que cette femme est mariée...

Et vous n'ignorez pas que l'originalité double le prix du plaisir...

Jouir des premiers baisers de cette femme, de ses premiers transports, savourer à longs traits l'aspect de cette pudique rougeur qui lui monte au front quand vous lui dites : « Je t'aime! » au moment où elle se livre tout entière à vous...

Et bientôt vous enivrer de joie et d'orgueil, lorsque les frissons de la volupté ont remplacé en elle ceux d'une douce honte.

Apprendre, apprendre, et puis encore, et puis toujours apprendre à cette femme tous les arcanes d'une science charmante...

Et qui n'est pas si commune que bien des gens veulent le croire.

L'homme mange, a-t-on dit; l'homme d'esprit, seul, sait manger.

On pourrait dire tout aussi justement :

L'homme aime.

L'homme d'esprit, seul, sait aimer.

Faire une éducation, enfin, devenir *magister*...

Mais magister sans morgue et sans prétentions, sans lunettes et sans perruque...

Dans ce genre d'éducation-là, où le grec et le latin ne sont pas de rigueur. le maître se montre souvent plus étourdi, plus fou que l'élève.

Sans que cependant l'élève songe jamais à se moquer du maître.

. . . .

Eh bien! ces joies que nous venons de décrire, cette ivresse, cet orgueil, cette admiration...

Un mois durant, de suite, elles furent le partage de Fabien, devenu l'amant d'Henriette de Rostaing.

Pendant un mois, oubliant du monde tout ce qui n'était pas elle et lui, Fabien n'eut pas une pensée qui ne se rapportât à Henriette, pas un sourire qui ne fût pour Henriette, pas un désir qui, pour se réaliser, n'eût besoin d'Henriette.

Les événements avaient, d'ailleurs, on ne peut mieux servi nos amants.

M. de Rostaing avait été forcé de partir en voyage pour des affaires d'intérêt.

Et sans doute Estelle Vigi était partie avec lui... car on ne la voyait plus à l'hôtel...

Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'Henriette, depuis un mois, était libre et indépendante comme une veuve...

Et qu'elle profitait de sa liberté pour se faire heureuse.

Le matin, sur les dix heures et demie, elle arrivait chez Fabien.

Elle le quittait vers les deux heures.

Puis le soir on se retrouvait à un lieu convenu de rendez-vous.

On allait au bois ou à la campagne, respirer l'air et se répéter ce qu'on s'était dit le matin...

Qu'on s'aimait... et qu'on s'aimerait sans cesse.

Et le lendemain, c'était à recommencer...

Et on recommençait sans peine.

Sans se dire : Ah çà ! mais c'est toujours la même chose!

C'est toujours la même chose... voilà une vilaine phrase dans la bouche d'une maîtresse ou d'un amant réfléchissant à son bonheur!

D'abord, *si c'est toujours la même chose*, c'est que vous le voulez bien.

Ensuite, pourquoi réfléchissez-vous?

Mais, hélas!

. . . .

Un matin, Henriette entra toute triste chez Fabien.

M. de Rostaing et l'*amie intime* étaient revenus à Paris.

— Je ne pourrai plus te voir que tous les deux jours maintenant, mon ami, fit, en pleurant, Henriette à son amant.

Fabien pleura un peu aussi.

— Que veux-tu? répliqua-t-il, il faut en prendre notre parti.

Sans doute il est fâcheux de limiter notre bonheur.

Cela nous convenait si bien de nous quitter à peine.

Mais puisqu'il le faut.

Au reste, sois tranquille! cela ne m'empêchera pas de t'aimer! au contraire.

. . . .

En effet, lorsque après un jour entier de séparation Fabien se retrouva avec Henriette, il sembla qu'à force de tendresse, de serments et de bonté, il voulût lui payer les larmes qu'elle avait versées loin de lui.

Et Henriette se retira, ce jour-là, sinon consolée, du moins résignée.

Mais le moment était venu où les amours de Fabien allaient prendre une nouvelle physionomie.

Comme l'oiseau qui voit ouverte la porte de la cage où il a vécu longtemps, choyé, bien nourri, adoré... Fabien qui s'était, en quelque sorte, calfeutré, pendant un mois, dans sa liaison avec madame de Rostaing, ne sut d'abord, en recouvrant un peu d'air et d'espace, que faire de sa liberté.

Cependant cette hésitation ne fut pas de longue durée.

Il avait commencé par considérer comme une profanation, de sa part, de causer, rien que de causer, aujourd'hui, avec une autre femme, surtout une femme du genre de celles que Fabien connaissait le plus particulièrement, quand il devait voir le lendemain son Henriette.

Bientôt (on s'accoutume à tout), Fabien, loin d'éprouver du regret en rencontrant quelque lorette de ses amies, trouva encore très-naturel de lui rendre visite quand il lui en prenait fantaisie.

Pis encore, rassasié d'ambroisie (les dieux s'en rassasiaient bien), un soir, notre jeune fou se permit de porter ses lèvres à une coupe de piquette qui s'offrait à lui.

Et là n'était pas le crime.

Quand on a très-soif, on boit de tout!

Mais après avoir repris goût à la piquette, Fabien eut le tort de nier l'ambroisie...

Non content d'être infidèle, il se montra ingrat.

Ce qui l'avait le plus charmé dans ses amours avec madame de Rostaing, le mystère dont ils étaient entourés, fut ce qu'il se mit, en premier lieu, à haïr.

Il s'était dit un mois auparavant :

— Oh! une femme à moi, bien à moi, que personne ne verra, que personne ne connaîtra, dont j'aurai, pour moi seul, les grâces, le cœur, la beauté, l'esprit !

Quelle félicité!

Il se dit alors :

— Oh! une femme qu'on ne peut montrer à un ami le plus intime, qu'on n'a le droit de conduire nulle part, qu'on ne possède qu'en cachette, un nombre d'heures voulu... qu'il est défendu, sous peine de scandale, d'avouer à qui que soit!

Quel ennui!

Dès ce jour, tout était perdu pour Henriette!

. . . .

Fabien n'était plus ni si empressé de l'étreindre quand elle arrivait...

Ni si jaloux de la retenir *une minute encore* quand elle partait.

Les baisers de la jeune femme, ses baisers aussi brû-

lants qu'au premier jour, se mouraient parfois, maintenant, sur des lèvres de glace!

Ses transports se brisaient souvent, tout d'un coup, devant un air de fatigue...

Un regard d'indifférence.

Elle lui contait encore ses chagrins, ses douleurs dans son ménage...

Il l'écoutait à peine, ou bien il lui répondait par ce stupide et peu consolant mot :

— Que veux-tu!

Quand elle lui parlait du passé, de leurs amours...

Il se taisait.

Du présent :

Il bâillait.

De l'avenir :

Il détournait la tête.

Plus d'intimes causeries, plus de projets insensés mais adorables, plus de rêves!

A bout de patience, dévorée d'inquiétude, prête à se désespérer, lui disait-elle :

— Fabien! Fabien! est-ce que tu ne m'aimes plus? — Pourquoi cela?... répondait-il vivement, car il avait encore pitié d'elle. Mais si, je t'aime!...

Pourquoi en douter?...

Et la pauvre femme lui demandait pardon de ses paroles...

Un instant, elle recouvrait sa joie, ses espérances...

Et, cependant, en se séparant de Fabien elle se sentait toujours triste.

C'est que, vraiment, elle doutait.

. . . .

Fabien et Henriette s'étaient séparés assez mal l'avant-veille.

Elle s'était permis de pleurer devant lui.

Et il s'était fâché.

Il s'était emporté contre ces femmes *qui ne sont jamais satisfaites de rien, qui ne croient à rien, qui ne savent que tourmenter ceux qu'elles aiment... et qui les affligent sans cesse à force d'exigences ridicules.*

Bref, Fabien avait bonnement alors fait le procès à l'amour...

Comme on fait, en général, le procès à tout ce qui ne vous plaît plus.

Pour se donner à soi-même un semblant d'excuse de son inconstance.

. . . .

Ce jour-là, Henriette se présenta chez son amant, si pâle, mais si pâle que Fabien s'en effraya tout de suite au lieu de s'en formaliser...

Comme c'était son droit d'amant qui a cessé d'aimer.

— Qu'avez-vous, Henriette? s'écria-t-il en faisant asseoir sa maîtresse à ses côtés.

M. de Rostaing aurait-il découvert...?

Henriette secoua la tête.

— Qu'est-ce donc alors? reprit Fabien.

La jeune femme regarda en face son amant.

— Fabien ! Fabien ! lui dit-elle en contenant avec peine les sanglots qui se pressaient dans sa gorge; Fabien, je viens vous dire... que si vous m'aimez, l'occasion se présente à vous de m'en donner la preuve.

Fabien, je ne puis supporter plus longtemps l'existence que je mène dans la maison de M. de Rostaing.

Fabien! peu m'importent, maintenant, mon honneur, ma réputation... les sarcasmes du monde, les reproches de mon père!

J'ai cessé, par amour, d'être une honnête femme! et il ne m'en coûtera pas plus maintenant de cesser de souffrir!....

— Mais enfin, reprit Fabien que ces préambules n'inquiétaient pas médiocrement, qu'avez-vous, Henriette, parlez? que vous a fait M. de Rostaing? — Ce qu'il m'a fait? répéta Henriette.

Et pourpre de honte et de douleur, laissant ses pleurs déborder, elle se cacha le visage dans le sein de son amant en murmurant :

— Devant... cette femme... il m'a menacée... il a... osé lever la main sur moi!...

Fabien bondit sur son siége.

— Le lâche! s'écria-t-il.

Henriette continua, toujours réfugiée dans les bras de l'homme aimé :

— Oui! oui!... il a voulu... me battre.... me battre... sous les yeux de sa maîtresse... entends-tu... me battre! -- Et quand cela s'est-il passé? — Hier! hier au soir... Oh! si j'avais osé accourir te retrouver tout de suite...

Mais... il était trop tard.

Et puis... tu n'étais peut-être pas chez toi...

J'ai attendu!

Oh! je n'ai pas dormi de la nuit, va!

Et sitôt que j'ai pu m'échapper, je me suis enfuie de cette maison maudite.

— Pauvre femme! dit Fabien en la serrant contre lui. Quelle est ton intention à présent?

Henriette se leva.

— Quelle est mon intention!... tu me le demandes? repartit-elle. Tu n'as donc pas entendu ce que je te disais tout à l'heure... que j'avais assez de cette existence... que j'étais décidée à tout fouler aux pieds?

Qui donc m'accuserait après tout?

M. de Rostaing m'a menacée hier...

Demain il me frappera.

Qui donc me donnerait tort de le fuir?

— Le fuir? reprit Fabien, qui commençait à avoir peur de trop comprendre; le fuir... comment!... tu veux...?

— Je veux me séparer à tout jamais de cet homme; oui, je le veux!

Il a une maîtresse; qu'il vive avec elle... je ne l'en empêche pas...

Moi, je vivrai avec mon amant.

J'exigerai que M. de Rostaing me rende une partie de ma fortune... et il obéira... je le menacerais plutôt des tribunaux...

Par conséquent, je ne te serai pas à charge, mon Fabien.

D'ailleurs, tu es riche et tu es généreux, je le sais!

Nous partirons d'abord en Italie, en Espagne, en Angleterre... où tu voudras...

Quand nous reviendrons à Paris, on y aura tout oublié!...

Et puis, nous vivrons heureux et tranquilles, ensemble, toujours ensemble... sans avoir besoin de nous cacher...

Parle! est-ce que ce projet ne te sourit pas? Ne veux-tu pas ainsi de moi tout à fait? me repousses-tu?

— Non!... oh! non... sans doute! je ne te repousse pas, repartit Fabien, mais...

— Mais?

Fabien se leva et se prit à arpenter à grands pas, en silence, sa chambre à coucher.

L'enthousiasme d'Henriette se glaça subitement.

— Eh bien! tu ne réponds pas, Fabien? reprit-elle en attachant sur son amant un regard plein d'une secrète angoisse. Tu vois... peut-être, des difficultés dans ce que je te propose?

Fabien demeurait muet.

— Tu crains pour moi le mépris du monde?

Fabien continuait de se taire.

— Ou bien... tu avais rêvé un autre avenir pour toi?

Fabien se taisait toujours.

Henriette courut à lui.

— Mais parle! parle donc! s'écria-t-elle, tu vois bien que je me meurs! Dis-moi ta pensée, ta pensée tout entière... Si elle est bonne... pourquoi redouter de me faire plaisir?... Si elle doit me briser l'âme...

Eh!... j'ai appris à souffrir depuis longtemps... je saurai supporter une douleur de plus...

Mais parle du moins!... explique-toi! car ton silence est plus cruel que tu ne t'imagines...

Il me semble que ce que tu penses est si terrible pour moi, que tu n'oses même pas me l'avouer!

— Henriette!

Fabien s'était rapproché de la jeune femme et la pressait contre lui.

Elle ne se trompait pas... il n'osait lui avouer ce qu'il pensait.

— Allons! continua-t-elle, du courage, mon ami!... tu le vois, je suis calme!... je puis tout entendre!

C'est bien cela, n'est-ce pas? tu refuses... de me recevoir chez toi... Devenir presque le mari... d'une femme qui portera toujours un autre nom que le tien... est une position qui t'effraye... Tu... veux... que je rejoigne M. de Rostaing... que j'oublie l'insulte dont il

s'est rendu coupable... que je reprenne mon collier de misère... sans me révolter davantage?

Qui sait!... peut-être même excuses-tu la conduite de cet homme... Un moment de colère... d'emportement... est chose si simple... n'est-ce pas?...

— Non! non! s'écria Fabien, entraîné par un mouvement généreux, Emmanuel est un lâche! je le répète!...

Et il reprit d'un ton plus bas :

— Et cependant... — Et cependant... tu m'ordonnes de pardonner à ce lâche, de retourner dans sa maison, de lui sourire peut-être?

Madame de Rostaing prononça ces derniers mots avec amertume... Fabien le sentit.

Il avait hésité, par pitié, devant la douleur d'Henriette; il recouvra, par amour-propre, sa fermeté devant une raillerie :

— Eh bien! oui, fit-il vivement; oui, dussiez-vous douter de moi un instant, je vous l'avouerai, Henriette, votre projet d'abandonner votre mari m'épouvante!

Vous me parlez de vivre avec moi désormais...

Oh! si vous étiez libre, vous refuser serait un crime de ma part!

Mais, malheureuse amie, savez-vous ce qui est réservé à la femme mariée qui vit avec son amant?

Le monde la méprise et la repousse... Ses enfants, s'il lui en vient, sont tachés en naissant d'un titre infâme... il leur est défendu de porter un nom...

Un jour, eux-mêmes, ils se prennent à maudire leur mère... qui leur a fermé accès dans toute famille honorable... leur père, à qui la loi défend de les appeler tout haut ses enfants...

Puis, au milieu de ce désordre, le temps passe... l'amour s'éteint avec l'âge, et l'intérêt se ravive... alors...

— Alors, cet amant et cette maîtresse, qui s'adoraient autrefois, devenus vieux, et n'ayant rien à attendre l'un de l'autre... se prennent à se haïr, n'est-il pas vrai? — Je ne dis pas cela, mais... — Mais vous le pensez... c'est bien!... merci!... interrompit Henriette, merci de vos conseils, de votre prudence, Fabien; j'étais folle, je le reconnais...

Vous avez raison... ma place n'est pas ici... elle est... elle doit être, malgré tout, dans la maison de mon mari.

J'y retourne...

Adieu!

Henriette était calme en parlant ainsi... calme en rejetant, sur ses épaules, son châle tombé à terre lorsqu'elle était entrée...

Calme, en tendant sa main à Fabien...

Et pourtant Fabien la considérait avec terreur.

Cette figure de statue vivante était plus terrible à voir que la physionomie la plus ravagée par la douleur.

Il prit la main qu'on lui présentait.

— Henriette! ne partez pas ainsi, je vous en supplie, murmura-t-il; mes paroles vous ont douloureusement

froissée, je le vois, quoi que vous puissiez faire!... Demeurez encore... nous causerons tranquillement... nous chercherons... nous aviserons au moyen de vous mettre à l'abri, dorénavant, des mauvais procédés de M. de Rostaing...

Je vous aime, Henriette, vous le savez, et...

Henriette retira brusquement sa main de celle de Fabien, comme si elle se fût brûlée au contact d'un fer rouge...

C'était trop, elle n'avait plus la force de se contenir.

— Vous m'aimez, s'écria-t-elle, vous m'aimez!...

Vous m'aimez!... et vous me chassez quand je viens à vous!...

Quand je vous dis que je ne puis plus vivre que près de vous!...

Fabien recula devant cette éclatante apostrophe.

Il était atterré.

La tête de madame de Rostaing était sublime d'expression de mépris et de désespoir.

— Oh! reprit-elle, et c'est vous! vous... qui êtes venu troubler la triste paix où s'écoulait ma vie...

C'est vous qui, il y a deux mois *à peine*, me juriez à genoux de me consacrer tous vos jours!...

Vous, que je croyais noble, bon, généreux!

Ah! tenez, vous êtes bien coupable, monsieur! plus coupable que vous ne pensez...

Vous ne m'avez fait connaître le bonheur un instant

que pour me rendre ensuite ma misère plus pénible...

Un sanglot s'échappa du sein de la pauvre femme; c'était le tribut qu'elle payait à un souvenir...

Fabien eut honte de lui-même... il voulut parler... Mais elle l'en empêcha d'un geste.

— Ne me dites rien! fit-elle, je ne vous croirais pas!... Tout est fini!

Je retourne chez mon mari.

Vous demeurerez chez vous.

Nous ne nous reverrons jamais.

Adieu! adieu!... adieu!...

. . . .

Et avant que Fabien eût eu le temps de la retenir, Henriette de Rostaing s'élançait hors de la chambre à coucher, traversait rapidement l'appartement et disparaissait...

Elle n'était plus là...

Fabien, la figure dans les mains, était tombé sur un siége.

Il se trouvait encore à la même place, dans la même position, quand Spindler parut devant lui une heure après.

— Hé!... là-bas... est-ce que tu dors? cria Spindler en frappant sur l'épaule de son ami.

Alors, fais-moi le plaisir de te réveiller bien vite, car j'ai besoin de tes services.

Il s'agit pour moi, en ce moment, de me faire tuer.

Ou, ce que je préfère infiniment...

De tuer.

XII

Comment cela finit.

Vous souvient-il de cette larme que Fanny Blondinette laissa tomber dans l'herbe, au bois de Montmorency, en entendant Maurice lui dire en termes gazés, il est vrai, qu'il avait assez d'elle?

S'il n'y a plus d'hamadryades pour féconder les larmes qu'on leur confie, il existe encore des gens qui exploitent très-volontiers celles qu'on leur laisse voir.

Le lendemain de la partie à Montmorency, Blondinette se rendait rue du Sentier, chez un correspondant de théâtres.

Un correspondant de théâtres est un monsieur qui se charge de fournir, à juste prix, des acteurs et des actrices aux directeurs qui lui en demandent.

— Que me voulez-vous, mon enfant? dit M. Claudin le correspondant, à la jeune fille. — Une place en province, monsieur, fit-elle. — Une place... c'est difficile en ce moment... Nous sommes en septembre demain... vous devez bien penser que les cadres de la province et de Paris sont complets depuis longtemps.

Blondinette poussa un soupir; M. Claudin comprit qu'elle désirait absolument partir et que, par conséquent, elle ne serait ni difficile sur le choix de la ville où il l'enverrait, ni regardante quand il s'agirait de payer la prime qu'il lui réclamerait pour ses services.

— Enfin! repartit-il, revenez dans huit ou dix jours... on m'a parlé d'une demoiselle Poulet qui branlerait dans le manche, comme *ingénue,* à Reims. Je m'en vais écrire... si l'on peut remercier la petite Poulet, vous prendriez l'emploi.

C'est cent francs les quatre mois d'été, vous savez, et cent vingt-cinq les mois d'hiver.

Comme vous arriveriez en septembre, vous n'auriez qu'un mois d'été à supporter.

L'affaire est bonne.

Au revoir donc, dans une dizaine de jours.

— Oui, monsieur.

. . . .

Dix jours après, Blondinette, en rentrant chez Maurice, d'une course obligée, avait-elle assuré, lui disait, en s'asseyant, les yeux baissés, près de la table où il dessinait.

— Je pars demain, mon ami. J'ai trouvé une place pour Reims.

Maurice se retourna vivement.

— Une place... pour Reims! répéta-t-il d'un air ébahi, que veux-tu dire?

Depuis dix jours, comme il n'y avait pas eu trop de coups de vent dans le petit ménage, Maurice ne se souvenait plus de sa gracieuse invitation à Blondinette de chercher à s'occuper...

Parce que ses moyens ne lui permettaient pas d'entretenir une femme.

Fanny sourit tristement.

— Je veux dire, reprit-elle, que je suis allée chez un correspondant le prier de me donner un emploi.

Qu'il m'a trouvé celui d'*ingénue* à Reims et que j'ai signé mon engagement ce matin.

Maurice pâlit. Il lui semblait qu'il venait de recevoir un coup violent en pleine poitrine.

Cependant il se remit bien vite. Le cœur se tait quand la raison crie.

— Ah! vraiment, fit-il, tu vas à Reims!... Comment cela?... c'est de cet engagement que tu t'occupais ces jours-ci... quand tu me disais que tu avais besoin de sortir?...

Et... pourquoi me cachais-tu tes intentions?

— Parce que je ne voulais rien t'apprendre avant d'être certaine de partir. — C'est très-sage!... Et... et... tu vas t'en aller ainsi... sans regret! — Oh! murmura tout simplement la jeune fille.

Maurice vit bien qu'il avait à se reprocher une sottise.

— Pardon! pardon! chère enfant, reprit-il en attirant Blondinette sur ses genoux, je suis un méchant et un imbécile! c'est vrai!... je le sais!... C'est moi... qui... ai voulu que tu ne restasses pas plus longtemps, si tu pouvais, à ne rien faire!

Mais...

Il s'arrêta; il allait ajouter : « Mais tu t'es trop pressée aussi de m'obéir! »

Blondinette se moucha; c'est une excellente manière de s'empêcher de pleurer.

— Et, poursuivit Maurice après une pause; et de combien sont les émoluments de ton emploi? — Cent francs le mois prochain, cent vingt-cinq les suivants. — Diable!... ce n'est pas lourd pour s'en aller à Reims. — Dame! je ne suis pas une Dejazet, une Doche, non plus. — Sans doute! c'est égal... cent vingt-cinq francs... ce n'est guère... Et... tu resteras là-bas...? — Un an. — Et... il faut que tu partes... demain? — J'ai reçu mes avances... la moitié de mon premier mois. — Ah! tu as reçu tes avances... alors... en effet... je comprends... Eh bien, il ne me reste plus qu'à te féliciter de ta résolution, mon enfant. Vois-tu, cela nous affligera

quelque temps de ne plus nous voir... mais... du moins... tu travailleras... avec ta voix tu peux arriver à tout... et plus tard... tu me remercieras de l'idée... du projet...

Permets... j'ai la jambe engourdie.

Blondinette se leva et Maurice en fit autant. Il n'avait pas du tout la jambe engourdie, mais il se sentait mal à l'aise et le besoin de respirer plus librement.

Il se mit à la fenêtre et y demeura immobile quelques instants.

L'air et la réflexion vinrent à son secours.

Quand il se retourna, il n'avait plus à craindre de commettre quelque maladresse, comme celle, par exemple, de ne pas vouloir que la jeune fille partît.

Blondinette, dans un coin de l'atelier, tirait d'une armoire, pour les serrer dans une grande malle, son linge et ses robes que sa mère lui avait renvoyés la veille.

Maurice considéra une minute, en silence, la jeune fille.

Elle était plus pâle que lui... mais elle continuait de ne pas pleurer.

— Quand tu auras achevé tes préparatifs, lui dit-il, nous sortirons.

Pour le dernier jour qui te reste à passer avec moi, je veux que tu t'amuses... Nous irons dîner au restaurant... puis au spectacle... où tu voudras..

— Pour le dernier jour! balbutia Blondinette.

Vous pensez donc que nous ne devons plus nous revoir, Maurice?

Maurice courut à sa maîtresse et l'étreignit avec fureur.

— Si! si! nous nous reverrons, sois-en sûre! s'écria-t-il. Mon Dieu!... je disais cela... sans y penser... Non! mon enfant, je ne t'abandonnerai pas!... je ne t'oublierai pas... Tu es bonne, et tu m'aimes... et je t'aime aussi de tout mon cœur... notre liaison ne peut se briser ainsi... nous nous écrirons souvent, entends-tu... et quand tu reviendras à Paris... — Vous me permettrez de venir encore quelquefois vous serrer la main?

Blondinette n'y résistait plus; elle pleurait maintenant, ah! elle pleurait bien!

— Parbleu! si je te le permettrai!... mais j'irai te voir aussi chez toi, et...

Allons, ne pleure pas, Fanny, ma Fanny chérie! Va, je le sais bien, il est cruel de quitter ceux qu'on aime... tu m'en veux d'avoir songé le premier à cette séparation!

— Non!... repartit doucement la jeune fille, non!... je savais bien que tu ne pouvais me garder toujours! — Et... puisqu'il l'aurait fallu tôt ou tard... pour ton état... pour ton bien-être... — Et pour toi... Il vaut mieux que je m'en aille tout de suite, oui, Maurice... C'est à cause de cela que j'ai cherché à partir... c'est à cause de cela que j'ai signé mon engagement.

— Signé... signé...! s'écria Maurice, qui luttait encore

contre lui-même; mais tu n'as pas dix-sept ans... ta signature n'est pas valable... — Oh! M. Claudin, le correspondant, n'y regarde pas de si près... et il a raison... puisque je lui ai demandé une place, c'est que j'en désirais une... — Oui... toi... mais... ta famille pourrait s'opposer... — Ma famille... cela lui est bien égal que je parte...

Est-ce que j'ai une famille, moi?

D'ailleurs... vous savez que je ne vois plus ma mère.

Allons! voilà mes préparatifs achevés...

— Déjà... je croyais qu'il fallait une garde-robe complète pour aller jouer en province.

Blondinette sourit.

— Une ingénue n'a pas besoin de beaucoup de costumes..., reprit-elle. — Surtout... lorsqu'elle est, ainsi que toi, jeune, fraîche et jolie, reprit Maurice.

Oh! tu ne vas pas manquer d'adorateurs là-bas, dis donc!...

Tu tourneras l'esprit de quelque gros marchand de vin de Champagne... Eh! eh! eh!

Maurice riait du bout des lèvres.

— Et... cela te fera-t-il vraiment plaisir que je devienne la maîtresse d'un autre, Maurice? repartit la jeune fille. — Je ne dis pas ça! repartit vivement Maurice. — Alors... pourquoi te plaire à supposer que je veuille me mal conduire!

Maurire embrassa, à plusieurs reprises, Blondinette.

— Allons dîner, dit-il.

. . . .

On se rendit dans l'un des restaurants les plus en vogue de Paris, chez Vachette, boulevard Montmartre. Maurice tenait à bien faire les choses...

Pour le dernier dîner... peut-être, se contentait-il de penser maintenant, qu'il devait offrir à sa maîtresse.

Ce bon la Fontaine lui revenait en mémoire.

Un an d'absence... d'ici-là...

L'âne, le roi ou moi, nous mourrons!

On avait pris un cabinet pour être plus libre de causer.

Il avait commandé un dîner... de vingt et quelques francs...

Cependant, on causa peu...

Et l'on mangea moins que lorsqu'on allait dépenser cent sous aux Marronniers, à Bercy.

En sortant de chez Vachette, Maurice dit à Fanny :

— A quel théâtre as-tu envie que je te conduise?

Blondinette secoua le tête.

— Faut-il être franche? repartit-elle. — Parbleu! — Eh bien! je crois que je ne m'amuserais pas au spectacle aujourd'hui, mon ami.

Rentrons à la maison, je n'ai plus qu'un peu de temps à passer près de toi...

Laisse-moi le passer dans ce petit appartement où depuis deux mois j'ai vécu si heureuse!

Maurice serra la main de Blondinette.

. . . .

Les heures qui précèdent une séparation pénible sont bien rapides!

A peine étaient-ils rentrés chez eux... à peine s'étaient-ils assis sur le divan de l'atelier, que déjà le soir arrivait...

Et puis, qu'il était près de minuit...

— Couchons-nous! dit Maurice.

Il se sentait plus amoureux que jamais de sa maîtresse, ce soir-là.

Ne tient-on pas toujours énormément à ce qui va vous échapper?

. . . .

La nuit s'écoula plus promptement encore que ne s'était écoulée la soirée...

On s'aima beaucoup... on se répéta mille serments, mille tendresses... et l'on ferma à peine les yeux... juste ce qu'il était nécessaire quand on s'arrêtait à une station de ce voyage de plaisir.

Si bien que lorsque le jour parut, on fut presque tenté de le soupçonner de n'être que le faux nez d'une aurore boréale!...

Cependant c'était bien le jour, ce niais de jour!...

Six heures sonnèrent, force fut de se lever; Blondinette partait à huit.

Maurice envoya chercher une voiture par son concierge, et y fit charger la malle de la jeune fille.

On arriva à l'embarcadère du chemin de fer une demi-heure avant le moment du départ; on avait encore le temps d'entrer dans quelque café.

Car enfin Blondinette ne pouvait se mettre ainsi en route l'estomac vide.

Maurice demanda deux tasses de chocolat... des flûtes... du beurre...

A huit heures moins un quart, sur les six flûtes de la corbeille il en restait cinq... Le beurre, on n'y avait pas touché...

C'est à peine si l'on avait songé à boire le chocolat.

— Allons! murmura Maurice.

Il tenait sous son bras le bras de la jeune fille. Ils arrivèrent sous le péristyle de l'embarcadère.

— Tu m'écriras sitôt que tu seras arrivée là-bas, dit-il à sa maîtresse. — Oh! oui!... et tu me répondras sitôt que tu auras reçu ma lettre! — Sois tranquille!

. . . .

Tenez! moquez-vous de lui, si cela vous amuse; mais en voyant partir cette pauvre enfant qui s'en allait, toute seule, dans une ville inconnue, gagner sa vie... ou, plutôt, tâcher de ne pas trop mourir de faim!... eh bien! Maurice pleura... oui... il pleura!...

Mais c'était lui qui l'avait voulu, me répondrez-vous!

Je n'en disconviens pas! c'était lui qui l'avait voulu!... Mais sait-on donc toujours bien ce qu'on veut!...

Quoi qu'il en soit, Blondinette s'acheminait vers la salle d'attente... où Maurice ne pouvait la suivre... Les yeux rougis par les larmes et marchant lentement, elle allait disparaître... Maurice était immobile à l'endroit où elle l'avait quitté... comptant chacun des pas qu'elle faisait en s'éloignant de lui...

Elle se retourna une dernière fois.

C'était le dernier adieu....

— Attends! attends encore! lui dit-il du geste.

Et il s'élança vers elle... en deux bonds il l'eût rejointe.

Leur dernier adieu devait être un dernier baiser...

. . . .

Le train est parti... oh! Maurice n'en doute plus...

Il a entendu résonner le coup de sifflet sacramentel.

Maurice reprend la route de son logis.

Le voilà seul... bien seul... sans maîtresse qui le gêne...

Et quelle maîtresse!... une femme qu'il ne pouvait avouer.

Oh! c'est bon, la liberté!... c'est bon de ne plus avoir à craindre de rougir d'une faiblesse!... c'est beau d'avoir su obéir courageusement à de sages conseils!

Pourtant, loin d'être fier et heureux, Maurice est triste et découragé.

Que lui a donc emporté Blondinette, qu'il ne retrouve plus chez lui?

Il se promène partout, dans son atelier, dans sa chambre à coucher...

Jusque dans la petite cuisine, qui ne renferme qu'une modeste casserole...

Dans laquelle Fanny faisait chauffer, le matin, du lait pour leur café...

— Bah! s'écrie-t-il enfin.

Bah! cela signifie : j'ai du chagrin, mais ça se passera!

Il est vrai : certains chagrins se passent vite...

Mais certaines joies aussi sont bien longues à rattraper une fois qu'on les a laissées s'enfuir!

. . . .

Maurice ne travailla pas de la journée.

Sur les quatre heures et demie, il rêvassait, couché sur son divan, lorsqu'on sonna à sa porte.

Il courut ouvrir.

Et si je vous disais ce qu'il pensait alors en courant, vous n'y croiriez pas!...

Il pensait qu'il était arrivé un accident au chemin de fer de Strasbourg, et que Blondinette revenait...

Mais ce n'était pas Blondinette.

C'était Spindler suivi de Fabien de Crosne.

— Presto! cria Spindler à Maurice, mets ton chapeau, mon cher, et suis-nous.

Je me bats en duel tout à l'heure et tu me sers de témoin.

XIII

Avenue Marbœuf.

Ce bon M. Lecerf, qui avait des prétentions à bien tirer l'épée, n'eut pas de chance en cette occasion.

A quoi cela sert-il donc d'être méchant, impudent, insolent, le tout appuyé de cinq ou six ans de salle, pour se faire blesser, comme un sot, par un novice?

Car Spindler n'avait jamais fait d'armes que pour s'amuser.

Toujours est-il qu'il enfonça trois pouces de fer dans la poitrine de son adversaire, entre la quatrième et la cinquième côte.

Un coup de maître, qui devait fourrer M. Lecerf au lit au moins pour cinq ou six semaines.

L'affaire terminée, Spindler et ses amis, laissant les témoins du marchand s'éloigner avec lui en voiture, s'en retournèrent à pied vers Paris.

Comme ils passaient, tout en causant du duel et de la manière dont il s'était terminé, devant Ravel, un restaurateur près de la barrière de l'Étoile:

— Si nous entrions dîner, hein? messieurs, s'écria Spindler; c'est bien le moins que je nourrisse un jour ceux qui veillaient à ce qu'on ne me tuât pas trop vite.

Qu'en pensez vous?

— Dînons! repartirent Fabien et Maurice. — Dînons donc, reprit Spindler. D'ailleurs il y a longtemps, je trouve, que cela ne nous est arrivé à tous trois ensemble... trop longtemps... Oui, savez-vous que pour des inséparables, nous nous sommes beaucoup séparés depuis deux mois. Nous devons avoir des confidences à nous faire... infiniment de confidences... Pour ma part, j'ai deux histoires assez curieuses à vous narrer... et ce duel est un incident de l'une d'elles... Et toi, Fabien... es-tu toujours avec ta femme honnête?

— Non, nous nous sommes quittés d'aujourd'hui. — Vraiment!... Et toi, Maurice, et ta petite lorette? — Elle est partie à Reims ce matin! — A Reims! cette idée!... Qu'est-ce qu'elle va faire par là?... des biscuits?...

Comme ça, vous voilà veufs tous les deux, messieurs?...

Raison de plus pour que vous ne soyez pas fâchés, de votre côté, de m'ouvrir votre cœur...

C'est toujours très-agréable d'ouvrir son cœur à un ami quand, à tort ou à raison, une maîtresse vient de vous laisser ce cœur en toute propriété.

Volte-face par conséquent! *Ravel* nous tend les bras, messieurs.

Le dîner d'abord, ensuite les épanchements... les regrets... voire même deux ou trois larmes par tête...

Car je permets deux ou trois larmes, vous entendez? Je me suis amendé depuis notre dernière rencontre, mes enfants; je commence à supposer qu'il y a des femmes qui valent la peine qu'on les aime...

Ce qui fait que, croyant aux femmes, je suis bien obligé de pardonner à l'amour!...

Les trois amis étaient entrés au restaurant.

— Garçon! cria Spindler, du papier et un crayon. Nous voulons manger et causer tranquillement.

Là, voici notre menu dressé.

A présent le service vous regarde, tâchez que les mets soient chauds et les vins frais.

Et que Dieu et votre cuisinier nous protégent.

Nous ne reviendrons pas sur nos pas en faisant assister le lecteur à ce dîner, où tour à tour il fut question entre nos amis de Fanny Blondinette, d'Henriette de Rostaing, d'Esther de Castries et de Pauline Kettler.

Le lecteur en sait autant que nous, maintenant, sur les quatre amours de nos trois héros.

Ce que nous dirons seulement, c'est que, de confidence en confidence, de récit en récit, le dîner de Spindler, Maurice et Fabien se prolongea assez tard.

Il était près de onze heures lorsqu'ils sortirent du restaurateur.

Bras dessus, bras dessous, le cigare aux lèvres, ils se mirent à descendre les Champs-Élysées.

Ils s'en allaient silencieux tous trois : c'est que chacun d'eux, sous l'impression d'un regret, d'un désir, évoqués par leur commune conversation, ne se sentait nullement disposé à railler les deux autres, comme il l'eût fait, à coup sûr, au temps où il n'avait pas encore aimé.

Tout à coup, au moment où ils marchaient ainsi plongés au plus profond de leur pensée, ils tressaillirent tous trois comme éveillés en sursaut.

Sans s'en apercevoir, au lieu de continuer de suivre les Champs-Élysées, ils étaient entrés dans l'avenue Marbœuf.

Et ils se trouvaient devant certain pavillon.

Et certaine voix venait de frapper leurs oreilles en prononçant ces mots :

— Je vous attendais, messieurs.

Ce pavillon, c'était la demeure de Diavolina.

Cette voix, c'était celle de Diavolina debout sur le seuil de sa demeure.

Cette fois encore, comme au jour où cette femme singulière leur était brusquement apparue chez l'un d'eux, après qu'ils l'avaient si complétement oubliée, pourtant, depuis une semaine, Fabien, Maurice et Spindler, quoiqu'ils l'eussent alors oubliée pendant près de trois mois, reconnurent aussitôt Diavolina et la saluèrent de son nom sans marquer plus de surprise que s'ils ne se fussent jamais séparés d'elle.

— Vous nous attendiez, madame? repartit Spindler. En effet... le terme que vous nous avez accordé pour nous mettre d'accord tous trois, avant de nous revoir, est échu. — Et nous sommes prêts à vous prouver que nous méritons vos louanges, dit Fabien. — A vous attester que nous avons abjuré nos anciennes erreurs, ajouta Maurice.

Diavolina sourit.

— Suivez-moi donc, messieurs, repartit-elle.

Fabien, Maurice et Spindler entrèrent, sur les traces de leur hôtesse, après avoir traversé le délicieux jardin qui précédait l'habitation, dans ce merveilleux salon qu'ils avaient tant admiré déjà.

Diavolina s'assit. Les trois amis prirent place à ses côtés.

— Ainsi, reprit-elle sans préambule, vous le reconnaissez, messieurs, les femmes, dans quelque condition qu'elles se trouvent, sont susceptibles de montrer du cœur? Madame de Rostaing vous aimait véritablement, n'est-il pas vrai, Fabien? — Oui, madame... je le crois.

— Et vous, Maurice... vous croyez aussi que Fanny était heureuse et sage près de vous? — Je le crois... oui, madame. — Enfin, Spindler... vous croyez également qu'Esther de Castries et Pauline Kettler sont dignes du titre d'honnêtes femmes? — J'en suis sûr, madame. — Très-bien! et cependant, Fabien, vous avez refusé l'offre que vous faisait de vous consacrer sa vie Henriette de Rostaing, cette femme qui vous aimait tant!...

Fabien ne répliqua pas.

— Et cependant, Maurice, vous avez abandonné à son sort Fanny, cette pauvre fille qui ne vous demandait qu'un peu de tendresse pour se bien conduire toujours?...

Maurice ne répondit rien.

— Et cependant, Spindler, avouez-le, en rendant service, jusqu'à risquer votre existence pour elles, à Esther de Castries et à Pauline Kettler... que vous jugez toutes deux mériter tous les respects... quelle était la récompense enviée par vous en échange de vos efforts? La joie de leur enlever, à votre profit, ce titre d'honnêtes femmes que vous leur accordez vous-même?

Spindler se tut.

Diavolina sourit encore.

— Votre silence est concluant pour moi, messieurs, reprit-elle. Vous croyez au cœur des femmes, mais vous n'en avez que faire! Cette preuve m'était inutile pour me baser une opinion positive sur vous! N'importe!... je n'ai qu'une parole... j'ai promis de vous appartenir le

jour où vous auriez reconnu cette vérité puissante : que toute femme sait aimer. Encore quelques minutes, et j'accomplis ma promesse. Mais considérez un peu ceci, d'abord, je vous prie. C'est une lanterne magique fort curieuse que je me suis procurée...je serais très-satisfaite de savoir votre opinion sur les tableaux qu'elle va vous représenter.

. . . .

Alors tout devint sombre comme une nuit d'hiver dans le salon de Diavolina.

Puis un point lumineux surgit sur une muraille... peu à peu ce point s'agrandit jusqu'à s'étendre sur une face tout entière du salon.

Au milieu de cette lumière, il y avait une femme, une jeune fille, belle, ravissante... Elle n'avait pas l'aspect ni l'immobilité d'un peinture... elle vivait... on voyait le jeu de ses traits... le mouvement de ses membres... on eût presque cru entendre le bruit de son haleine.

Elle était assise dans un élégant appartement, occupée à un ouvrage de broderie.

Sa physionomie était calme comme la surface d'un beau lac... et néanmoins sur son front si pur on lisait une pensée... une douce pensée...

Quelque souvenir aimé qui lui faisait, sans doute, battre le cœur !

. . . .

— Spindler, fit Diavolina, tu ne connais pas cette

jeune fille. Dis un mot, et je te la fais connaître. C'est une enfant de bonne maison... elle t'a vu une fois, et elle t'aime... Elle n'a pas grande fortune, mais elle porte un nom honorable. Et si tu y consens, elle deviendra ta femme, et elle te chérira, et elle te sera fidèle et dévouée, autant que Pauline Kettler et Esther de Castries sont dévouées et fidèles à leur mari. — J'accepte! cria Spindler avec effusion. — Bon! attends un peu. A toi maintenant, Maurice.

. . . .

La jeune fille disparut pour faire place à une autre.

Maurice poussa un cri.

Celle-là, c'était Fanny... c'était Blondinette.

Blondinette était dans une mauvaise chambre qui sentait son hôtel garni de province d'une lieue. Les coudes sur une table, son mouchoir sur les yeux, elle pleurait...

C'est que, sans doute, elle se trouvait bien seule ainsi loin de Paris... bien triste loin de celui qu'elle aimait.

Mais le lieu de la scène se transformait subitement.

Par une sorte d'intuition, Maurice comprenait qu'un mois s'était écoulé entre ce qu'il avait vu et ce qu'il allait voir.

Cette fois, il retrouvait Blondinette à un souper, au milieu de plusieurs jeunes hommes et de femmes qui tous avaient l'air de ne connaître et de ne servir qu'un dieu : le plaisir.

Blondinette, seule, était encore un peu pâle et pensive parmi toutes ces têtes joyeuses.

Cependant, un assez beau garçon, assis à ses côtés, lui tendait une coupe pleine... elle refusait d'abord... et enfin, comme chacun se tournait vers elle en ayant l'air de la railler... elle prenait la coupe et buvait.

Aussitôt le souper se changeait en une orgie. Emportés par l'ivresse, hommes, femmes, tout le monde y foulait aux pieds la pudeur.

La dernière, Blondinette luttait contre les exigences de cette bacchanale.

Mais le beau jeune homme la saisissait dans ses bras et la couvrait, malgré elle, de baisers...

La tête de la jeune fille retombait en arrière... Ses bras n'avaient plus de force... sa voix n'avait plus de son...

Elle était impuissante à résister.

. . . .

Maurice se voila la figure en poussant un sourd gémissement.

. . . .

Le spectacle de l'orgie s'effaça...

Quelques années de plus.

Le dortoir d'un hôpital, maintenant.

Dans un des misérables lits s'étendant, en double file, sous les regards anxieux de Maurice, se tenait immobile et blanche une femme près de laquelle priait une sœur de charité.

La femme poussait un soupir...

Et la sœur, après avoir prié encore une demi-minute, jetait sur la figure de la morte le drap glacé de l'hospice.

. . . .

— Fanny! Fanny! fit Maurice en étendant les mains.

. . . .

— Veux-tu la rappeler à toi? dit Diavolina à Maurice.

Et, d'un geste, elle anéantissait cette dernière apparition.

— Et tout ce que tu viens de voir ne se réalisera pas. — Oui! oui! je le veux! je le veux! repartit Maurice. — Bon! attends un peu aussi. Maintenant à toi, Fabien.

. . . .

Plus sombre que celui de l'hôpital, mais moins navrant, moins horrible dans son imposante solennité, quel qu'il fût, l'aspect du tableau que Diavolina réservait à Fabien pour clore cette curieuse scène de lanterne magique, n'en frappa pas moins ce dernier d'une épouvante extrême.

C'était encore la mort qui faisait les frais de ce tableau.

Un tombeau, un tombeau de marbre, clos d'une grille de bronze, entouré de fleurs étiolées et portant cette inscription :

Henriette de Rostaing.

1855

Voilà tout ce que Fabien aperçut.

— Henriette! Henriette! mais je ne veux pas qu'elle meure! s'écria-t-il. — Vrai! dit Diavolina. — Oh! sur mon âme! Qu'elle vive! qu'elle vive! et je l'aimerai toujours!

. . . .

Le salon redevint brillant comme devant.

Des scènes de la lanterne magique, plus de traces.

Diavolina était couchée sur une causeuse.

Devant elle se tenaient debout les trois amis, pâles atterrés, tremblants.

— Adieu donc, messieurs, fit Diavolina, toujours avec son infernal sourire, j'ai voulu vous éprouver. Toi, Spindler, tu me sacrifies à une étrangère. Vous, Maurice et Fabien, vous m'abandonnez pour vos maîtresses. Partez, mes braves et fidèles cœurs, je ne vous retiens pas.

En parlant ainsi, l'enchanteresse laissa échapper un soupir.

Et dans un mouvement qu'elle fit, comme par mégarde, pour se lever, une partie de son beau sein s'offrit à la vue des trois jeunes hommes.

Ils chancelèrent simultanément et de leurs yeux jaillirent des étincelles.

En une seconde, ils avaient tout oublié des avertissements ou des promesses qu'on venait de leur donner.

Ils ne voyaient plus, ils ne connaissaient plus au monde qu'une femme...

Qui leur avait promis, d'ailleurs, d'être à eux.

Cette femme, c'était Diavolina.

— Mais... murmura Spindler. — Vous nous aviez juré..., continua Maurice. — Un adorable bonheur !... acheva Fabien.

Diavolina jeta un rugissement de joie.

— Ah ! fit-elle, merci ! Je savais bien, moi, que vous ne m'abandonneriez pas ainsi.

Elle sonna.

Trois domestiques parurent.

— Conduisez chacun de ces messieurs à sa chambre, dit-elle.

—

XIV

ÉPILOGUE.

Diavolina avait-elle deux sœurs absolument semblables à elle?

Ou possédait-elle le don de se tripler?

Je l'ignore.

Ce que je sais, c'est que Maurice passa la nuit avec Diavolina... c'est que Fabien passa la nuit avec Diavolina... c'est que Spindler passa la nuit avec Diavolina.

Et quelle nuit!

De leur vie aucun de nos trois amis ne s'en rappelait une à comparer à celle-là!

Pour notre part, comme nous n'y étions pas, nous nous dispenserons de vous conter ce qui sut ravir si fort Spindler, Fabien et Maurice livrés à leur enchanteresse.

D'autant plus que cela serait peut-être scabreux à bien raconter.

. . . .

Au point du jour, nos trois amis se trouvaient de nouveau réunis dans le salon de leur hôtesse.

Comme ils s'avançaient tous trois l'un vers l'autre pour se serrer la main, chacun d'eux poussa en même temps une exclamation de terreur et de pitié.

Cette nuit d'ivresse leur avait coûté cher... ils s'en apercevaient en se considérant mutuellement.

Leurs cheveux encore tout noirs, ou tout bruns, ou tout blonds, la veille, étaient, ce matin, parsemés de nombreux fils d'argent. Leur teint avait perdu la fraîcheur de la jeunesse... des rides profondes sillonnaient leur front.

— Qu'est-ce que cela? s'écrièrent-ils ensemble, et où sommes-nous enfin?... Où est cette femme dont les fatales caresses nous ont ainsi brisés?

Diavolina parut.

Elle était toujours belle et brillante de force et de santé, elle.

— Qui je suis, messieurs? s'écria-t-elle en ricanant. Comment! vous ne m'avez pas encore reconnue! Mais je

suis la Luxure, mes amis, la fille adorée de la Volupté et de l'Égoïsme... la Luxure, votre maîtresse à tous ! Vous avez abandonné le bonheur et l'amour pour moi. Et comme j'aime qui m'aime, je n'ai pas voulu être ingrate envers vous. La nuit que je viens de passer dans vos bras n'était pas ordinaire, n'est-ce pas ? Je le crois bien, elle a duré dix ans ! — Dix ans ! répétèrent tristement Spindler, Maurice et Fabien. — Oui, dix ans, reprit la Luxure; dix ans, ni plus ni moins. Chacun de vous approche de la quarantaine, mes fidèles... Et comme c'est l'âge où l'homme commence à réfléchir... parce qu'il ne lui reste le plus souvent, alors, à peu près à ses ordres que cette faculté-là... je vous laisse avec ce conseil dont vous ferez ce qu'il vous plaira : Ne niez plus le cœur des femmes. Vous n'y connaissez rien !

. . . .

—

XV

CONCLUSION

Sous forme de prédictions pour l'année 1863.

En l'an de grâce 1863, on verra se marier, à seule fin d'en faire une, trois hommes qui auront, jusque-là, rempli Paris du bruit de leurs aventures galantes : MM. Fabien de Crosne, Maurice Daloz et Théodore Spindler.

Nota benè : MM Théodore Spindler, Maurice Daloz et Fabien de Crosne seront de très-mauvais maris.

Quand le diable se fait ermite, il n'en croit pas plus en Dieu pour cela.

XVI

A qui voudra.

Et maintenant, lecteur, pardonnez-moi cette teinte fantastique que je me suis permis de jeter sur ce roman.

Ç'a été une fantaisie de ma part. Suis-je bien coupable à une époque où la fantaisie semble s'être érigée en reine du monde?

Et je prouverais facilement mon dire, je vous le jure, si je n'étais un peu fatigué.

Et si je ne craignais, surtout, de vous entraîner trop loin en m'étendant sur ce sujet.

D'ailleurs, pour racheter un gros mensonge que vous me reprochez peut-être...

Je vous ai donné dans les *Lorettes vengées* tant de portraits, de caractères et de scènes prises sur la nature !...

Cherchez un peu dans le monde, je vous prie.

Sans doute, vous n'y rencontrerez pas Diavolina.

Mais Maurice Daloz, Fabien de Crosne, Théodore Spindler.

Et M. de Rostaing et Henriette, sa femme, et Estelle Vigi, sa maîtresse.

Et Kettler, Pauline et M. Lecerf.

Et M. et madame de Castries, et Saint-Aguet.

Et Fanny Blondinette..

Et madame de Rostaing.

Et madame Peschère.

Et Emma-Rose.

Et Sylvie.

Vous trouverez tous ces personnages-là, tous, tous, tous...

Et, si vous ne les trouvez pas, venez me le dire, je vous les montrerai.

FIN.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 08 02 05 004 5